
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00356066 1

BRUXELLES - THÉATRES

37

Honoré Lejeune

Bruxelles - Théâtres

37

NAUTET-HANS


LIBRARY
SEP 21 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTE DES ÉDITEURS

Ce volume étant le cinquième de la série, nous avons cru opportun de l'enrichir d'une table alphabétique-titres récapitulative.

L'accueil fait à nos aide-mémoire ne cesse pas d'être encourageant. Les appréciations ci-après reproduites le montrent à suffisance.

Les articles de complément ont été rédigés cette année par M. Claude Lejeune Justel. Ils ont été publiés sous la signature : Clodel et portent, ici, le signe distinctif : »-«

Dans une lettre de félicitations à un critique, insérée dans son récent ouvrage : « Comment je vois le Monde » le grand Einstein a résumé comme suit son opinion sur le critique digne de ce nom : « Voir de ses pro- » pres yeux, sentir et juger sans se » soumettre à la suggestion de la » mode du jour, pouvoir exprimer ce » qu'on voit et ce qu'on ressent en » une phrase concise ou dans un mot » artistiquement cuisiné, n'est-ce pas » magnifique ? Alors, est-ce vraiment » nécessaire de vous féliciter par » dessus le marché ? »

En reproduisant ces lignes, nous ne voulons pas faire entendre que notre auteur mérite de se les voir appliquer. Mais nous affirmons que ce sont les règles définies par Einstein qu'il essaie d'observer.

Quelques Appréciations

sur le plus récent volume
de la série :

Bruxelles-Théâtres 36

Du SOIR (R. D.) :

Les articles critiques de M. Lejeune sont alertes et remplis d'autant de clairvoyance que d'humour. Mais ils ne sont pas seuls à faire la valeur de ce livre : les tables lui confèrent une allure de dictionnaire...

SOIR ILLUSTRÉ (Henri Liebrecht) :

...Tous ceux qui se préoccupent de la vie théâtrale se doivent d'avoir « Bruxelles-Théâtres » à portée de la main et d'en conserver chaque année les petits volumes qui sont d'ailleurs très bien présentés.

De L'INDEPENDANCE BELGE (Camille Poupeye) :

...Mémento bien dans la main, qu'on glisse dans la poche et qui est d'une consultation aussi facile que rapide. Mais il y a le texte même, il y a les études, brêves sans doute, mais instructives autant que divertissantes ; car chaque fois que la pièce en vaut la peine, le commentaire qu'en fait M. Honoré Lejeune vaut également d'être lu attentivement. C'est ainsi qu'on ne lira pas sans profit l'étude sur « L'Inconnue

d'Arras », de A. Salacrou, sur « L'Hermine », de J. Anouilh, sur « Tu ne m'échapperas jamais », de Margaret Kennedy, sur « Dame Nature », de Birabeau et sur beaucoup d'autres pièces qu'il serait trop long d'énumérer ici...

De L'EVENTAIL :

...cette série dont nous parcourons avec plaisir chaque nouveau volume, représente un immense effort de documentation et de mise au point. A présent que cette collection prend une certaine allure et que l'attention peut s'y porter sur un passé plus étendu, on se rend mieux compte qu'elle sera classique et qu'elle est indispensable à tous ceux qui s'intéressent au théâtre.

Du POURQUOI PAS :

...Critique dramatique sagace et prudent, Honoré Lejeune exprime avec une autorité qui s'accroît à chacun de ses nouveaux volumes, l'opinion raisonnable du public lettré sur le répertoire de nos différentes scènes...

D'une lettre de George Garnir, auteur dramatique :

On écrirait volontiers une pièce rien que pour avoir le plaisir d'en lire un compte-rendu fait par vous. Il y en a tant qui, même quand ils sont élogieux d'intention, montrent qu'on n'a pas été compris, en sorte qu'on se demande si on ne devrait pas s'excuser de n'avoir pu se faire comprendre...

De LA LIBRE BELGIQUE :

...Les comptes-rendus sont faits par un écrivain qui sait voir, analyser, juger, écrire...

De LA NATION BELGE :

...M. H. L. a bien du mérite. Il faut d'abord le louer d'avoir entrepris une tâche dont l'utilité crève les yeux ; il faut ensuite le louer — et peut-être d'avantage — d'y avoir persévéré...

Du PEUPLE :

...ces jugements souvent sensés, toujours avertis, ces commentaires abondants et vivants constituent une lecture vraiment attrayante en même temps qu'un souvenir agréable. Et utile aussi...

De LA GAZETTE :

...Il y a, présentées sous une forme littéraire extrêmement soignée, avec une bonne humeur communicative et une érudition qui perce sous les aspects les plus séduisants, un ensemble d'authentiques critiques dignes de celles où s'illustrèrent les plus fameux spécialistes du genre...

Idem (Lucien Christophe) :

Les chroniques pétillantes et d'un mouvement si personnel de M. Honoré Lejeune ont une saveur qui lui assure littérairement une place à part dans l'abondante phalange de nos écrivains.

De CASSANDRE (G. R.) :

M. H. L. continue à documenter l'historien de l'avenir sur le mouvement théâtral à Bruxelles. Il le fait avec cette

sûreté d'information et ce souci d'objectivité, d'impartialité qui ont assuré le succès des autres volumes de la série...

De L'ETOILE BELGE (Armand Thibaut) :

Tous les professionnels de la scène et les habitués du parterre devraient avoir ce joli bréviaire sous la main...

DE L'HORIZON (Paul Blanchart) :

...H. L. ne cesse d'avoir une indépendance d'esprit et un franc-parler qui ajoutent au prix de sa critique. Aussi est-il toujours d'une admirable objectivité sans cesser pourtant d'être présent en chacune de ses lignes : rencontre rare et presque paradoxale !... Sa présence et ses réflexions amusent le lecteur. Son objectivité, elle, fait la valeur documentaire d'un ouvrage qui, ainsi que ceux qui le précédèrent doit devenir classique...

Des CAHIERS DU THEATRE (Paris) :

Mais la conception de cet ouvrage est excellente et il constitue déjà un instrument de travail digne d'être imité en d'autres grandes capitales théâtrales...

Du MOIS (Paris) (Vol. 74, p. 222) :

...Nous retrouvons toutes les qualités de ce critique dont l'esprit, le bon sens, le jugement ne sont jamais en défaut. Une verve spirituelle anime ses compte-rendus et une pointe d'ironie nous le montre aussi fin que perspicace...

De THEATRA (Charles Desbonnets) :

Je vous assure qu'on lit avec fruit ses études concises mais pleines de «moëlle». On y sent, avec beaucoup d'indulgence, le désir de servir et la volonté d'être juste. C'est une chose qui est plus difficile à réaliser qu'il n'y paraît, je vous prie bien de le croire...

De L'ACTION WALLONNE (Charles Delchevalerie) :

...Ce dernier volume mérite l'attention des amateurs de théâtre autant par la verve soutenue du chroniqueur que par la lucide objectivité de sa critique.

Du JOURNAL D'ANVERS (Cam. Lib.) :

Une critique d'Honoré Lejeune est toujours clairvoyante, précise et spirituelle...

Du JOUR (Josse) :

...ouvrez son livre au hasard, pour rafraîchir l'impression qu'une œuvre vous a laissée et vous vous surprendrez à lire cinquante pages d'affilée, passant d'un sujet à un autre sans vous interrompre, tant la promenade vous aura paru attrayante...

De LA VOIX DU PEUPLE (J. T.) :

Le volume 36... est dédié par l'auteur à la mémoire de sa collaboratrice Janemar (Jeanne Marcq, née à Châtelet) décédée au cours de l'année, en plein talent et à qui il faut rendre hommage pour l'incomparable instrument qu'elle fit des multiples tables de cet ouvrage.

JANVIER

AUX GALERIES

Le 4-1 : « Le Vent dans les Voiles »

Sur le seuil de l'année nouvelle, les « Comédiens du Parvis ». C'est bien naturel. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

« Les Comédiens du Parvis » prirent contact avec une partie du public bruxellois en septembre 1935, sur l'éphémère plateau du Commissariat Général, à l'Exposition. Et déjà ils jouaient une pièce de leur chef de file, André Frère. Nous lui vîmes alors prendre « La clé des Champs » ; aujourd'hui il a « Le Vent dans les Voiles » (1).

C'est un poète puisqu'il rêve ainsi perpétuellement d'évasion. Mais ce n'est qu'un poète. L'art du théâtre lui est encore fort étranger.

Ce qu'il raconte ?

Il y avait une fois — sans doute au Temps des Vacances Payées — un médiocre jeune homme qui s'ap-

---

(1) Mathurins, 11 juin 1936.

pelait Florian, s'ébattait sur une plage et aimait deux cousines qui le fuyaient parce qu'il était pauvre.

Et voilà qu'un jour on sut qu'il héritait. Des millions, ma chère. Les deux cousines, Rosiane et Félicienne, changèrent aussitôt de tactique, en ce poussées par leurs parents, et Florian (à qui on avait caché l'annonce de sa fortune) se crut aimé pour lui-même et en prit tant qu'il put : des baisers à Rosiane par-ci, et plus à Félicienne, par-là.

Alors on apprit que cette fameuse fortune à venir ne viendrait jamais, l'héritage (aux dernières nouvelles) prenant un tout autre chemin. Plus de Rosiane, plus de Félicienne. Plus rien.

Pourtant, si, il restait la Joie. C'était une petite guitariste, évidemment blonde comme les blés, qui portait ce joli nom, sous le parrainage d'André Frère.

Elle aimait Florian et lui s'envola avec elle, laissant les autres tout déconfits.

Nous disons s'envola, à dessein. Les personnages de cet auteur s'envolent littéralement. Ils entrent, se rangent, récitent des choses très « écrites », presque sans gestes car ce qu'ils disent n'en comporte pas ; puis, tout à coup libérés, s'enfuient en bondissant comme subitement inspirés et certainement ravis d'avoir

enfin quelque chose à aller faire... ailleurs.

Il faut y insister : c'est de la littérature, non du théâtre.

C'est pourquoi on n'en peut vouloir à ces artistes de n'avoir pu faire preuve d'un jeu bien varié. On peut citer M. Frère lui-même (Florian) qui semble extasié ; Anne-Marie Rochand (Joie) qui a du charme et de la candeur; Jacqueline Valerio (Rosiane) puis Hélène Pascal (Félicienne) dont le tort est sans doute de jouer les jeunes filles avec un physique caractérisé de jeune première avantageuse. Mme Suzanne Horden (Hortense Bourbillon, mère de Félicienne) est la mieux convaincue de la bande et Laurence Bianchini vivifie un personnage de vieille, qui est le plus dynamique de tous. Les autres ont tenu froidement des propos livresques qui font longueur sans être intrinsèquement mauvais.

A cause de cette cote mal taillée, le spectacle s'est achevé sur les bravos polis des critiques consternés.

AU PARC

Le 8-1 : « Un Crime »

Fernand Nozière est un pseudonyme. Il était porté par un Israélite du nom de Fernand Weyl qui est mort en 1931, à l'âge de 57 ans.

Il ne faut parler des morts qu'avec justice et modération. C'est pourquoi nous nous appesantirons le moins possible sur le caractère conventionnel, sur l'exposition de clichés, sur l'amoncellement de ficelles que constitue ce drame, constamment voisin du mélo.

Il met en scène une certaine Marguerite Heurtot, qui s'est élevée dans la galanterie à une confortable situation, et qui, après avoir sérieusement razzié un nommé de Bridac, son dernier amant, est devenue usurière redoutable. Elle a tout de même quelques amies, dont une, Yvonne (c'est Hélène Lefèvre qui joue ça) est là pour nous laisser entendre que Marguerite fait par hasard le bien de temps en temps. Elle paie la dîme, quoi.

Mais la question n'est pas là. Voici un certain Philippe de Bridac, neveu de la ganache qui, jadis, se laissa dépouiller. Il est aux abois. Il vit, pour l'heure, de tricherie au jeu et de complicité dans des affaires de faux tableaux. Fi ! un Bridac ! Mon Dieu, si vous êtes féru de gentilhommerie, sachez que ce n'est pas un Bridac tant que ça. Madame de Bridac a eu jadis comme ami cher une sorte d'aventurier à qui Philippe ressemble beaucoup. Vous y êtes ? Vous suivez ? Vous vous retrouvez dans ce joli monde ?

Bien. Continuons. Philippe vient tourner autour de Marguerite. Il reveut la galette des Bridac. N'importe comment. D'abord il essaie de la manière tendre. Il fait la cour. Mais Marguerite en a vu d'autres. Elle ne « marche » pas. Ou si peu. Alors, un soir, un mauvais soir où le commissaire Gossin, ami de Marguerite (un commissaire comme on n'en voit que dans les romans policiers qui veulent se faire croire littéraires) où le commissaire aurait des raisons de cesser d'être bon enfant, Philippe se démasque, exige un collier qui vaut la grosse somme et ne le peut emporter qu'après une scène violente où il fait « valser » Marguerite qui heurte du front un angle de cheminée et tombe assommée sous nos yeux. Le front couvert de sang. Oui Madame. Sous nos yeux ! Un jeu de scène qui aurait

fait parler de lui dans le landerneau aux environs de 1880.

Est-ce un crime ? Tout porte à le croire. Mais Marguerite, quand elle revient à elle dit que c'est un accident. Pourquoi ?

Nous le voyons au cours d'un troisième acte exaspérant et qui n'en finit plus. Qui n'en finit plus parce que Nozière tient à user de tous les trucs qui portent sur le public, de toutes les formules de « couplets » réputées.

Voilà : Marguerite ment parce qu'elle aime Philippe. Elle voudrait l'épouser. Quelle belle revanche : devenir une Bridac quand même. Et peut-être avoir un enfant Bridac ; car il y a aussi ça pour nous émouvoir : l'enfant Bridac jadis escamoté, à refaire. Or, cela ne prend pas. Philipe se cabre. Il ne l'aimera jamais (ô justice immanente !) Jamais. Marguerite en devient quasi folle et pleure autant que le peut Mme France Ellys qui, sous ce rapport, peut beaucoup. C'est fini. Gros succès. Toutes les Margots ont pleuré dans la salle; et vive l'œuvre d'art où Margot a pleuré.

Mme France Ellys nous semble faite à plaisir pour ce théâtre-là. M. Eddy Ghilain (Philippe) par contre est très sobre. Mmes Lily Bourget, Eve Rayzal, Mirès Vincent ; MM. Auzat (le com-

missaire), P. Varlet, Monlac font l'entourage.

Cela a beaucoup plu à une grosse partie du public. Et même à des critiques.

Pas à tous, heureusement.

AU MOLIÈRE

Le 8-1 : « **Marie-Rose** »

Marie-Rose est une œuvre posthume de Fernand Wicheler. Il paraît que M. Loïc Le Gouriadec, auteur de « La Passion du Fils de l'Homme » y a apporté par ci par là quelques retouches (1). Si c'est vrai on n'aperçoit pas les raccords. Trois actes où verve, gaîté et sentimentalité, pas trop larmoyante, ont un air de fraîcheur vraie.

D'ailleurs voici ce que nous conta Wicheler.

C'est un enfant naturel que Marie-Rose. Elle a un père adoptif, Van der Vrooh, horticulteur de son métier, qui l'a recueillie, la mère étant morte. Elle adore ce père putatif qui l'a élevée en sauvage, peut-être même avec tendresse. L'autre père, le légitime, (Levaillant banquier) l'a reconnue mais a laissé passer vingt ans sans

---

(1) L'affiche indique comme auteurs : F. Wicheler et L. Le Gouriadec.

souhaiter voir le résultat de ce qui lui semble une erreur de jeunesse ! Et voilà tout à coup qu'elle lui viendrait à point cette jeune fille et cela suffit pour qu'il se découvre la bosse de la paternité. Il est marié à une jeune femme, Emmeline, qui le délaisse un peu trop pour un cousin, Gontran, hébergé chez eux. Partant notre homme pose ses conditions : ou le cousin quittera les lieux, où la bâtarde viendra aussi les occuper. On ne cède, ni d'un côté, ni de l'autre. Et c'est ainsi que Marie-Rose débarque chez celui qui est son père, selon la nature et la loi. Aussitôt l'on assiste, amusé, à l'émulation jalouse des deux vieux hommes, Marie-Rose n'ayant pas voulu se séparer de son père adoptif. Du côté des jeunes gens, même lutte, sur un autre plan. Marie-Rose se moque des conventions et un amour réciproque ne tarde pas à naître entre le chauffeur de la maison, Lucien, jeune homme de bonne famille mais ruiné et elle. Gontran, lui, délaisse sa cousine pour faire une cour assidue à la « grosse dot » de Marie-Rose. Celle-ci voit clair et elle aime les situations nettes. C'est une fille naturelle, très nature. Elle liquide l'infatué Gontran et, faisant coup double, laisse se déclarer Lucien. Elle retournera vivre au milieu des fleurs, à la campagne, qu'elle n'aurait jamais dû quitter, entre son vieux papa Van der Vrooh et le

brave Lucien. Une fleur, une merveille, porte son nom, la Marie-Rose ; profitant d'un jeu de mots, papa Van den Vrooh, heureux, mais tout de même désabusé, quittera Levaillant sur ces paroles: « vous l'avez semée, je l'ai cultivée, un autre l'a cueillie ».

Excellente distribution à la tête de laquelle il y a Germaine Broka et Marcel Roels. Bonne équipe qui joue juste. G. Broka a le rôle qui lui convient, tout en câlineries et turbulences d'enfant terrible. M. Roels compose un « papa » Van der Vrooh » bourru mais sensible. M. Loïc Le Gouriadec (Gontran) réalise un parasite distingué sans énergie. M. L. Prad (Levaillant) a bonne allure. Citons encore M. Charles André (Lucien) qui a un rôle avantageux, Mmes Ma Rossi, Rouma, B. Duckers, Berge. M. Jean-François.

»-«

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 14 - 1 : « Le Médecin de son Honneur »

Cette pièce du grand Calderon de la Barca est considérée comme un chef-d'œuvre. A ce titre, elle fut rafraîchie par M. Alexandre Arnoux et montée à l'Atelier par Charles Dullin qui tenta de la re-lancer le 8 février 1935.

Malgré Rachel Bérendt, Marie-Hélène Dasté et Dullin lui-même ce fut un insuccès.

Parce qu'œuvre trop castillane sans doute.

C'est-à-dire parce que développant un genre de passion que nous n'avons plus guère, celle de l'honneur.

Aussi parce que le public d'aujourd'hui, fait pour et par les « superfilms », se méfie des chefs-d'œuvre tout court. Il a peur de s'y ennuyer et n'a même plus la pudeur de le cacher.

L'anecdote est celle-ci. Don Guttiere est fou de son honneur. C'est un de ces hommes qu'il ne fallait pas

heurter, même par mégarde, la mégarde pour eux étant déjà injure. Et voilà que ce Guttiere-là, qui porte si haut le front, craint qu'on n'y voie des cornes. Par jalousie ? Peut-être, mais si jalousie il y a, elle n'est qu'au second plan. Au premier est l'honneur des Guttiere. Or, Madame Guttiere, c'est-à-dire dona Mencia, a reçu en cachette l'infant Henri, frère du roi Pèdre, et cela se paie de tout le sang. C'est bien ainsi qu'il faut parler, car Guttiere fait saigner sa femme à blanc — par un médecin. Telle un poulet.

Vient le roi qui, dans le fond, approuve, mais qui cependant doit sévir. Il condamnera Guttiere à épouser Léonor (il y a toujours une Léonor dans ces affaires espagnoles-là) parce qu'il l'a jadis compromise, lui Guttiere, en la délaissant. Encore un honneur réparé.

Et cette Léonor dit amen, simplement, sans pouvoir cependant s'illusionner sur ce qui l'attend si seulement elle bronche et se trompe dans ses fréquentations.

Ce sont des sentiments ibériques sans nuances, devant quoi nous restons pantois, comme devant pas mal d'autres aspects de l'âme madrilène de plus récente révélation.

Consciencieuse et intéressante interprétation par la troupe du Théâtre des Indépendants, pour la cir-

constance ainsi composée : Marcel Josz (Guttiere) Anne-Marie Ferrière (dona Mencia de Acuna) Gramont (le roi don Pedro) de Roly (l'infant don Enrique) Mony (le valet) Mmes Marie Yanova, Rambert, Servais; MM. Marcilly, Bodson et Marnier.

Bonne mise en scène; intéressants décors.

AU PARC

Le 16 - 1 : « Pluie »

Un homme de Dieu, dans un pays chaud, cherche à ramener au bien une grande pécheresse. D'abord elle rit de lui, puis elle en a peur.

Puis il y a un temps de décantation, pendant lequel un tambourin et une flûte de roseau, symboliques, jouent à la cantonade une insinuante mélopée sur trois notes.

Et voilà la pécheresse repentante, en robe de bure, qui refuse un beau gars qui vient vers elle. Mais voilà aussi que l'apôtre s'est épris de la créature savoureuse, qu'il est torturé par le démon de la chair, qu'il ne peut résister, qu'il se précipite, prêt à détruire son œuvre spirituelle...

— Pardon, mais c'est « Thaïs » que vous nous contez là.

— Non, c'est « Pluie » (1).

---

(1) Pièce en 3 actes et 4 tableaux de Mme E. R. Blanchet et de M. H. de Carbuccia, tirée de « Rain » nouvelle

La pluie, la pluie tropicale est dans l'œuvre de M. Somerset Maugham, le personnage principal, omniprésent.

> La pluie, la longue pluie, la pluie
> tissant sans fin ses fils d'ennui

Il faut qu'on la voie, qu'on l'entende. Un dispositif spécial est nécessaire pour cet écoulement d'eau, au bruit monotone, énervant, déprimant, créateur de neurasthénie. C'est elle qui fait du pasteur Davidson un second Athanaël. Mais Sadie, la tentatrice, ne deviendra pas une sainte Thaïs. Parce que dans une éclaircie, les choses ont reparu sous leur vrai jour. Et dès lors Sadie reprendra ses habits voyants et son âme de bête de plaisir.

Mais Davidson se sera tué, en pleine crise...

Cette œuvre curieuse est jouée par M. Georges Saillard (le Pasteur Davidson, excellent sous les traits de ce personnage pitoyable et odieux) ; Mme Hélène Tossy (Sadie Thompson) tour à tour blasphémante, repentante et torturée par le vertueux refoulé. Enfin par de louables comparses où nous

---

de Somerset Maugham. Fut jouée au Parc en février 1931, avec, dans les rôles principaux, M Saillard et Mlle Lucienne Givry.

voyons Joe (G. Elan) l'« hôtelier », paresseux et comme incorporé au climat, Varlet, le beau gars tard-venu, Auzat (Docteur Mac Phail) préposé à l'explication du côté freudien de l'aventure. Hélène Dussart et Eve Rayzal (Mmes Mac Phail et Davidson) Maufras, Juniot, Charmal, etc...

Et puis il y a la Pluie étouffante, envoûtante, désolante, grand premier rôle, créatrice d'atmosphère, d'une atmosphère où il y a de la fièvre, de la folie latente et de mortels frissons.

AU PARC

Le 21 - 1 : « Le Veilleur de Nuit »
« Le Mot de Cambronne »

Assembler « Le Veilleur de Nuit » et « Le Mot de Cambronne », c'est en quelque sorte prendre le répertoire de Sacha Guitry par les deux bouts. En effet, le « Mot » est la centième pièce de ce fécond auteur, « Le Veilleur » en est croyons-nous la dixième et — après « Nono » — la première qui compte. « Nono » est de 1910, « Le Veilleur » de 1911. Quand il l'écrit, Sacha Guitry a 26 ans. Hé bien, c'est déjà du Sacha tel que nous l'apprécions aujourd'hui : même facilité, mêmes plaisantes subtilités de langage (ex : « il ne faut pas me sauter au cou quand vous devriez me sauter à la gorge ») même immoralité souriante et comme involontaire qui se sauve d'être grossière par l'élégance des dits et cet air de ne pas y croire esquivant les audaces les plus graves par une espèce de pirouette qui se termine en révérence (et même en révérence parler) ; identique personnage central infatué et charmant qui

doit être joué par Sacha pour être complet, ou sinon par quelqu'un qui imite tellement qu'on puisse voir Sacha à travers.

C'est du reste ce que fait J.-P. Aumont qui restitue le va-et-vient, la façon de dire, les « temps » et jusqu'à certains ports de tête. Oui, qui prend tout ce qu'il peut du modèle, tout de son jeu, sauf le velouté.

L'anecdote ? Une petite femme qui s'ennuie et qui va sombrer dans les plaisirs ignobles, les cinémas secrets et les drogues (en 1911, c'est être à la page) est ramenée à l'amour vrai et sain par un beau garçon de peintre venu chez elle pour exécuter un panneau décoratif et qui tout d'une traite la conquiert.

Quoi d'immoral ? Et où est ce « veilleur de nuit » ? Comme disait près de nous avec une persévérance digne d'un meilleur sort une dame mûre, pépiante, étourdie et myope.

Voici. La petite femme n'est pas libre. Elle est le joujou à gage d'un vieux Monsieur bien et elle ne veut pas lâcher l'argent de ce respectable vieillard. Le peintre non plus d'ailleurs. Ils veulent l'amour, à gauche, le luxe à droite, la considération (si l'on peut dire) au centre. Et le Monsieur usagé non seulement est de cet avis — ce qui est un peu dégoûtant et pas mal triste — mais encore il l'explique ce qui deviendrait vite gê-

nant. Aussi le rideau tombe dès que nous savons, sans doute possible, que l'ancêtre résigné place le jeune mâle ardent (on n'ose insinuer comme un moindre mal) à côté de la dame pour « veiller » sur la norme de ses nuits.

Quant au « Mot de Cambronne », c'est un acte en vers singeant ceux de Rostand plus ou moins et non sans un brin de rosserie. (1) C'est sans doute une pochade, mais elle est plaisante au possible. Elle met en scène cette situation paradoxale : la femme de Cambronne (qui était Anglaise !) ignorant seule — seule dans la France entière — quel est ce fameux mot dont tout le monde parle et dont il suffit de dire qu'il ne faut pas que le souvenir s'en perde pour que tout le monde (à part elle) pense la rime. Jusqu'au moment où une bonne, à part cela silencieuse à dessein, pousse l'exclamation si française en laissant tomber un plateau. Ce qui renseigne M[me] Cambronne au milieu des rires de la salle, des rires épanouis ou rentrés — mais complices.

---

(1) Au surplus, c'est Rostand qui révéla à Sacha ce détail savoureux : la nationalité de Mme Cambronne. Pour mémoire : première du « Mot », 2 octobre 1936, au Théâtre de la Madeleine.

Nous avons déjà cité et apprécié J.-P. Aumont. Il y a aussi Blanche Montel (la petite dame du « Veilleur » et la bonne qui dit le mot). Elle est gracieuse, à l'habitude, s'habille bien, se déshabille mieux et dit juste. M. G. Mauloy joue le vieux Monsieur, puis Cambronne. Avec sobriété, expérience, autorité, mesure. talent.

Enfin il y a Charlotte Lysès (une soubrette, puis Mme Cambronne) dont le concours est le plus utile à la joie de l'assistance (1).

Mme Lysès fut, on le sait, la première femme de Sacha. Il y a quelque chose de touchant, d'un tantinet mélancolique à la voir, ici rapportant son concours au grand homme en allé. Quel charme ancien l'a donc ramenée ?

Et ce charme y résiste-t-on ?

Verrons-nous quelque jour, plus tard, la seconde femme de Sacha le subir à son tour — et de même sorte — quand elle sera Yvonne Automne?

---

(1) Petits rôles : Mmes J. Mirande et Coulomb ; MM. Jean Aymé, René Worms et Naveau.

Organisation du spectacle : Karsenty.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 22 - 1 : « Madame Quinze »

M. Jean Sarment a divisé cette pièce en trois parties, plutôt qu'en 3 actes, et l'a subdivisée en 10 tableaux. Elle fut représentée pour la première fois à la Comédie-Française le 21 février 1935.

Elle se trouva sur cette scène solennelle parfaitement à sa place, étant de langage châtié, d'allure distinguée et d'atmosphère quelque peu ennuyeuse.

C'est une chronique plutôt qu'une œuvre théâtrale et le chroniqueur est instruit, respectueux de l'Histoire, un rien fantaisiste dans le détail, poète toujours, bavard souvent. Le programme de Paris disait que l'œuvre « tente d'être une évocation vraisemblable et humaine de la vie sentimentale de deux figures célèbres d'une époque de la vie française, souriante, vraie et fine entre toutes ». « Tente » est bien le mot. Les deux figures sont Louis XV dit le Bien Aimé et Antoinette Poisson, épouse

Lenormant d'Etioles, marquise de Pompadour. On sait de reste que celle-ci fut la favorite de celui-là. Le Bien Aimé fut par elle mal aimé, car elle était surtout férocement ambitieuse et tous ses mots d'amour ont toujours un arrière son d'intérêt. C'est ce qui en fait une mauvaise héroïne, du moins une héroïne qui n'émeut pas. Et pourquoi l'appeler Madame Quinze ? Parce qu'elle fut la femme de la main gauche d'un roi Louis qui, selon l'auteur, eut voulu n'être Louis Quinze, tout bêtement, qu'à la façon dont vous pourriez être Joseph Durand ou Jules Dupont. Ainsi sa femme eut été Madame « Quinze », rien de plus. Mais toute la chronique de Sarment sert surtout à nous rappeler que cette dame ne l'entend pas ainsi. On la voit préparer, en rouée, ses rencontres avec le monarque dans la forêt de Sénart d'abord, puis à ce bal de l'hôtel de ville d'où partit sa fortune le 1er mars 1745. On voit grandir sa faveur, puis celle-ci décliner. Il y a une scène bucolique où Louis se montre sous un jour charmant quoique gratuit, chez des paysans, à la recherche de la simplicité. Sur quoi arrive Antoinette Poisson — qui eut dû se nommer Requin, plus précisément — laquelle happe, détruit cette petite tentative de bonté. Et l'auteur, qui voudrait, ici. bien la peindre, n'arrive pas à la présenter sous de riantes

couleurs. Et le temps passe. Et la voici, elle-même détrônée dans le cœur royal quoique agrippée aux marches du trône, puis mourant sous nos yeux (et c'est une agonisante qui parle beaucoup) puis transportée vers le néant final cependant que Louis, de loin, dans le soir pluvieux, prie pour elle, en latin, ce qui n'est pas une preuve suffisante de navrement et de sincérité.

Au Français plusieurs des dits tableaux furent l'occasion de déploiements de figuration et mouvements de foule, ici impossibles vu le cadre restreint. De sorte que ce qui put être masqué là-bas par le faste ne le put être ici et que, malgré une langue savoureuse, le tout parut long en excès. Pourtant M. Mayer au nom de la S. A. S. E. C. a bien fait de charger ce poète de nous rappeler ainsi l'Histoire. Nous ne l'aurions pas relue sans cela.

Interprétation amoureusement soignée par l'auteur lui-même (le Roi), Marguerite Valmont (Pompadour), Gina Niclos (la reine Marie Leczinska), Murzeau (Lenormant d'Etioles) et beaucoup d'autres personnages accessoires parmi quoi ces deux charmantes jeunes femmes: Jeanne Marceau (le Dauphin) et Pezzani (deux aspects d'une jeune fille qui sera Mme de Séran). Il y avait aussi un certain Péraux, ce qui est un nom

singulier, du moins singulièrement pluriel, pour un artiste qui se nomme Péral dans la réalité. Il représentait le Maréchal de Saxe, ce héros magnifique dont, d'après les Chroniques de l'Œil de Bœuf, un homme du peuple aurait dit en le voyant se promener à Versailles avec la Pompadour « Voilà l'épée du Roi et son fourreau ».

AUX GALERIES

Le 22 - 1 : « Le Voyage à Marrakech »

Création d'une pièce en trois actes, de M. Benno-Vigny, tirée paraît-il d'un projet de nouvelle de Pierre Louys.

L'accueil fait par la presse a été réticent. Sans doute la critique s'est-elle laissé hypnotiser par ce nom de Pierre Louys et, sous cet angle, a-t-elle été déçue ? Ce n'est guère du Pierre Louys en effet, c'est plutôt du Victorien Sardou. Et puis, après ? Sardou, c'est ma foi un parrain que l'on peut avouer. Cela ne s'adresse pas au même public, voilà tout.

Telle quelle cette pièce-ci, — qui intéresse jusqu'au bout et presque sans longueur — est du théâtre pas cérébral, bien sûr, mais c'est du bon théâtre pas cérébral — tout court. A ce titre ce drame sera certainement repêché — avec profit — par plus d'une société d'amateurs. Il suffira de supprimer quelques répliques qui font vicieux et sont sans grande utilité.

Le sujet passionnant est la mor-

telle rivalité de deux femmes qui sont amies — et même « très » amies, mais pas exclusivement. Des affranchies. L'une, Rosine, a un jeune amant qu'elle aime, qu'elle aime vraiment — mais en secret, car aimer d'amour dans ce monde frelaté-là, ce n'est même pas condamnable, c'est comique.

Alors l'autre, Armande, le lui chipe.

Et « Lui », c'est un pur, un frais, un naïf. Mis au fait, par une conversation surprise, il se tue. Sur quoi Rosine voue à Armande une terrible, une effrayante, une implacable haine de femme, faite de surnoiserie de fausseté et de baisers de Judas.

Et l'arme est l'arme empoisonnée des lâches les plus abjects, la lettre anonyme.

Armande est affolée par des lettres qui prédisent sa mort pour bientôt. Et elle fuit au Maroc l'ennemi invisible, suivie bien entendu de Rosine qu'elle ne soupçonne pas et qui l'aide dans de fallacieuses recherches. Suivie aussi de son mari que jusqu'ici elle n'aimait pas. Or, voilà qu'elle se met à l'aimer — ce mari — dans la solitude. Et Rosine s'en aperçoit la veille du jour où le couple va fuir à Marrakech y cacher un immense bonheur. Et cela elle ne le peut admettre. Comment, Armande lui aurait ravi la seule chose qui compte : l'amour et elle, la voleuse, elle découvrirait à

son tour ce trésor ? Ça, non ! Nouvelle lettre, annonçant la mort pour ce soir. Et elle est décidée au crime, Rosine, elle promène un revolver prêt pour cela. Mais l'affaire prend un autre tour : Armande éperdue, traquée, se confesse à son mari qui, devant la révélation du cloaque de cette âme, se détourne avec dégoût, avec nausée, tous sentiments tués. Et cette fois Rosine est vengée, Armande ne sera pas heureuse, elle n'ira pas à Marrakech...

Lors c'est avec une joie féroce que Rosine quitte l'anonymat et clame sa revanche accomplie.

On vous le dit : c'est du Sardou.

Il faut là dedans deux excellentes artistes de premier plan. On les a eues : Alice Field (Armande) blonde et serpentine, Eva Reynal (Rosine) savoureuse brune épanouie. M. Ernest Ferny joue, avec cette belle et dense sobriété qui le distingue, le rôle sympathique du mari, MM. Vonelly, Beaulieu, Gontier sont intéressants dans des rôles secondaires. Le reste (6 femmes, 4 hommes) est juste là comme meublant.

Très bons décors d'Albert Richard. Mise en scène soignée de Philippe Préval.

Une pièce à propos de quoi le cochon de payant jugera différemment que n'ont fait les juges attitrés.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 28 - 1 : **Les Ballets Jooss**

On a revu les Ballets Jooss, retour d'Amérique. Ce retour, évidemment triomphal, a suffi pour que tout le monde les admire. Ils ne font rien de neuf, ni rien de mieux pourtant, mais cette fois le grand public se croit au fait et afflue. Car le snobisme s'est mis en branle. Ne disons, de celui-ci, pas trop de mal. Grâce à lui il faut maintenant deux fois le contenu de la superbe grande salle d'orchestre pour loger les curieux, alors qu'auparavant les élus tenaient deux fois de suite, sans trop s'écraser, dans le quadrilatère réduit dédié à la musique de chambre.

On a donné, le premier jour : « Le Fils prodigue », « Le Bal dans le vieux Vienne », et « La Table Verte » — le second jour : « Ballade », « La Grande Ville ». « Ce soir on joue du Johann Strauss » et « Le Miroir ».

« Le Miroir » est une sorte de mimodrame chorégraphique à la façon de « La Table Verte » et des « Sept héros », dont on ne reparle plus cette fois. Cela s'appelle « Le Miroir » sans doute parce que les scènes ballées sont des reflets de notre monde

désaxé d'après guerre. Une table, encore, y tient le rôle de moyeu : la table noire de la maison de jeu. Les classes sociales se heurtent au bord. En somme, la lutte des classes dansée, avec quelques passages qui ne sont pas dépourvus de force et de grandeur. Techniquement très beau. Mais pour nous, nous aimons mieux les intentions plaisantes et le grisant bariolage de « Ce soir on joue du Strauss » où l'on voit se mêler de typiques personnages d'opérette. le diable et... sa grand'mère, dans des phases singulières où la fantaisie débridée ne semble pas trop mécanique. Certes, il n'y a pas là l'humour plus délié des inventions de Trudi Schoop, mais la valeur spectaculaire est sans égale.

La « Ballade » est noble et grave et, par quelques points, magnifique. Ses personnages, comme surgis de cartes à jouer, dans un dessin animé rutilant de couleurs, restent gravés dans la mémoire avec un miroitement de cristal. Ils illustrent admirablement la ballade qui se put écrire, au XII[e] siècle, sur le thème : « cependant la reine Mathilde envoya une fleur empoisonnée à la jeune marquise à laquelle le Roi marquait trop de faveur... » La reine rouge, la marquise blanche, le roi or et pourpre et l'amant noir et blanc sont des créations où l'art pictural le dispute au chorégraphique.

Pour ce qui est du reste nous l'avons apprécié en son temps.

M. Kurt Jooss, devant l'assaut de la foule, a eu la curiosité de lui offrir les bulletins de vote d'un referendum. Il a voulu savoir ce qu'elle désire revoir surtout. Nous n'eussions pas été étonnés qu'elle désignât : la « Table Verte » pour sa valeur autant dire historique ; le « Bal dans le vieux Vienne » pour son conformisme pastellisé ; le « Johann Strauss » pour sa débauche de coloris et son endiablé dynamisme ; peut-être, enfin, la « Ballade » (ou la « Pavane » ?) (1) pour que l'art dépouillé, moins immédiatement accessible, y trouve aussi ses droits (2).

---

(1) Il s'agit de « La Pavane pour une Infante défunte ».

(2) En réalité, le referendum a donné le résultat suivant : 1° Pavane ; 2° La Grande Ville ; 3° La Table Verte. Tous les spectateurs n'ont pas remis leur bulletin : il y a eu, pour les deux jours, 1500 votants environ.

Dans les diverses capitales, la même expérience produit un classement différent. M. Kurt Jooss a remarqué que « La Pavane » et « Ballade » viennent en premier lieu là où le public est le plus au courant et le plus raffiné. En Amérique, bien au contraire, c'est le spectaculaire qui domine et le « Johann Strauss » se trouve projeté en tête à tout coup.

AUX GALERIES

Le 29-1 : « Le Club des Gangsters »

On vient, dès avant les trois coups, vous annoncer que c'est un conte. Sage précaution.

Et ce conte — puisque conte — serait à dormir debout, n'était qu'un peu d'humour fait effet de réveilleur. Humour, d'ailleurs, américain — ce qui n'est pas la première qualité (1). Mais du moment que ça les amuse...

Ils sont très embêtés les gars de ce club de gangsters; il leur faut la peau d'un inspecteur de police, assez malin pour les pincer ; mais il importe que le crime soit un crime « parfait ». C'est-à-dire : ne laissant pas de trace. Nos gens se creusent la cervelle. En vain.

Arrive par hasard (il cherche une maison à louer) le fabricant de ro-

---

(1) Trois actes. Auteurs : MM. L. Gross et C. Carpenter. Traducteur : Marcel Dubois. Adaptateur : Pierre Chambord.

mans policiers Wallace Porter, inventeur de « trucs » sans pareils. On lui met le browning sous le nez, on brutalise un peu (tout juste) sa fiancée, on vous les chambre et on donne à ce boy un délai de vingt-quatre heures pour tirer de sa boîte à malices le chef-d'œuvre.

Ce chef-d'œuvre, le voici : tuer l'inspecteur sans le toucher, en le faisant se laver les dents avec du cyanure de potassium. Et allez donc! Pour ce, avec un cure-dent, on creusera ce qu'il faut d'alvéole dans sa pâte dentifrice pour y introduire le cyanure. C'est magnifique !

Messieurs les gangsters sont aux anges ; passez-nous le mot : ils rigolent. Et, bien entendu, ils délivrent Wallace Porter et sa sweet heart après ce coup de pur génie ? Afin d'un peu tenir parole... Pensez-vous! Ce petit couple pourrait bavarder...

Wallace n'avait pas prévu ça.

Il faut donc qu'il s'évade, qu'il se sauve — et qu'il sauve l'inspecteur aussi. Comment fera-t-il ? La moindre des choses : en branchant les fils, coupés, d'un téléphone sur l'appareil de T. S. F., ce qui le met en rapport le plus cordialement du monde avec la centrale téléphonique, avec Police Secours, et même avec l'inspecteur en péril qui ne s'est pas encore (heureusement) servi de sa pâte dentifrice. Voilà ! N'est-ce pas qu'on a

bien fait de vous prévenir de ce que c'est un conte ?

Le petit rond M. Daurand (Wallace Porter) le rend plaisant et permet de l'écouter en souriant jusqu'au bout. Mlle Lyne Réal l'escorte et est jolie. Elle n'a rien à faire qui permette de juger si elle est autre chose, en plus de ça. Il y a aussi six gangsters, plus ou moins sombres au moral, voyants au physique — et balafrés et une Peau Rouge (ou rougie) qui mime un rôle muet.

Encore une pièce qui pourra faire la joie d'une bonne société d'amateurs et de ses familles de supporters.

FÉVRIER

THÉATRE ALBERT

Le 5-2 : « Amitié »

Ce petit théâtre fait le plus touchant, le plus persévérant, le plus louable des efforts pour retrouver l'estime et rappeler l'attention. Après « Liberté provisoire » de Michel Duran, il vient de reprendre « Amitié » du même auteur. Pièce de début, remontant à une époque où Michel Duran était si peu sûr de lui qu'il signait de ce nom depuis rejeté : Mourguet. « Amitié » de M. Mourguet fut représentée pour la première fois au théâtre Marais-Galeries à Bruxelles, par MM. Rouleau, Guisol et Tania Balachova, le 1er avril 1931.

Baptême du feu (de la rampe) à Paris (Nouveautés) le 21 janvier 1932.

Deux amis, dont l'un est marié, l'autre non... Vous devinez où l'on nous conduit ? Hélas ! oui.

Il est vrai de dire que nous n'irons pas tout droit à cet échange de deux fantaisies. C'est une course sinueuse, et d'obstacles : il y a. sur le par-

cours, l'amitié à sauter — plusieurs fois. Voyons ça.

Villégiature. Jean aime Françoise, la femme de son ami. Mais il aime aussi son ami. Il fuit pour éviter l'inévitable. Cependant il a dû, avec une loyauté brutale que l'intimité autorise avouer son amour au mari menacé.

Le mari est un bavard, et un sot. Il pose. Tout le cercle de relations s'intéresse à l'aventure. Françoise, aimée de façon si flatteuse, se met à aimer aussi. Aimée ? Le voyageur revient, se disant guéri —et en ayant bien l'air. Mais Françoise n'accepte pas de n'être plus, si vite, une héroïne. Elle s'offre. De nouveau l'amitié sur la route ! Jean est sublime, il repart.

Troisième acte : Jean et Françoise peuvent s'affronter sans trouble mais c'est le mari maintenant qui est inquiet et qui, par une jalousie maladroite (comme toutes les jalousies) recrée l'atmosphère de désir. Françoise et Jean y cèderont mais ils seront déçus. D'un commun accord tacite, ils s'en tiendront à l'expérience unique, un peu tristes, délivrés, dépris de cette illusion que Leconte de Lisle appelle la première des causes, pressés de jeter un voile sur une erreur qu'ils ont, sur tant d'autres couples, le seul avantage de s'avouer.

Reste l'amitié. Par un précieux

mensonge et un faux serment que tous les gens chevaleresques excuseront, Jean enlève tout doute à son ami et, pour laisser la paix à un foyer où il n'avait que faire, repart en voyage de nouveau — en se proposant ironiquement d'acheter une nouvelle valise. Et de prendre, sans doute, un abonnement sur le réseau.

Pièce pas mal construite, dont la moralité est qu'il ne faut pas vouloir connaître une chose dont on a trop rêvé. Et dont l'amoralité est que ces personnages qui tombent sans plaisir sont plus coupables que d'autres puisqu'ils n'ont, dès lors, plus d'excuse.

Très honorable interprétation où brochent M. Max Mathieu qui joue un type d'incertain âge, personnage tout à fait à côté. Mais il y met de la mesure et là réside son grand mérite. Si M. J. Roger l'avait cette mesure il nous plairait beaucoup. Mais il joue Robert, le mari, un peu trop en dehors, en soulignant du geste et de la voix, ce qui est doublement inutile dans ce théâtre qui résonne fort. Mlle Yvonne Flory met de la pudeur dans le cas de Françoise, dont bravo : c'est le seul moyen d'en éviter l'écueil.

M. Eugène Hennuy est Jean ; Mlle Nelly Corbusier Georgette. Nous ne voyons que cela à en dire.

AUX GALERIES

Le 9 - 2 : « Christian »

Pièce en trois actes de M. Yvan Noé, représentée pour la première fois aux Nouveautés, à Paris, le 17 novembre 1936. On nous l'amène avec cinq de ses créateurs : sans doute a-t-elle déjà fini son temps là-bas...

Un Monsieur pas très jeune, pas du tout beau, pas tellement distingué, impose sa compagnie, dans un restaurant de nuit, à une petite poule blonde dont il a préalablement écarté par un truc le jeune et bel amant. Il parle, le Monsieur mûr. Il dit qu'il se nomme Christian et il aligne de romanesques phrases, non indemnes de poncif, mais enfin qui ne font pas trop mal dans cet endroit, à cette heure, devant cette femme. Elle est séduite, la petite Suzanne blonde, et elle s'apprête à suivre Christian qui lui a promis de l'attendre dans la rue. Mais quand elle y court, il a disparu. Comme un mufle.

Comme un mufle, c'est elle qui le

dit. Comme un sage, en réalité. Car Christian n'est pas Christian (monocle, gueule insolente, âme de conquistador) ce n'est que Léon Jourdain, petit fonctionnaire veule et résigné. Une fois par mois il est de « sortie », il se déguise en homme du monde et va se payer de l'illusion. Nous avons vu comment.

Aujourd'hui, fini de rire. Voici sa femme, acariâtre, mesquine, flétrie, qui liarde avec la bonne, époussette et à tout coup cherche la petite bête.

La petite bête, entre autre, c'est Suzanne. La voici. Mon Dieu, oui. Suzanne devenue amoureuse de M. Harry Baur (c'est-à-dire de Christian) et qui vient le relancer chez lui. Scène à faire (et ratée) entre la dite Suzanne et Mme Jourdain qui l'éconduit, en la dépistant. Scène à faire plus encore (et bien faite) entre Léon Jourdain et sa femme, qui a tout deviné et se venge à coups d'épingle. Elle se termine mal : Léon avoue, mieux : proclame ses frasques, qui ne sont qu'un besoin d'évasion — ce fameux besoin d'évasion que les poètes partagent avec les détenus. Léon part en claquant la porte.

Cette porte donne-t-elle sur le bonheur, sur la fine comédie que va nous valoir la rencontre de Léon, dit Christian, libéré, et de Suzanne qui l'attend sur son chemin de Damas ?

Non, cette porte donne sur le vaudeville, tout bêtement.

Voici Christian dans un bureau de ministère, qui n'est même pas le sien. Il est plus mûr que jamais — c'est-à-dire saoul.

En cet état, il reçoit successivement des gas lancés sur sa trace derrière la blonde enfant. C'est à savoir : 1° Roger, amant en titre de Suzanne ; 2° Jacques, amant secret ; 3° André, would be amant de réserve. Il y a du monde.

Conversations entre ces Messieurs, assez drôles, sans ombre pourtant de crédibilité. De plus M. Harry Baur, porté par l'admiration béate d'une partie du public, les pousse à la rigolade. Les y pousse si loin qu'on est assez mal disposé à redevenir sérieux tout à coup et à tomber dans la mélancolie quand surgit Suzanne à son tour et que Léon la désillusionne à dessein, la renvoie et retombe sur sa caricature d'épouse dont il rit, ma foi, plus que nous.

Cette pièce est probablement faite sur mesure pour M. Harry Baur, que son physique oblige à ces personnages-là. Il la joue donc comme elle le mérite ; hélas pour elle quelquefois à la farce. Une farce indigne de son talent.

Mme Jeanne Lion dessine à la fine pointe le personnage de l'épouse

sûrette et rancie. Cela est gravé par cette belle artiste presque comme à l'eau-forte. Au point qu'on en est tout saisi, comme d'un excessif décalage. Excellent jeune premier, M. Christian Gérard (Roger).

Il y a en scène deux demoiselles Perdrière : Hélène Perdrière qui est mince et gracieuse et devient conventionnelle — et nous montre la blonde héroïne — et Suzanne Perdrière qui est massive d'aspect et ronde de visage et n'en apparaît que plus fine mouche pour cela. Ce, sous un tablier de bonniche dont elle fait celui d'une soubrette.

MM. Eymond (Jacques), Caruso (André) et Mlle Ugane (une dactylo) sont encore à citer. Le reste fait la valetaille.

Succès principal à M. Harry Baur. C'est l'écran qui veut ça.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 11 - 2 : « La Bonne Mère »
« Riquet à la Houppe »

Poursuivant son cycle classique, la S. G. S. associe Banville et Florian. Fortuite rencontre.

Florian — que Hello a classé pour toujours en deux phrases en disant : « sans le style à qui La Fontaine serait-il semblable ? Il serait semblable à Florian » — est surtout connu comme fabuliste. Mais il a tâté du théâtre. Il y a mis en scène un Arlequin de sa façon, doué de toutes les vertus — car il avait l'écrit moral ce capitaine de dragons qui vous enrubanne les billets aux dames, mais qui dans le vrai les battait.

Dans « La Bonne Mère » (1 acte) on voit la mère Mathurine (Yvonne Garrick) prendre parti pour Arlequin (Clairjois) lequel est, dans l'œuvre de Florian, un paysan sympathique et madré. Lucette (Jane Marceau) fille de Mathurine, se laissant détourner d'Arlequin par les discours inté-

ressés de M. Duval (Gevrey), un Parisien beau parleur, la dite Mathurine s'offre audacieusement à Duval comme veuve à consoler — ce qui enlève à Lucette tout espoir d'héritage. Quand Duval s'y est laissé prendre et offre le mariage au sac de Mathurine, celle-ci se rit et révèle sa ruse, d'ailleurs superflue, Lucette et Arlequin s'étant ré-accordés entretemps.

Un personnage de complément permet de conclure, avec Rostand :

Un flcrianesque et fol quintetto !

Albert Thibaudet a dit de Banville qu'il a inventé « un esprit de lyrisme gratuit, de la rime en calembour, de l'allusion contemporaine qui fait de lui l'Offenbach de la Poésie », esprit « qui ne s'est éventé qu'après avoir engendré pendant deux générations toute une école ». Certes, où l'on trouve Rostand, Ponchon, Zamacoïs et peut-être Derême — Derême qui a oublié d'épingler dans son « Alphabet de Patachou » de « L'Escargot Bleu » l'A. B. C. venant à la rime, qui est une des jongleries prosodiques de « Riquet à la Houppe ».

Dans ces quatre actes en vers funambulesques, qui datent de 1884, Banville reprend le sujet qu'il affectionnait depuis « Gringoire » (1866) :

un homme déplaisant à voir, qui n'a pour lui aucun avantage physique — au contraire — doit se faire aimer par le seul truchement de l'esprit et y parvient. Banville avait en effet de quoi croire, et faire croire, aux vertus supérieures de l'esprit. Il reprend et refait le conte de Perrault dont la moralité est

> Tout est beau dans ce que l'on aime
> Tout ce qu'on aime a de l'esprit

Riquet est laid et éloquent ; la princesse Rose est belle et bête. Riquet se fait remarquer pourtant ; aussitôt les fées interviennent et voilà Rose intéressante et voilà Riquet embelli.

A cause de ces fées, comme on eut dit au temps de La Palisse, nous sommes dans la féerie. Mais remarquez bien que Banville prend le détour pour vous faire entendre simplement que réellement l'amour donne de l'esprit aux filles et que, comme l'énonce un proverbe wallon : « n'est pas beau ce qui est beau, est beau ce qui plait ».

Les vers, ma foi, n'ont pas vieilli du tout et leurs rimes millionnaires ne sont pas dévaluées.

A citer surtout le bien disant M. Jean Clairjois (Riquet) et la jolie princesse Rose de Mlle Jane Marceau,

laquelle bénéficie du plus gentil physique de théâtre qui soit. Encadraient : MM. Joubert (le Roi), Gevrey (l'écuyer), M[lle] Guarini (Cypris), M. Bréval, etc.

Agréables danses de lutins par les élèves de M[lle] Denise Chainaye. Musique de Schumann à l'orgue. Un bon spectacle.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 11 - 2 : « La Naïade »
« Boris Godounov »

On a fêté un peu partout le centenaire de Pouchkine. Le Théâtre des Indépendants qui s'est fait une spécialité d'échantillonner la littérature dramatique étrangère ne pouvait pas laisser passer cela sans y mettre du sien. Il a donc organisé une soirée Pouchkine. Pouchkine? Qui ça Pouchkine ? Un grand écrivain russe né en 1799, blessé mortellement en duel par son beau-frère, un Français, le baron d'Heckeren d'Antès, en février 1837.

Pour le surplus veuillez consulter le dictionnaire. Il nous déplairait quant à nous de prendre ici des airs savants et de vous expliquer cet art slave, comme si nous y étions docteur. Nous partageons en l'aventure très complètement l'avis ironique et délectablement rosse qu'expose en quelques phrases Timon-Christophe dans « Le Journal des Beaux-Arts » :

« Je prie qu'on ne me soupçonne pas de vouloir diminuer ici la gloire de Pouchkine, sous prétexte que je ne suis pas en mesure d'en parler. Je veux dire ceci. Il y a de grands écrivains qu'on vénère de loin. On les connaît mal, on y a des excuses. Ils sont étrangers et on manque déjà de loisirs suffisants pour vivre comme il le faudrait dans la familiarité des grandes œuvres écrites dans notre langue. Qui consacre à lire Montaigne, Corneille, Bossuet le temps qu'ils mériteraient ?

Mais qu'une commémoration ramène dans le champ de l'actualité ces écrivains illustres, ces phares lointains qui ne brillent pour nous qu'à travers le brouillard d'une langue qui n'est pas la nôtre, il est de règle d'en parler comme s'il allait de soi qu'ils restent, pour tous les bons esprits, une source de réflexions et de jouissances quotidiennes. Ce qui est naturel chez quelques-uns est affecte chez la plupart. »

Il est à supposer que la direction du Théâtre des Indépendants, qui a certainement dû faire vite, a voulu rendre hommage sans plus et non nous renseigner. Elle a choisi sans doute autant selon ses possibilités que selon nos besoins. Et c'est ainsi que nous avons eu trois scènes de « Boris Godounov » dont nous ne dirons rien parce qu'elles étaient trop peu liées entre elles pour nous per-

mettre des raccords supposés et « La Naïade » qui est un conte, ou plutôt une légende certainement insuffisante à classer un grand écrivain.

On y voit un seigneur abandonner pour se marier une fille séduite et bientôt mère ; celle-ci se noyer et devenir naïade, puis — sous cette forme irréelle — poursuivre sa vengeance. C'est-à-dire venir troubler par un chant de sortilège et de mauvais augure le repas de noce, plus tard attirer le séducteur par les charmes de leur enfant née naïade, elle aussi. Et le seigneur entre dans l'eau, qui va le noyer, comme en état d'hypnose, tiré par l'enfant-nixe, candide et meurtrière.

Sans doute cela est-il paré, dans la version originale, des broderies d'un style fastueux que le traducteur a dédoré ? (1).

Nous tirons à Pouchkine respectueusement notre chapeau, mais de confiance exclusivement.

Interprètes principaux : Mmes Yanova, R. Deny, Lacroix, Rambert, Roy, Smirnov ; MM. J. Gohir, de Roly, Riga, Bodson et Pol Berty.

---

(1) Traduction par Mme Yanova.

AU PARC

Le 13 - 2: « Elizabeth, la femme sans homme »

Cette pièce en deux parties et 5 tableaux de M. André Josset porte un titre à la fois franc et rusé car il résume pour ainsi dire la thèse de l'auteur et en même temps éveille les curiosités malsaines toujours à l'affût, de notre temps. Elle n'avait pas besoin de ces curiosités pour réussir. Mais enfin que les chercheurs de truffes soient venus renforcer les amateurs de bon théâtre, voilà qui n'a pas dû faire de tort à la réussite commerciale. Celle-ci aurait été sans pareille n'était que « L'Heure H » est là encore, dont la marche triomphale aura été à peu près aussi longue.

Toutefois le cas d'« Elizabeth » est sans doute plus curieux car ici il s'agit d'une œuvre de débutant qui d'un seul coup va aux nues et tout de même d'une œuvre d'une qualité intrinsèque de beaucoup supérieure.

L'auteur est un jeune médecin. Il avait présenté son drame à plus d'un directeur qui n'y vit goutte et ne se

risqua pas. M. René Rocher eut la bonne fortune (c'est le mot !) de tenter le coup pour ses débuts au Vieux Colombier, le 19 octobre 1935 — et ce fut le succès — sans fléchissement pendant seize longs mois — pour lui, pour l'auteur, pour Germaine Dermoz que cette création classe au tout premier rang, où elle était digne de figurer mais où la critique avait jusqu'alors oublié de l'inscrire.

Il y a comme un peu de miracle dans tout cela.

La pièce reprend l'histoire d'Elizabeth d'Angleterre qui aima follement le comte Robert d'Essex bien qu'il eut trente-quatre ans de moins qu'elle — et qui s'en fit aimer — mais qui ne fut jamais sa maîtresse. Non plus que d'aucun autre homme du reste, s'il faut en croire la chronique. Après avoir comblé Essex d'honneurs et de biens elle fut amenée, en 1601, à le faire périr sur l'échafaud comme coupable de haute trahison, après un soulèvement populaire qu'il aurait provoqué. Il semble, toujours d'après les racontars du temps, que la femme souffrit atrocement et longtemps de cet acte de justice auquel avait souscrit la Reine et l'étrangeté de tout cela ne fut pas jusqu'ici expliqué. Plusieurs écrivains, parmi lesquels Thomas Corneille, virent là-dedans riche matière dramatique et l'on s'étonne de ne pas trouver dans la

phalange quelque Sardou. Tant mieux du reste. L'heure n'était pas venue. Maintenant il y a eu Freud et le théâtre que ce savant a. bien malgré lui, suscité. A cause de lui le grand public est plus ou moins familiarisé avec l'idée de refoulement, avec les conséquences bizarres des anormalités sexuelles, plus ou moins prêt à accepter une explication physiologique que seul un médecin avait qualité de proposer.

Pour M. Josset, le mot de l'énigme est celui-ci : Elizabeth, toute jeune, aurait subi les pires violences d'un sien parent et en aurait gardé une marque si profonde jusque dans son inconscient qu'elle ne put jamais reprendre le dessus et qu'elle eut à la fois la phobie de l'homme en ses fibres, et l'amour d'Essex en son cœur.

Le jeune auteur a eu l'habileté de tenir son monde en haleine en réservant son explication pour une dernière scène en même temps puissante et osée où l'on voit la vieille reine — portant les stigmates d'un déséquilibre qui la fait pitoyable femme et souveraine magnifique — interroger avidement une jeune maîtresse d'Essex, Mary Howard, sur les moments les plus intimes de ses relations avec le supplicié. Interroger aussi François Bacon, le célèbre philosophe à l'intelligence froide et lucide, au cœur absent qui fut le protégé du comte

d'Essex et qui, cependant, obtint sa mort et s'en vanta. Tout cela, y compris l'opposition des conseillers de la Couronne, les Cecil père et fils, à Essex, le caractère impétueux de ce dernier, tout cela suit les indications de l'Histoire de très près de telle sorte que dans les scènes tragiques (et en est-il de pires que celle d'une femme adorante décidant par devoir la mort de l'être aimé?) on est complètement et dûment angoissé, en même temps qu'intrigué par la morbidité sous-jacente du conflit.

Pièce mâle, musclée, bien conduite, d'un style serré et dru, intelligent et clair, elle mérite son immense succès.

Elle est jouée avec force et impétuosité, avec morgue et élan par Samson Fainsilber (Essex), avec cautèle et grandeur d'orgueil par José Squinquel (Bacon), avec souplesse insinuante et sûre par Jean Peyrière (Robert Cecil). Geneviève Graffe (Mary), Henry-Houry (Burghley), Joë Saint-Bonnet (Anthony Bacon) et Lucien Fresnac (Walter Raleigh) complètent admirablement.

Reste la splendide figure centrale: Germaine Dermoz qui a trouvé dans Elizabeth la belle revanche et le grand rôle de sa carrière, rôle qu'elle impose de telle façon qu'il serait outrecuidant d'y vouloir reprendre quoi que ce soit. De pareilles réalisations s'acceptent telles et ne se discutent pas.

AU PARC

Le 20 - 2 : « Croisière »

Fantaisie en trois actes.

Réflexions faites, M. Chalux a appelé ceci « fantaisie », ayant constaté que ce n'était pas tout à fait une pièce, mais que c'était un peu plus qu'une revue. N'empêche, dans sa pensée, ce ne dut être d'abord qu'une revue, une revue à intentions moqueuses qui se serait jouée sur les bateaux de croisière de la Compagnie Maritime Belge. Pourquoi là ? Parce que M. Chalux y tint un temps le rôle de commissaire de bord préposé à la fantaisie. C'est-à-dire le rôle d'un Monsieur qui, sans porter d'uniforme (dans la pièce, oui ; dans la réalité, non) est au service de la Compagnie et plus ou moins des voyageurs dont il a pour mission de stimuler les plaisirs et de préparer l'esprit d'excursion aux escales. Un fameux poste d'observation !

Il nous souvient d'avoir écrit, ailleurs, sur ce sujet :

Trois cents personnes, même sélectionnées, réunies quinze jours durant dans un étroit espace, fût-il luxueux, c'est trop pour faire une grande famille, pas assez pour figurer une foule. Le « liant » n'y agit que par endroits, le groupement ne se fait que par grumeaux. Trois cents personnes vivant côte à côte, porte à porte, coude à coude, cela constitue un village ambulant. Et, dans un village, il est infiniment dangereux de promener ingénument, sans prudence, sans souci du qu'en dira t'on des prétentions ou un travers.

Ce Blancador l'Avantageux, qui regarde les dames d'un air qui dit : « je les tombe toutes » repéré dès le second jour, blagué, moqué, objet de quolibets et de lazzis. Cette personne blette, aux toilettes conquérantes, aux pyjamas exorbitants, aux décolletés significatifs : classée, observée, qualifiée... et sans indulgence. Ce Monsieur qui ronfle après dîner, comme un moteur, orné d'un sobriquet comique. Cette dame qui dit un peu trop haut — l'imprudente ! — dans une église : « oye, oye oye ça sent drolle ici » créant à son insu une formule qu'on se répète à bord avec des rires empoisonnés. Et ainsi de suite...

Voyageurs, voyageurs, quelle est votre folie ? Que ceci vous serve de leçon. Soyez simples et modestes d'attitude ; ne la faites pas à « l'épate ». Il faut être si possible remarquable ; il ne faut pas se faire remarquer.

Remarquable ou non, on peut être tranquille : on sera l'objet de remarques. Et c'est de celles-ci, colligées, que l'œuvrette de Chalux s'est formée. C'est là qu'en est le sel.

Bien sûr il a fallu soutenir l'intérêt de ceux qui n'ont pas fait de croisière, à qui la vue du bateau-tirelire des retardataires et de la pancarte qui interdit l'accès de l'escalier qu'on aurait préféré, ne dit rien. Il a fallu pour émouvoir autre chose que l'évocation du « paresseuses filles » qui remémore des réveils enchantés... Et l'auteur, moitié dans ses souvenirs, moitié dans son imagination, est allé chercher ceci. Il y a à bord un artiste connu, un musicien célèbre. Nous l'appellerons Guersant. Cela fait tiquer toutes les belles — ou pas belles — désœuvrées en quête d'aventure. Mais lui n'en voit qu'une, la blonde Janine qu'un père bien imprudent, et encore plus naïf, a envoyé là dedans toute seule, bien que jeune fille, en la recommandant à Darion, le commissaire de fantaisie du bord. Guersant est irrésistible et Janine aime Guersant. D'autant plus qu'il y a la poésie du large, la complicité des étoiles et tout, et tout. Darion aussi aime Janine. Et il essaye de concilier les obligations de son rôle de mentor, son amour pour Janine, son amitié pour Guersant et ses devoirs professionnels. Grâce à ceux-ci nous le voyons se mêler à

des intrigues plus amusantes, aussi ténues, nouées entre : un ancien ministre et une petite rouée déguisée en oie blanche ; entre le fils du ministre et une oie blanche muée en « poule » pour se faire valoir ; entre une dame mûre et un Anglais, etc.

Finalement tout le monde se fiance. C'est le sort des croisières, paraît-il, que d'aboutir au conjungo qu'on ait cinglé plein Nord, ou Sud. Tout le monde se fiance, sauf cette pauvre Janine, à qui une certaine Irène, tombée du ciel (elle rejoint par avion) vient enlever Guersant qui se laisse faire sans trop de drame. Et Janine a gros cœur, mais le commissaire de fantaisie la console avec tant d'adresse que nous partons très rassuré : ça s'arrangera, bien certainement.

Il n'y a pas dans tout cela de rôle tellement dessiné qu'il justifie un travail de composition réfléchi et notable. Mlle Lily Bourget, se souvenant de « Peg-de-mon-Cœur » a vivement amusé en rouée qui fait la godiche ; Mlle Geneviève Callix a été gentille en Janine et Hélène Tossy nous a paru s'amuser à des gammes de sentiment dans le personnage d'appoint d'Irène.

Dans la foule des autres (27 artistes, se dédoublant quelquefois pour tenir 39 personnages) il faut citer encore Hélène Lefèvre, plantureuse

veuve, Berthe Angely, Jane Marceau, Georges Mathis, Demorange, Varlet, Bernier, Monlac, Pierre Morin qui campe ce Guersant et Raymond Maurel qui fait volter Darion, le commissaire de fantaisie. Sans vouloir le froisser il a moins montré de cette denrée que Chalux, le modèle, dans le vrai de la fonction.

Bons décors. Meilleurs que la pièce.

AUX GALERIES

Le 23 - 2 : La Revue de Dorin

M. René Dorin est un chansonnier parisien de bonne réputation d'esprit. Sa « Revue » ne confirme ni n'infirme cette réputation. Il y a quelques sketches drôles, sans plus. C'est un peu bâclé, certainement prévu pour « tourner » devant les gens de sous-préfectures parmi quoi on a cru pouvoir nous ranger. Quelques allusions à des faits bruxellois sont plaquées là-dessus au petit bonheur, grosso-modo, sans polissage suffisant des « raccords ». Par conséquent des scènes omnibus surtout, qui manquent forcément de relief, et de cousu.

L'intérêt se porte sur M. Claude Pingault, qui est meilleur compositeur qu'exécutant et qui a eu tort de ne pas nous redire : « Mon cœur est un petit bateau » et, bien entendu, sur le tour de chant de Noël-Noël (l'attraction) à quoi on eut pu se borner.

A cause de ce Noël-Noël, vedette de ciné, il y avait foule, en doutez-

vous ? Les pauvres ouvreuses et le contrôle en ont eu chaud. Nous ne dirons pas à ce sujet trop grand mal de l'écran (qui est, comme les langues d'Esope, la meilleure et la pire des choses) puisque en l'occurrence il nous a rabattu un comique qui n'usurpe pas le nom. Les chansonnettes de Noël-Noël sont cocasses et il les débite avec des façons qui s'apparentent plus ou moins à ce genre où est maître Betove. Impossible de ne pas en rire, à moins qu'on ne soit dépourvu de tout sens du bouffon. Citons quelques titres, à retenir : « Les chapeaux », « Mariages mondains », « Le photographe », « La soupe à Toto », « Les départs », « Le mal marié », « Souvenirs d'enfance », « Le gaffeur » et « L'apprenti barbier ». C'est à ces trois dernières œuvrettes que nous décernerions, quant à nous, la palme parce que c'est en elles que la bonne humeur de l'auteur et du diseur sont le mieux conjuguées.

Comme il y a des jours maigres, soirée maigre.

A LA GAITÉ

Le 23 - 2 : « Couchette N° 3 »

Opérette en 3 actes de Alex Madis, lyrics de Albert Willemetz, musique de Szulc, jouée déjà à l'ex-Ambassador en septembre 1929 et janvier 1930.

« Couchette N° 3 » n'est pas le titre rêvé. Il fait prévoir des scènes d'une grivoiserie de seconde zone. Il n'en est rien. A la place d'un vaudeville grossier on se trouve en présence d'une pièce habilement montée où la collaboration des librettistes et du compositeur est homogène. Quelques situations lestes corsent la donnée sentimentale plus ou moins apparente dans toute opérette digne du nom. Et celle-ci appartient à la meilleure tradition du genre.

La scène se passe dans un hôtel à Cauterets. Les villégiateurs y contemplent les cîmes neigeuses, suivent un régime et s'ennuient. Du moins s'y morfondent-ils au début de l'action, car nous les verrons peu à peu s'animer et s'amuser du cas de Phi-

lippe. Qui est Philippe ? Un excellent jeune homme, couvé par un père encombrant qui a pour lui des attentions de mère-poule, et qui au surplus s'est donné mission de veiller à sa vertu. Elle est légendaire cette réputation de vertu, mais elle n'est pas fondée. Ce soi-disant continent a perdu sa chasteté dans un sleeping avec une jeune veuve, Gisèle, fiancée à un niais, Pierre Brunet. Philippe et Gisèle se retrouvent à l'hôtel. Ce qui contrarie M[me] Narsan, tante d'icelle. Elle fera en sorte de pousser Philippe dans les bras d'Yvette, une petite grue qui a infiniment plus de tempérament que d'intelligence. Mais le plan échouera, Gisèle et Philippe se découvrant l'un pour l'autre un amour tenace, balanceront le trop confiant Pierre et se marieront comme de juste.

Couplets amusants, musique facile et entraînante qui ne vous lâche plus, une fois entendue. Ce qui pour une opérette est une qualité rare. Il en est ainsi pour « Il y a des souvenirs », « Je me gargarise », « C'est pas un père », « I' m' dis, j'y dis », « On fait ça quand on aime » pour n'en citer que quelques-uns.

La Gaîté a eu l'excellente idée de faire appel à Suzanne Châtelier qui fut de la distribution en 1929. Cette fois encore, dans le rôle d'Yvette, elle a obtenu un joli succès de comi-

que. Il y a aussi Robert Steny, autre recrue, dont la voix est agréable. De la troupe habituelle de la Gaîté deux noms émergent : M[me] Georgette Méry (M[me] Narsan) et Mondose (Pierre Brunet).

M[me] Renée Christian (Gisèle), MM. Telry, Keppens, Dorian, Houzeau ont essayé de faire un sort à leur petit tour de chant mais ce fut un mauvais sort...

Le public a réservé à l'opérette dans son ensemble un accueil de bon augure.

»-«

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 25 - 2 : « Patrie »

La S. G. S. a inclus ce drame en 5 actes de Victorien Sardou dans son cycle classique. Des tirades, un ton pompeux et apprêté, d'étonnants apartés ont plus que vieilli cette œuvre, ils l'ont démodée.

Dans le savant et clairvoyant rapport sur la Critique qu'il présenté au IXe Congrès International du Théâtre à Vienne, en septembre 1936, M. Paul Blanchart rappelle que c'est à l'occasion de « Patrie » que fut créée la mode des « générales ». Nous en sommes bien aise, vraiment, sans ironie. Il est agréable de pouvoir accrocher encore un intérêt, au moins anecdotique, à cette vieille grande chose, dont la « grandeur » est ici comprise dans le sens d'encombrement...

Rappellerons-nous ? Il s'agit d'un certain Rysoor qui, au temps du duc d'Albe, sacrifie amour et vengeance à la patrie. Cela se passe à Bruxelles. Rysoor, Karloo Van der Noot et

quelques autres conspirent avec le Prince d'Orange contre la sanglante domination espagnole. Malheureusement Karloo est l'amant de la femme de Rysoor, Dolorès. Ça amène les complications.

Donc, on accuse Rysoor d'absence suspecte. Du tout, rétorque un capitaine espagnol, qui a chez lui billet de logement, je l'ai vu sortir cette nuit de la chambre de sa femme, nous nous sommes même battus à cette occasion et il s'est blessé à la main en m'arrachant mon arme. Voilà ce pauvre Rysoor au courant : quelqu'un (qu'on a pris pour lui) visite sa femme la nuit et porte une trace révélatrice sur la main. Cette main, Rysoor la découvrira en tendant à Karloo l'épée du commandement des conjurés. Coup de théâtre. Autre coup de théâtre : Dolorès qui vient de surprendre le secret de son mari a vendu la mèche au duc d'Albe, ignorant que son Karloo est de la bande. Donc la révolte avorte et on massacre les révoltés. Rysoor se poignarde. Karloo échappe, grâce à la fille de d'Albe qui l'aime en secret. Mais il a juré de venger Rysoor et les autres en découvrant le traître infâme. Horreur, il y arrive et doit régler son compte à Dolorès ! Il tient parole et se voue au bûcher.

Comme, à ce moment-là, tous les protagonistes sont abattus, le rideau

tombe à son tour, lui aussi pour ne plus se relever.

Cette hécatombe, en tous points digne du cinéma, est difficile à monter sur une scène non machinée, avec des moyens de fortune. A cet égard on a atteint le maximum du possible. Concédons. Bonne figuration, costumes pas dépenaillés, mouvement. Enfin, interprétation dans le ton où il faut distinguer Albert Reyval (Rysoor), Gevrey (Karloo), Joubert (d'Albe), Riga (le sonneur), de Roly, Gohir et Mmes Léa Gray (Dolorès), Guarini, Casati.

M. Gaston Bréval, metteur en scène, a bien mérité de la Patrie. Nous voulons dire de celle de Victorien Sardou.

MARS

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 2 - 3 : « La Femme selon mon cœur »

Problème : un homme et une femme travaillent à une œuvre commune, qui peut avoir du retentissement (œuvre d'art ou de science). Ils s'aiment. Vient d'un seul coup l'heure du succès éclatant. A ce moment, l'homme — qui n'a cessé de se croire supérieur — l'homme découvre que ce qu'on fête, proclame, salue, distingue, dans l'œuvre commune, c'est la part de la femme... Que va-t-il arriver ? L'amour résistera-t-il ?

Le cas vaut d'être envisagé.

Malheureusement, dans son œuvre nouvelle, M. Raoul Crabbé s'est donné la part belle en modifiant la donnée. L'homme et la femme ne s'aiment pas. Du moins c'est elle seule qui aime. Pour lui, « la femme selon son cœur » est tout autre, est à côté, c'est une femme ans plus, non une collaboratrice. La collaboratrice, il croyait erronément l'aimer, il désirait l'aimer par raison. L'événement-choc

lui révèle son erreur et le rejette vers son destin.

C'est encore une anecdote, ce n'est plus un conflit poignant. Et cela est dommage.

Les personnages sont : le chimiste Fabrol, son alter ego de laboratoire, Monique et la blonde Marise qui est jolie, et trouve ça suffisant. Marise arrache Fabrol à ses travaux, par égoïsme. Monique l'y ramène par passion et dévouement. Et Fabrol, qui se croit dégrisé, se promet à Monique. Ensuite il reçoit un Grand Prix retentissant, quelque chose dans le genre du Nobel. Mais hélas, il apparaît que des découvertes de Monique, attribuées par elle à Fabrol, en son absence, ont enlevé le morceau. Fabrol entre en rage — il faut voir — et casse tout. Avec une femme d'amour on fait l'amour — dit-il — avec une femme savante on ne fait que de la science. Voire. Dans ce cas-ci, oui. Mais si elle avait été d'amour et de science à la fois ? Voilà ce qui nous eût bouleversés !

Nous déplorons ce développement tangent parce que l'auteur a des qualités de métier. Il a déjà de l'adresse. Il n'a pas encore de la force. Cela peut venir. Cela viendra quand il aura le courage d'aborder la difficulté de front et, la tenant, de ne pas faire demi-tour.

Telle quelle sa pièce s'est écoutée

d'autant plus aisément qu'elle était admirablement défendue par trois artistes de mérite en tête desquels se place Robert Murzeau. C'était lui Fabrol. Il a tellement de foi, de conviction, de chaleur intime qu'il impose l'attention constamment. Marcelle Brou est Monique, un rôle un peu ingrat, un peu sourd et sombre. Il convient à cette comédienne au talent contenu. Mlle Liliane Ponzio était Marise avec agrément. Dans des rôles secondaires MM. Gohir, Hermès, Royet, Mylo. En somme une excellente mise au point qui fait honneur à la direction du groupe des Indépendants.

Après la traditionnelle annonce qui souligne la fin des premières comme d'un conventionnel parafe, on a non moins traditionnellement réclamé la venue de l'auteur devant la rampe. Mais il s'est dérobé.

On en a vus qui obtempéraient pour moins que ça.

AUX GALERIES

Le 3 - 3 : « Beaumes-les-Anges, 4000 habitants .

A propos de « Jeux Dangereux », que nous n'aimions guère, nous écrivions fin décembre 1936 : « Nous pensons que M. Henri Decoin a déjà fait et fera mieux ». Nous ne prévoyions pas être si vite bon prophète.

Cette pièce-ci est tcute bonne et elle vient en son temps. Elle vise à rappeler que la publicité du mal est parfois plus dangereuse que le mal même ; qu'il ne faut pas vouloir connaître ce qui est derrière le voile du bonheur ; qu'il faut savoir parfois fermer les yeux ; que celui-là qui déclanche les catastrophes ne pourra plus les arrêter et en sera souvent la victime. Car qui a péché par l'épée périra par l'épée ; qui a péché par la machine sera puni par la machine.

Il s'agit d'une machine, justement. Une machine de télévision en avance sur les progrès réels, mais il n'importe car elle n'a que valeur de symbole.

A Beaumes-les-Anges, petit trou

pas cher, vit Napoléon Casimir, inventeur misanthrope, bon chien qui s'est fait ours pour avoir été mal léché. Il a inventé une table d'écoute et de vue à distance qui eût fait bien plaisir au Diable Boiteux, moyennant quoi il observe à son gré ce qui se perpètre dans le secret des maisons de la ville. Et ce n'est pas beau, les âmes à nu ! Iwan Gilkin nous a déjà mis ça en vers, il y a longtemps, rappelez-vous :

Ainsi de chaque toit de l'énorme cité
Comme une pestilence immonde
Monte au ciel où fleurit l'éternelle bonté
La prière de tout le monde.

Bref Napoléon Casimir vit dans le haut-le-cœur et le ricanement. Il n'a qu'un ami : Ange, l'idiot, ou le simple, du village à qui il montre un soir cette triste lanterne magique, après quoi il le lance par la ville avec mission de dire tout haut les infamies que chacun pense tout bas.

Si les hommes avalaient leur langue, écrivit quelque part un parfait ironiste mort trop tôt, à la guerre, Léon Christophe, « si les hommes avalaient leur langue ils ne mourraient pas d'étouffement comme on pourrait le croire mais subitement empoisonnés ». Et voici ce poison des langues libéré. Ah, le joli chambard!

Napoléon Casimir s'en frotte encore les mains quand il tombe amoureux de Mme Legeais, veuve de guerre, qui est une brave femme, mais une femme. Elle le lui dit dès qu'il la divinise, en amoureux lâché. Mais il ne comprend pas.

Le voilà bon, retourné, optimiste. Instant de fraîcheur. Il casse sa machine infernale comme on détruit l'erreur. Amour, amour ! Hélas, il y avait deux machines (une de réserve) et Ange vole celle-ci pour s'en servir tout seul. Et cette trouvaille est vraiment bien : il faut que l'on voie sur-le-champ qu'on ne referme pas, comme un petit écrin, la Boîte de Pandore une fois qu'elle est ouverte.

Pendant un an Ange s'en va opérer ailleurs et Casimir est bien heureux. Il ne voit plus le mal, donc le nie. Mme Giquel, qu'il tenait pour une garce, est devenue l'amie de sa femme — car il a épousé cette brave Lucienne Legeais ; il a reformé des couples qu'il avait désunis et il trouve, cet ancien démoniaque, que le curé est un bien bon homme, « dommage seulement qu'il s'habille comme ça... ».

Or, dans ce Beaumes-les-Anges idyllique revoici Ange, chassé d'ailleurs.

Il promène toujours « sa » machine et il la vante, et il « tente » l'inventeur. Il « tente » — comme le démon.

On ne résiste pas au démon parce qu'on doit courir à sa perte. Lucienne n'étant pas là (qui ne doit pas savoir) on ressaye un peu la machine et on voit... que Lucienne — « qui est femme » — est dans les bras d'un jeune docteur, et dans une pose, disant des mots qui ne nous laissent pas le moindre doute. A Casimir non plus d'ailleurs.

Et que va-t-il donc faire ? La répudier ? Non. Il la gardera, mélancolique, et lui dira — à son retour, qui ne tarde pas, chargé de mensonges — et lui dira la moralité de la pièce sous forme d'un conte arabe qui se termine ainsi : « Allah ne demande pas que le sage ait la vision continuelle de la vérité, surtout quand le visage de celle-ci est couvert de vermine ».

Vous comprenez ? Tant mieux. Faites-en surtout votre profit.

Excellente interprétation. Chose curieuse, en apparence paradoxale (en apparence seulement) les trois rôles graves et importants: Casimir, Ange, Lucienne sont entrepris par trois comiques qui les campent de façon admirable. Et cela parce qu'ils sont comiques d'habitude, bien certainement. Sinon, ils eussent trop appuyé. Ce sont : Marcel Delaitre, Fred Pasquali et Mona Moll. Aucun des trois n'est à tirer hors pair, mais tous trois le sont en même temps.

Delaitre est farouche et tout d'une pièce ; Pasquali est étrange ; Mona Doll, femme, délicieusement.

A côté d'eux on ne peut guère que citer le surplus, du reste judicieusement distribué : Denise Bosc (Gilberte), Guarini (Mme Giquel), Ugane (Thérèse), Geller, Gillain, etc... Cet « etc. » comprenant huit petits rôles très effacés.

Pièce pour adultes, bien entendu. Bonne mise en scène de Pasquali.

Succès. Succès n'arrivant pas à entamer du coup quelques petits ilôts de résistance qui seront dans la suite submergés.

Comme c'était la première, on a appelé l'auteur en scène. Il y est venu. Il a bien fait.

AU PARC

Le 4-3 : « Le Chandelier »
« Les Folies amoureuses »

La mise en scène actuelle, à la Comédie Française, de ce proverbe en 3 actes de Musset, est de Baty. Au Parc elle est de Gobert. C'en pourrait être assez pour qu'on conclue que celui-ci a copié celui-là. Celui-là ayant la renommée, justifiée d'ailleurs. Dans un court laïus, M. Adrien Mayer a tenu à détromper sur ce point le public. Il y a six mois, a-t-il dit que le Théâtre du Parc avait conçu pour l'œuvre de Musset un décor compartimenté. A l'avant-plan, la chambre de Jacqueline et la cour, tandis qu'au fond de celle-ci on distingue l'étude et les clercs au travail. Tout cela exactement dans l'esprit de la pièce, qui peut se jouer et se joue d'ailleurs d'un jet, sans entr'acte.

Ce cadre est fort agréablement aménagé et il en faut garder le souvenir comme d'une réalisation d'art et de goût. C'est là que naît l'amour de Fortunio et de Jacqueline.

Jacqueline, vous le savez, est l'épouse de Maître André, notaire sot et confiant. Elle a pour amant, Clavaroche, un militaire bellâtre. Un beau jour, Landry, le clerc, laisse entendre à Maître André qu'il se passe sous son toit des choses qui le devraient inquiéter. Voilà la jalousie du bon notaire en éveil. Clavaroche, averti par Jacqueline de ce que l'ère de la quiétude a passé, imagine de détourner les soupçons du mari en faisant appel à un « chandelier ». C'est-à-dire un brave jeune homme, un béjaune, sur lequel on pourra jeter la suspicion. Jacqueline choisit pour cet office, Fortunio, un des clercs de l'étude. Mais Fortunio aime Jacqueline à en mourir et il le lui dit en cette romance exquise, qu'ignorât-on Musset, on n'aurait pas le droit d'ignorer :

« Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer... »

Fortunio se fera aimer de Jacqueline et Clavaroche en sera pour ses frais, tout cela sous les yeux de Maître André qui n'y voit goutte.

S'il faut en croire Paul de Musset, l'aventure serait authentique en par-

tie. Alfred de Musset ayant été dans la réalité Fortunio pour de bon, mais non fortuné... la dame étant restée insensible à ses avances et à ses charmes, cependant si grands avant que Georges Sand ait passé.

C'est Paul Varlet qui fait revivre ce rêve d'amour de Musset. Garçon de belle allure, il joue avec passion et sincérité. Sa partenaire, Hélène Lefèvre prête à Jacqueline une grâce blonde, rayonnante et nonchalante de « solaire » amoureuse. André Bernier joue à ravir les vieux barbons, en l'occurrence Maître André. Phillipet (Clavaroche) a toute la suffisance du traîneur de colichemarde. Il faut citer encore MM. A. Guise, Juniot, Maufras, Mme Vincent.

Le programme comportait en plus « Les Folies amoureuses » de Regnard. Trois actes plaisants, alertes, où tout est mouvement. On songe à Molière, à Beaumarchais, parce qu'il y a le vieux grippe-sous amoureux de la pupille-prisonnière ; la servante-confidente ; le bel amant, de riches vêtements paré ; le valet à-tout-faire ; de la ruse, un enlèvement et l'amour, la belle amour...

La captive se nomme Agathe et c'est Hélène Dussart qui l'anime — et comment ! Le geôlier de cette « Rosine » est Albert (Mondollot), son amant est Eraste (A. Guise), sa servante Lisette (J. de Vally) et le

valet (Crispin) de la meilleure verve est interprété par M. Juniot.

M. Armand Thibaut a présenté ces « classiques » dans un langage châtié où l'érudition laissait deci delà le pas à l'anecdote.

Le tout débordant d'agrément.

»-«

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 5 - 3 : « La Belle Marinière »

Cette pièce en 3 actes date de 1929, année où parut également « Jean de la Lune ». Epoque de fécondité pour Marcel Achard qui compte, à ce moment-là, quarante ans.

Au vrai, une pièce toute simple, poétique, mais d'une poésie en espadrilles, en chandail, encanaillée, « populiste » diraient les gens qui ont besoin d'étiquettes.

Simple, si simple ! Mais voilà, Achard est à l'opposite de ces auteurs, pauvres de substance, qui ont besoin pour retenir l'attention de raconter une histoire extraordinaire. De lui on peut dire que la façon de conter vaut mieux que ce qu'il conte et nous lui permettrons de manier même de vieux clichés, parce qu'il les place toujours sous cette clarté quelque peu lunaire qui est sienne et qui leur donne un aspect d'autre monde.

Il est impossible en le résumant de laisser intact le halo qui entoure

ce qu'il fait. Tant pis, allons-y pour le clair de lune empaillé.

Une péniche : « La Belle Marinière ». Pierre, le patron, le « captain » se marie avec Marinette. Il y a là les mariés, Mique la sœur du captain, le père de l'épousée (un Bouif quelconque), un soldat stupide, Valentin et Sylvestre, le beau gars qui est l'ami de Pierre, qu'aime Mique au joli nom, et que Marinette aimera.

Bien sûr ! C'est tout de suite apparent. Pour nous tous. Pas pour Sylvestre qui ne voit pas ou ne veut pas voir ; qui ne comprend pas ou ne veut pas comprendre. Et Marinette se pique au jeu. Et en avant les coquetteries. A la fois gauches et raffinées. Alors, un jour, les deux bons amis, Pierre et Sylvestre, se battent sur le pont à propos d'un cheval de halage, mais pour de sourdes et plus profondes raisons. Et Sylvestre, ulcéré, s'en va, n'ayant pas « fauté ».

Maintenant la péniche coule, lente, lente, le long des chemins d'eau et rêve au fond des noires écluses. Vide de joie, vide d'amour, vide d'âme. Elle attend que Sylvestre revienne. Et il revient. Et l'inévitable s'accomplit. Marinette s'offre si bien que la tentation cette fois réussit...

C'est, transportée dans un milieu grossier, l'éternelle aventure toute simple, si simple — si triste ! Mais,

dans cette transposition, pas une fausse note, et tant de notes qui ont de profondes résonnances dans le cœur.

Pièce difficile à interpréter. Les mariniers d'Achard ne sont pas, vous le pensez, des mariniers à « faire » véristes. Ils ont le costume, les façons, le faciès. Mais ils sont chargés d'un secret fardeau de mélancolie qui les distingue et les isole. C'est Marie Bell (Marinette) qui l'a le mieux fait sentir. Sa fille du peuple avait tout de la fille tout court, certes. Mais pas un instant ceux qui ont double vue n'ont cessé de lire sur son front la devise : « J'aspire » qu'Achard lui imposa. Sphynx étonnant. redoutable sirène : sous un aspect d'article de bazar. On n'admire pas ça tous les jours.

Le reste de l'interprétation avait, par M. Mayer, animateur de la S. A. S. E. C., été choisi avec adresse et son rendement fut parfait : Robert Vidalin, Sylvestre à faire rêver les filles de bateliers et même celles de propriétaires de yachts de plaisance; Henri Nassiet, excellent captain ; Anne-Marie Rochand, charmante Mique blonde qui rate Sylvestre par trop de blondeur de sentiment — et si gentille qu'on la voudrait « revancher » ; Léon Coëdel (le père Broquet) Sylvain, un « soldat de 2me classe » si réussi qu'il pourrait être de 3me. Au moins.

AU MOLIÈRE

Le 5-3 : « Café Noir »

Agatha Christie. Si vous êtes lecteur de romans policiers, vous savez ce que cela signifie. Sinon, retenez ce nom pour avoir l'air d'être au courant. Quand on commença en France la collection « Le Masque » dispensatrice de frémissements d'effroi, c'est à Agatha Christie qu'on demanda le roman-enseigne. Ce fut « Le meurtre de Roger Ackroyd » un modèle du genre, devenu au théâtre : « Bracoli », que nous présenta Signoret en février 1931 (1).

Et voici « Café Noir », qui a tenu deux ans à Londres et qui pourrait aussi être de bon rapport de ce côté-ci du Channel. Notre compatriote Michel Duchatto, journaliste à Paris l'a traduit. En français, et aussi en wallon, pendant qu'il y était. Vous savez que M. Duchatto est Liégeois

---

(1) Signoret est mort à Neuilly, le 16 mars 1937.

et a inondé d'abord la scène wallonne, y transvasant pour débuter du théâtre français.

Résultat de son nouvel effort : on créait le 5 mars « Black Coffee » en français à Bruxelles et en wallon à Liége (Trocadéro), dans ce dernier cas sous le titre « Hercule Poirot, détective ». Par une roublardise, qui est de M. Duchatto sans doute, le Rouletabille de l'affaire peut être du pays où l'on joue : Bruxellois à Bruxelles, Liégeois à Liège, etc... Par conséquent : sympathie du public acquise de plano et « accent » interchangeable, excusable toujours, profitable parfois. Pas bête, ce M. Duchatto !

Pour l'adaptation française, qui nous intéresse ici, il s'est assuré le concours de MM. Raoul Renaux de Bruxelles et Paul Blanchart de Paris, tous deux hommes de théâtre, ce qui est bien ; et zélateurs d'art théâtral, ce qui est mieux.

Cette convergence de talents ne pouvait être vouée à l'échec.

La pièce est bonne, bien agencée, passionnante, d'un intérêt toujours rebondissant. La langue en est heureuse, tout à fait dans le ton adéquat ce qui est, dans notre esprit, un compliment, sans réticences.

Le sujet est, bien entendu, compliqué et vouloir le suivre en tous ses détails serait parfaitement téméraire.

Le fond est ceci : un vieux monsieur riche, tyrannique, pas aimé (tous ces défauts sont nécessaires : c'est la victime !) a inventé une formule d'explosif qui vaut une fortune. On lui fait boire du café noir, qu'il trouve amer, et il en meurt.

Qui a fait le coup, poison et vol (car la formule a disparu) ? Tout le monde pourrait être soupçonnable, à la rigueur, sauf la jeune nièce Barbara et malgré cela ce n'est pas elle la coupable, ce qui manque, fort à point, à toutes les traditions. Non, c'est le secrétaire Edward Raynor. Mais avant d'apprendre cela, nous croirons dur comme fer que l'assassin est Richard Amory, fils du mort ; puis sa femme Lucia, fille d'une espionne célèbre ; et puis aussi ce singulier docteur italien Carelli qui a des façons si bizarres ! A juste titre d'ailleurs : il venait aussi pour le vol, mais il a été devancé...

Mais tout est bien qui finit bien. Hercule Poirot, détective belge, a tranquillement tout débrouillé. Le vilain mort, on ne le regrette pas. Richard et Lucia ont voulu, en cours d'aventure se sacrifier l'un pour l'autre, ce qui va leur valoir une étreinte de mutuelle gratitude un peu là. Barbara a « levé » un amoureux sous les espèces et apparences du capitaine Hastings, mouche du coche que conduit Poirot. Et Carelli est démasqué.

Quant à Raynor, mon Dieu, on l'avait si peu vu que la cravate de chanvre nous paraît lui convenir très bien.

Ainsi se passe une bonne soirée. Marcel Roels est Hercule Poirot. Sans qualificatif. Pourquoi ? Parce que cela veut dire qu'Hercule Poirot, si on en reparle, ce sera pour nous Roels et Roels tout seul, vous comprenez ?

Tout le reste est très cohérent, sans éclat particulier, sans déficience aussi. Mlle Lou Aubel (Barbara) y broche parce que le rôle l'y aide : les seules détentes ont lieu sur ses interventions. Mme Germaine Duclos (Lucia) y paraît très racée. Voici le reste de la distribution : Mme Rouma (la tante Caroline), MM. Bodson (Carelli), Henry-Charles (Richard), Mauville (Raynor), Riga (Hastings), Tonniet (Inspecteur Japp), Smeyers (Docteur Graham), Jean François (Tredwell), Raymond (Johnson).

Nous posons aux lecteurs férus de pronostics (maladie actuelle) cette colle : combien de tasses de ce café noir M. Prad (la victime) boira-t-il avant que le public lui-même repousse ce breuvage bien tassé ?

AU PARC

Le 8 - 3 : « Je t'attendais

Quatre actes (1) de Jacques Natanson, datant de 1928.

Bien écrit, avec de l'esprit, de jolis mots, un dialogue alerte. Mais agencé à la diable : les personnages principaux, ceux auxquels on s'attache ne reparaissent plus au dernier acte. Grave erreur. Déception.

Déception qui nous restitue tout sang-froid et nous permet de constater combien l'aventure est préméditée ; c'est-à-dire à quel point les personnages sont allés où l'auteur voulait qu'ils allassent et non selon l'inévitable de leur pente naturelle. A tout le moins pour deux d'entre eux. D'ailleurs peu nous chaut, l'anecdote est si mince !

Voilà. Deux couples, mal assortis par l'âge. Avec ces quatre personnes, de quoi refaire deux autres couples :

---

(1) Exactement, 3 actes et 4 tableaux.

un de jeunes, un autre disons d'ex-jeunes. C'est toute l'histoire.

Au départ Jean et Madeleine par ci, Pierre et Colette par là. Jean et Colette sont les jouvenceaux. Ils se plaisent, se rejoignent, trompent les autres. Un caprice, croient-ils. Mais un caprice qui dure. L'amour qui se présente sous le masque du caprice et qui, vraiment, est l'amour quelle éblouissante découverte ! Jean et Colette la font ensemble, une nuit, à Orléans, au cours d'un voyage-prétexte. Ils ne reviendront plus ; sinon à la cantonade. Et Madeleine et Pierre devront l'un l'autre se consoler. Ils y tâcheront, après des échanges de conseils réciproques, qui sont très bien en vérité, mais que Natanson leur souffle en ne se dérobant pas assez.

Oui, l'auteur est en scène, invisible et présent...

Il y a des intermèdes comiques provoqués par l'ami gaffeur et malchanceux presque classique et par un détective étourdi, sentimental et malhonnête. Hors-d'œuvres du reste ; mais savoureux. Comme souvent les hors-d'œuvres.

Bonne interprétation par Louis Allibert, attachant mais peu souriant jeune premier ; Nicole Ray, alléchante Colette ; Georges Colin sobre et touchant Pierre et France Ellys (Madeleine) qui gâte les qualités qu'elle a

en faisant un sort à chaque mot et en prodiguant les signes extérieurs d'une émotion qui gagnerait à ne pas être perpétuellement palpitante. MM. Gobert et Bernier sont très drôles, l'un en ami de « remplissage » et l'autre en policier raté. Hélène Dussart, Christel Or, Mirès Vincent, Guise et Mondollot ssurent le complément.

M. André Jobert paraissait à certain moment dans un pyjama d'un jaune tellement voyant qu'à distance dans le temps, quand on y resonge, on en a encore mal aux yeux.

A LA GAITÉ

Le 9 - 3 : « Six filles à marier »

Opérette en 3 actes de M. Guitton, lyrics de M. Pujol et musique de Moretti.

Sur un sujet d'une incommensurable trivialité on a saupoudré de l'esprit au rabais. Cela est assaisonné d'une musique dont on est étonné d'apprendre que l'auteur n'est autre que celui de « Troublez-moi », du « Comte Obligado », etc... Moretti nous avait habitués à des refrains de meilleure composition, moins relâchés et qui n'avaient pas cet air « bâclé » qu'ont ceux de « Six filles à marier ».

Il faut trois longs actes pour conter l'aventure que voici :

Un gardien de musée, Adolphe, a une sœur qui vient de trépasser. De son vivant elle était capitaine de girls. Elle lègue à son frère un million — rien que ça — à condition toutefois qu'il s'engage à marier les six danseuses qu'elle avait adoptées comme ses filles et qui composaient sa troupe. S'il n'y parvient pas, une moitié

de la somme s'inscrira à l'actif du notaire chargé de la succession, l'autre moitié ira à l'œuvre des chiens errants ! L'entreprise est ardue. Le notaire, qui guette le beau morceau doré, entrave comme il peut toute tentative matrimoniale. Deux des « girls » ne se laissent pas mécaniser. Véronique, aux débordements amoureux excessifs ; Flora, qui ne veut épouser que le « gros sac ». On est parvenu à fiancer Véronique à un niais, Flora à un marquis... argenté sur tranche. Mais devant le maire les deux femmes remplacent le « oui » sacramentel par un « non » énergique. Qu'à cela ne tienne. Le marquis, qui désire s'assurer une descendance, épousera Véronique qui se chargera de la lui procurer avec même un peu d'avance ! Tandis que Flora, qui aimait l'accommodant fiancé de Véronique, convolera avec celui-ci. Une des six filles « qui n'aime pas les hommes » fera avec son oncle adoptif un mariage blanc. Comme compensation, celui-ci s'adjugera l'ex-maîtresse du marquis et les autres filles se caseront sans trop d'encombre. Adolphe sera nanti d'un million et le notaire en sera fort marri...

Ce salmigondis très épicé n'est pas un plat de famille — fallait-il le dire ?

La troupe de la Gaîté a fait de son mieux pour présenter cette folle

histoire. Citons dans l'ordre Suzanne Châtelier (Véronique), Georgette Méry, Mondose (Adolphe), Renée Christian (Flora), MM. R. Louard, Dorian, Keppens, Telry et Mme Lyne Deschamps.

»-«

AUX GALERIES

Le 10 - 3 : « Puits N° 7 »

M. Jules Gille, l'auteur de ce drame est Belge. Ce n'est pas tout à fait un débutant. Il a eu une pièce, « Maldonne » couronnée première à un concours international organisé par un journal helvète pour la meilleure pièce en un acte. Il a donc déjà connu les feux de la rampe, en Suisse, à Strasbourg, à Arlon.

Le voici à Bruxelles, avec une nouvelle œuvre, en trois actes. Tendue. Sombre. Cherchant le pathétique. Dénotant un sens du théâtre et un goût des effets en force au théâtre qu'on peut croire prometteurs.

Si nous n'avons pu cependant admirer sans réserve ce « Puits N° 7 », c'est sans doute à cause du rôle d'une femme vraiment peu sympathique et qui ne justifie pas l'amour tragique qu'elle détermine. Une petite femme, en vérité, qui ne vaut visiblement pas lourd. Trop visiblement. Si bien que le spectateur trouve qu'elle mériterait tout au plus la fessée et en veut quasi

à deux mâles supérieurs de la prendre au sérieux. Opinion qui empêche le susdit spectateur de s'émouvoir beaucoup. M. Gille voit la femme sans indulgence, ce qui est admissible — mais trop sommairement !

Soyez sûr que lorsqu'on lime les ongles au lion amoureux, il faut faire ça en parlant d'autre chose et sans prendre des airs de défi. Si amoureux qu'il soit le lion est le lion et, avant que ses ongles soient limés, le moindre mouvement de sa patte, même involontaire, reste dangereux...

Peut-être direz-vous : « assez philosophé, la pièce ! Ne vous déplaise, c'est la pièce, Voyez. La femme est Thérèse Delanne. Les deux hommes, Maxime Ducamp et Roger Delmas. Le lieu : un puits d'extraction du pétrole en Mandchourie. Quarante-cinq jours de navigation pour s'y rendre, ça vous situe l'affaire assez loin de la civilisation. Thérèse a fait ce voyage insensé pour venir retrouver Roger, son amant, et elle tombe dans la cahute (la seule habitable) que Roger partage avec Maxime, un « dur », qui s'est jadis exilé pour elle. Surprise. Certes. Mais passons la surprise et arrivons au fait.

Entre ces deux types qu'entourent uniquement d'inquiétants et cauteleux coolies chinois, une vraie femme filerait doux et chercherait en sournois la sortie. Thérèse crâne, et provoque

et excite. Elle se croit au Boul'Mich' ou bien Porte de Namur, à portée de Police-Secours. Elle dresse les deux fauves l'un contre l'autre, malgré l'amitié qui les lie. Elle contraint, autant dire, Maxime à la prendre et s'en vante à Roger quelques minutes après. Tout cela « fait » très fort, certainement, mais ne fait pas assez vrai. Il faut un drame libérateur, à ce point de tension. Il pourrait, il devrait fondre sur la tête d'oiseau de mauvais augure de cette oiselle qui est peut-être une grue. Mais non. C'est Ducamp qui se tue en se jetant dans le puits n° 7.

Epilogue puissant, mais gratuit.

La conclusion est que M. Jules Gille a des qualités de métier dont le rendement sera grand au service d'une plus exacte psychologie.

Interprétation aussi bonne que possible en pareil cas. Ernest Ferny est un solide et fort Maxime Ducamp; Louis Eymond un Roger plausible ; Jean Clairjois un coolie (Honk-Honk) capable en quelques apparitions d'introduire en scène l'effroi et le souffle d'Asie. Quant à Gina Manès, elle est Thérèse, avec cynisme. Il faudrait la voir dans un rôle plus réellement humain pour la juger.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 11 - 3 : « Mademoiselle de la Seiglière »

Rappelez-vous, le marquis de la Seiglière a prudemment émigré, avec sa fille Hélène, pendant la période révolutionnaire. Les troubles terminés il revient au pays. Mais ses terres devenues biens nationaux ont été rachetées par son fermier, le père Samply. Celui-ci, brave homme, accueille son ancien maître et lui restitue ce qu'il a acquis à grand peine. Le marquis, à qui la révolution n'a rien appris, trouve cela tout naturel et paie le pauvre Samply d'une maigre reconnaissance. Seule Hélène, dont le cœur est naturellement plein d'élan et quoique ignorant l'acte généreux de Samply aura pour lui des attentions presque filiales. Samply meurt. Son fils, Bernard, soldat de la Grande Armée, qu'on croyait mort à la Moskova, revient réclamer son dû. Il y a droit, car la donation de Samply perd toute valeur du fait de l'existence d'un héritier direct. Le premier contact entre le nouveau et l'ancien régime — c'est-à-dire entre Bernard et le mar-

quis — n'est pas avare d'étincelles. Mais cela s'atténuera par le prestige de l'amour. Fiancée à Raoul de Vaubert, qu'elle n'aime pas, Hélène s'éprend de Bernard. Et, par bonheur, cette flamme est partagée par ce dernier. En fin de compte ils s'épouseront, grâce à un geste noble de Raoul de Vaubert qui, déliant Hélène de ses engagements, lui permettra de courir se jeter dans les bras de Bernard.

Conclusion heureuse exigée par les lois du théâtre et qui n'est pas celle du roman.

Quoique ce récit sente le démodé on y décèle une fraîcheur de sentiment à laquelle on reste sensible. Il faut dire que le personnage du marquis est divertissant au possible, surtout joué comme il le fut par Max Péral. Encadrant cet artiste rompu à tous les genres, une troupe au jeu honorable était composée de Mmes Yvonne Garrick (Baronne de Vaubert), Yvonne Bréval (Hélène) ; MM. René de Roly (Bernard), Gaston Bréval et Gevrey. En somme plusieurs des artistes qui font le succès habituel des représentations de la Société des Grands Spectacles.

»-«

AU VAUDEVILLE

Le 12 - 3 : « Crol, fournisseur de la Cour »

On dirait une pièce faite sur mesure pour Libeau, par lui-même. Et pas du tout. C'est une adaptation de la pièce allemande Der Hofslachter » d'Oscar Walter et Leo Stein.

La version bruxelloise est signée : Gustave Libeau, P. Van Stalle et Charles Campé. Nous croyons savoir que Campé est le traducteur et pensons que Libeau est l'adaptateur principal : cela « colle » tellement à ses possibilités !

Mais celles-ci sont grandes et nous avons rarement vu Libeau évoluer dans un jeu plus complet de sentiments. Il en résulte clairement qu'il est un grand artiste mais limité à un certain champ d'expression qui est celui de M. Beulemans. Sur ce plan-là tout lui est possible. Hélas, vous ne le devinez pas assez clairement dans des revues dont il est le principal acteur et qui ont trop de succès. Trop en ce sens que pendant parfois une saison entière elles le

confinent dans la seule exploitation d'effets comiques qui se fatiguent. Or il sait lui aussi jouer de la guitare. Mais oui ! Imaginez vous M. Meulemeester jouant de la guitare sans vous faire sourire. Voilà Libeau dans les meilleurs moments de « Crol, fournisseur de la Cour ».

Crol est un charcutier qui possède une belle clientèle (puisqu'il fournit... « la Cour ! ») qui, par conséquent, n'imagine pas sort plus beau que le sien. Donc le veut repasser à son fils Marcel Crol, comme se repassaient jadis les études de notaires. Malheureusement Marcel Crol est touché par l'esprit du siècle. Il étudie, et veut être étudiant. Vous entendez la différence ? Mais Crol ne veut pas, lui. Il exige que Marcel épouse sa cousine Simone et vende de la tête pressée. Il n'en sera rien, car Simone n'aime pas plus Marcel que ce dernier ne le lui rend. Simone aime le fils Zatterne qui, lui, est étudiant et voudrait ne pas étudier. De sorte que, pour finir, c'est Zatterne fils qui reprendra l'affaire Crol à la satisfaction de ce dernier qui pour tout dire préfère encore sa merveilleuse enseigne à sa femme, son fils et lui-même.

Et tout est bien.

N'est-ce pas, c'est d'une simplicité première ? Parfaitement. Mais le charme est dans la façon, dans cette bonhomie un peu lourde, un peu pa-

taude et pourtant vaguement moqueuse qui caractérise les bonnes gens du pays de la zwanze.

Bref une pièce très réussie sur son plan secondaire et qui mériterait les honneurs des « tournées ».

M. Libeau (Crol) la joue d'une manière inimitable faite de ce qu'il y a de mieux en lui — et ce n'est pas peu. Il est entouré d'une bonne troupe où se distingue surtout Marchal (le fils Zatterne). Les autres rôles ont été ainsi tenus : Marcel (Carny, puis : Leleu), le père Zatterne (G. Lambrette), A. Lambert (Liverdan), Mme Crol (G. Haubien), Charlotte Lambert (Nelly O'Riss), R. Van Lierde (L. Préval, puis Martens), Simone Janssens (S. Vaudry, puis L. Préval), enfin Lisette Lambert, rôle interprété par Rachel Artus qui est charmante, on ne peut pas dire moins.

AU THÉATRE PATRIA

Le 13 - 3 : « Le Diable pendu par honnêteté »

Ceci est une tragi-bouffonnerie en trois actes et sept tableaux. Adaptée au français par Charles Desbonnets, d'après « De Duivel hangt », œuvre flamande de Jef Scheirs que l'on nomme, paraît-il, dans nos provinces du nord, le second Conscience.

Le titre nouveau est plus long que le titre original Il est en cela bien français: explicite et un peu moqueur. Ne parle-t-il pas de l'honnêteté du diable ? Vous vous rendez compte ? Un diable honnête, ce doit être le bon diable dont on parle si souvent...

C'est un diable au visage argenté, à la redingote de prédicant et à la « buse » de chef de fanfare. Il est directeur du Service d'achat des âmes en Enfer. Nous le voyons s'aboucher avec le nommé Mathurin, un paysan flamand qui vient de perdre sa calamiteuse, sa Mathurine qui était femme à poigne, femme à barbe et le reste — Dieu ait son âme et la conserve !

Mathurin, qui a fui la mortuaire avec des musiciens ambulants, n'a plus le rond. Il vend donc son âme. Mais pas comme Faust, ah ! mais non ! Il vend sous condition et par contrat. Et la transaction au cours de quoi il fait valoir sa marchandise à Belzébuth qui essaie de conclure au rabais est vraiment une scène délectable, d'un comique du meilleur aloi.

Marché conclu, Mathurin doit trouver de l'or dans sa poche chaque fois qu'il y porte la main ; en plus de quoi Belzébuth devra le tirer du pire mauvais pas où il pourrait se morfondre, sinon le contrat serait rompu.

Dès que riche, Mathurin s'amuse à semer de l'or par terre pour voir les réactions des gens qui passent. Tous vont à la curée, et sans vergogne. Sauf une pauvresse par hasard probe et deux amoureux plongés dans leur admiration mutuelle au point de n'entendre même pas Mathurin leur crier qu'ils marchent sur la fortune...

Au bout de ces amusements qui ne sont pas sans intentions à notre égard, Mathurin régale la foule et lui-même avec tant de générosité que cela ne paraît pas naturel. On l'accuse d'avoir volé la couronne d'or du comte Riquiqui (d'ailleurs encore incomplètement payée) et on le condamne à être pendu. C'est alors qu'il appelle Belzébuth et le force à

se faire pendre à sa place grâce à la clause rédhibitoire.

Ce résumé va au plus court. Il néglige tous les événements accessoires qui sont presque toujours cocasses et qui exigent une importante figuration. Il y a la foule, une foule truculente et bariolée, qui vient au proscenium et descend dans la salle ; des pénitents noirs à cagoules, au moment de la pendaison ; enfin tout un personnel qui assure une perpétuelle animation. Il y a aussi trois musiciens burlesques, qui se nomment Do, Ré et Mi, et qui pourraient être d'un comique formidable aux mains, par exemple, des Dario.

Ici on n'avait à faire qu'à des amateurs, les membres du cercle d'art théâtral « Le Libre Elan ». Ils ont fourni leur maximum, et c'est déjà beaucoup, soyez-en assurés. Un tel effort pour une seule représentation, c'est proprement de l'héroïsme. On ne peut assez le noter.

La pièce mériterait d'être montée par des professionnels.

Nous ne pourrions tout citer car il y a plus de trente rôles ; mais nous devons féliciter MM. Emile Van Rompaey et Léopold Crenier qui se sont élevés l'un et l'autre très au-dessus de ce qu'on croit communément être l'amateur. Le Mathurin de Van Rompaey était plein de fine roublardise paysanne et d'une aisance

tout à fait sans scorie. Le Belzébuth de Crenier nous a semblé irréprochable. Si l'on fait une reprise ailleurs leur concours nous paraît obligé.

On a vivement applaudi Desbonnets qui l'avait fichtrement mérité.

AU PARC

Le 16 - 3 : « L'annonce faite à Marie »

On vient de reprendre cette pièce, par hommage à son auteur Paul Claudel, à l'initiative de Radio Catholique Belge qui a fait procéder à la diffusion radiophonique par le poste de Bruxelles, et subsidiairement par ceux de Paris, Bordeaux, Nice et Montpellier.

Paul Claudel, né en 1868, a donné ce « Mystère » au théâtre en 1912 (Œuvre). Il y a quatre actes et un prologue. Très beau, et très long. Un magnifique poème de foi avec des envols splendides, des passages resplendissants (cf. tout ce que dit des cathédrales Pierre de Craon, p. ex.) des méditations sur la Vie, la Mort, la Séparation, la Foi, l'Ordre, l'Abnégation qui font rêver, aspirer, qui émeuvent, peuvent avoir, ont certainement dans divers cœurs de longs, de douloureux, de mystérieux, surnaturels échos. Un poème. oui. Plus qu'une pièce de théâtre.

Il est constant que M. Paul Claudel

ne consent guère, ou n'arrive guère, à se plier aux règles du théâtre. Sans doute voudrait-il qu'elles se pliassent à lui ?

Sa langue, sa pensée, son intention sont nobles, hautes, religieuses. Une harmonie y règne qui impressionne par la solennité, mais qui fatigue un peu par la monotonie. Il faut bien l'avouer pour expliquer un certain découragement des comédiens et du public devant des ouvrages dont il est impossible de ne pas proclamer la grandeur mais qu'on s'accorde à délaisser.

Y a-t-il lieu de rappeler des épisodes qui n'ont leur valeur que si on les regarde en fonction de symboles? C'est, au Moyen Age, la triste mais édifiante histoire de la douce et déjà surhumaine Violaine qui embrassa un lépreux par charité et qui en contracta la lèpre.

Ainsi le mal se transmet à qui y touche, fût-ce avec de bonnes intentions.

Le baiser ayant été surpris par la noire et butée Mara, sœur de Violaine, enfoncée celle-là dans les seules suggestions de la chair, incapable — partant — de voir autre chose que l'apparence et que le geste, le drame est noué. Mara dénonce Violaine à son fiancé Jacques qui la répudiera d'autant plus qu'elle devient intouchable. En l'absence du

père, Anne Vercors, en pèlerinage à Jérusalem, Jacques épouse Mara et Violaine va vivre isolée, dans quelque misérable hutte où la populace la refoule ainsi qu'un chien pestiféré.

Mais dans sa chair qui pourrit et dans son cœur qui brûle la sainteté naît tout comme la fleur sur le fumier. Un soir de Noël elle ressuscite à son contact l'enfant de Mara qui venait de mourir. Ainsi cette vierge, à son tour, donne la vie et, autre prodige, Pierre de Craon le lépreux sur la misère de qui elle se pencha, guérit. Lors Violaine meurt, comme s'épand un parfum et son âme va vers l'empyrée cependant que le souvenir de son lumineux passage en ce monde luira au faîte d'une cathédrale, se perpétuera dans la renaissance du monastère de Monsanvierge qui redoit vie à un renoncement créateur.

Sois l'image de tous ceux qui se sacrifient, ô Violaine qui fus rédemption !...

Certainement pour être pénétré à fond de tous les rayonnements de cette œuvre, il faut être demeuré très chrétien. Mais toute âme poétique, même logée dans un corps mécréant, en sera en tout cas troublée. C'est pourquoi il est regrettable que l'auteur n'ait pas obligé son génie à des condensations utiles qui eussent rendu sa pièce plus efficace parce que plus dynamique.

Interprétation de grand style où se distinguèrent Michèle Alfa (Violaine), Madeleine Barrès (Mara), Pierre Morin (P. de Craon) et André Berger (Jacques Hury).

Notre compatriote Madeleine Barrès serait, au dire de l'auteur, la meilleure Mara qu'il ait vue. Nous le croyons très volontiers.

Fernand Morenne (Anne Vercors), Renée Beauffre (sa femme), Henri Deligne (l'apprenti) et Juniot sont encore à citer.

Mise en scène de Gobert. Excellents et sobres décors de L. C. Crespin Bolly et Mme Desguin. Orchestre, où figuraient des instruments à ondes électriques, sous la direction de M. Arthur Prévot. Car il existe un commentaire musical signé Darius Milhaud. C'est affaire aux spécialistes que de vous le juger.

Il entretient l'atmosphère, c'est incontestable, mais n'accélère pas le mouvement...

Le poète et le compositeur ont assisté à la représentation.

AU PARC

Le 18 - 3 : « Les Innocentes »

Pièce en trois actes et quatre tableaux qui nous vient d'Amérique. Auteur : Mme Lilian Hellman. Adaptation française de M. André Bernheim. Première représentation à Paris (Théâtre des Arts) le 22 avril 1936.

On y trouve de ces enfants dont les mamans candides et les tantes gâteaux disent — pour peu qu'on les accuse devant elles de quoi que ce soit: « pouvez-vous leur prêter de si noirs desseins, pauvres innocentes! » Il y a aussi deux personnes adultes accusées à tort de saphisme et qui sont innocentes.

Innocentes par ci, innocentes par là, le titre est deux fois justifié.

L'utilité de raconter cette déprimante histoire l'est beaucoup moins. Par bonheur en la résumant fort on peut en limiter la nocivité.

Dans l'institut pour jeunes filles tenu par Mlles Karen Wright et Marthe Dobie il y a parmi les élèves un jeune monstre; une gamine sournoise,

menteuse. Pire que ça : mythomane, hystérique qui s'ignore encore mais ne va pas tarder à se découvrir. Elle terrorise ses camarades, libère tous ses mauvais instincts et se venge de quiconque ose se mettre en travers. C'est justement ce que Karen et Marthe comptent faire. On verra bien ! Marie Tilford (c'est le nom de la petite saleté), Marie Tilford fuit l'institut et va conter à sa grand'-mère, une puritaine, que les deux institutrices poussent l'amitié trop loin ; qu'elle le sait, qu'elle l'a vu, que d'autres élèves (à qui elle fait dire ce qu'elle veut) pourront le confirmer.

Scandale terrible. Et foudroyant. Coups de téléphone énervés de parents à parents. En une heure la pension est vidée. Deux existences sont à vau-l'eau, ruinées. Car on ne remonte pas cette pente-là. Désormais les gens s'écarteront, ricaneront, se voileront la face avec ostentation devant les deux plus-qu'amies. Même le fiancé de Karen saisit lâchement la première occasion de délaisser les réprouvées. Et pourtant leur amitié fut pure...

Si pure ? Marthe s'interroge, pénètre en tremblant dans l'obscure caverne de l'instinct, découvre avec effroi (comme dans le « Taciturne ») que son penchant pour son amie n'est pas tout à fait sans reproche, s'affolle, se confesse, s'épouvante...

Se tue.

A quel moment arrive la grand'-maman Tilford, qui apporte un vain repentir : elle a acquis la preuve que Marie a menti. Il est bien temps. Le rouge est mis. Le rouge du sang...

Ainsi nous découvrons toujours trop tard la route qu'il aurait fallu prendre pour que notre conscience y cheminât, paisible, jusqu'au bout.

La troupe Karsenty qui a représenté cela était d'une cohésion extraordinaire. Mmes Rachel Bérendt et Marguerite Cavadasky (Marthe et Karen) sont admirables et superbement contrastées, la claire et la sombre ; la limpide et la trouble. Marcelle Géniat (qui d'autre part a mis en scène) était la vieille Madame Tilford. L'influence de cette artiste est magnifique : tout s'équilibre où elle paraît, tout prend un air de noble et mélancolique gravité.

Il y avait M. Chambois (le fiancé), Marguerite Ducouret, une tante un peu folle, un rien méchante, au total assez drôle. Il y avait encore toutes ces fillettes dont aucune n'avait l'air emprunté et parmi quoi il faut citer surtout Joselyne Granval, charmante dans un rôle de brave petite gosse terrorisée, instrument du mal que le mal n'entame pas.

Il y avait surtout Rolande Forest dans le rôle de Marie Tilford. Inouïe.

Tellement vraie que c'était à se demander comment une adolescente peut en arriver à telle identification sans dispositions préalables. Extraordinaire, certes.

Et inquiétant — il n'y a pas d'autre mot.

THÉATRE PATRIA

Le 18 - 3 : « Madame Source Précieuse »

Saluons ce nouveau groupement : « Drama ». Il se propose de monter par saison deux ou trois spectacles tout au plus, en dehors de tout but commercial, en évitant le théâtre d'avant-garde, le théâtre licencieux, bête ou ennuyeux. En consacrant le temps qu'il faut à une complète mise au point. En évinçant la détestable vedette qui fait du tort au public en détournant son attention du tout sur la partie, et à elle-même en se croyant sacrée et au-dessus de toute critique, partant de tout perfectionnement.

Ce sont là de beaux objectifs. L'homme qui incarne cette tentative, M. Edouard Hebden est capable de s'entêter et de naviguer jusqu'au port à travers vents et marées. Comparaison nautique qui n'est pas déplacée au moment d'arriver à dire que le dit M. Hebden a plutôt port d'attache à Londres qu'à Paris — ce qui est très bien.

Non qu'il nous déplaise de voir les

nouveautés de Paris (Dieu, non ! nous ne sommes pas stupide) mais parce qu'assez d'autres sans Hebden iront se fournir sur les bords fleuris qu'arrose la Seine et qu'il faut trouver bien que quelqu'un de compétent aille faire son bouquet dans les prés, également fleuris, qu'arrose la Tamise.

Et c'est comme ça que cela commence. « Madame Source Précieuse » est une pièce chinoise en 4 actes de M. S. I. Hsiung ; mais c'est une pièce chinoise traduite de l'anglais (« Lady Precious Stream ») par Mme Georgette J.-J. Bernard, et choisie non à l'aveuglette mais après qu'elle eut sauvé de la ruine un théâtre londonien qui allait afficher : « Relâche » — pour impécune — quel théâtre l'ayant dénichée, telle la poule aux œufs d'or, la joua près de 800 fois dans l'allégresse et le fric retrouvés.

Vous voilà au fait.

Maintenant que vaut « Madame Source Précieuse » ? Hé ! hé ! difficile à dire. On est un peu désorienté. Il faut d'abord admettre de nouvelles conventions préalables : 1° il n'y a pas de rideau ; 2° les accessoiristes restent en scène et apportent tout ce dont on a besoin (fût-ce un puits pour se suicider ; une muraille à prendre d'assaut) ; 3° il n'y a pas de changement de décors ; c'est au spectateur à y suppléer par l'imagi-

nation ; 4° tous les acteurs entrent à gauche et sortent à droite.

On s'y fait vite d'ailleurs, et l'intervention des accessoiristes ajoute quelquefois au comique.

Quant à la pièce même elle est tirée d'un très vieux roman chinois dont le thème roule sur les « Ennemis Occidentaux ». C'est l'histoire du bateleur Hsiuh Ping Kwei qui se fait remarquer par la fille du premier ministre Wang et en est épousé. C'est bien ainsi qu'il faut dire car c'est cette jeune personne qui a tout machiné.

Elle se nomme Source Précieuse. Elle a deux sœurs, Source d'Argent et Source d'Or (dans cette famille les jolis noms, comme on voit, coulent de source), deux sœurs qui sont mariées, à Su général dragon et à Wei général tigre, la nullité suffisante de ce dernier faisant penser à celle d'un Joseph Prudhomme de par delà la Grande Muraille.

Hsiuh et sa femme sont répudiés par la noble famille, vont vivre dans une caverne. Mais Hsiuh est brave et invincible. C'est la réplique de notre chevalier. Il part combattre les ennemis occidentaux et ne revient plus. C'est que la Princesse des Régions Occidentales s'est mise à l'aimer à son tour et l'a fait roi. Un jour un message arrive à Hsiuh, qui le force à se ramentevoir. Il part, il

court, il vole, il remonte à sa Source. Il retrouve sa femme, fidèle, résignée, attendante et rentre avec elle chez Wang en triomphateur. Il manque même y faire décoller le sot Wei qui l'avait jadis trahi dans les combats, puis se contente de le faire bâtonner.

Et l'on revoit Source Précieuse en reine éblouissante comme il convenait qu'il en fût dans les récits très anciens où la plus grande vertu méritait la plus haute récompense.

M. Hsiung raconte cela avec agrément, un peu longuement peut-être, mais en saupoudrant le tout d'une drôlerie calme et malicieuse, difficile à qualifier. Par exemple : c'est le bourreau qui s'en va furieux d'avoir raté l'exécution de Wei et se plaignant d'être privé de sa « distraction » ; c'est le même Wei, agenouillé devant le billot imaginaire, qui coupe un discours pleurnichard de sa femme à la salle (on parle assez bien à la salle là-dedans) et qui déclare — tel un critique hargneux s'adressant à l'auteur — « ne perdez pas tant de temps à caqueter avec le public, demandez ma grâce, c'est urgent » ; c'est Source Précieuse répondant avec un timbre angélique à Hsiuh, qui lui a dit en faisant la grosse voix : « vous êtes une calamité », « toutes les femmes sont une calamité pour leur époux ». Et ainsi continuellement.

Cela entretient une atmosphère de bonne humeur et enlève à ce conte antique toute véritable naïveté. Fait même de cette naïveté censurée un élément de comique insidieux.

La mise en scène répondit aux promesses. Tout était à point. Des accessoires, des costumes, des meubles authentiquement chinois, d'une beauté, d'une richesse, d'une variété, d'un éclat qu'on ne retrouvera sans doute plus.

Vingt-sept personnes en scène parmi quoi il faut distinguer Mme Ed. Hebden d'une charmante et juste afféterie en Madame Source Précieuse, un joli rôle tout de charme dont elle a fait valoir chaque aspect ; M. Marcel de Beer (Hsiuh Ping Wei) plein de verve et de suggestibilité ; M. M. Hanon en général Wei superbement caricatural et caricaturalement superbe ; Joubert (Wang) ; F. Abs (Le Gardien des Trois Portes) ; Mmes S. Brichart, G. Sambon et S. Platteau qui se firent avec soin à l'image de la mère et des sœurs de l'héroïne.

Le souvenir qu'on aura de cette soirée est celui d'un délicieux dépaysement dans l'espace et le temps. Que M. Hebden soit loué qui fut non seulement le chorège mais « le Lecteur ». Et avec lui les collectionneurs orientalistes qui laissèrent étaler leurs trésors sous nos indignes yeux.

AUX GALERIES

Le 24 - 3 : « L'Ecole des Cocottes »

Une pièce datant de 1920, qui a pour auteur le Russe parisianisé à nom italien Petrococchino, dit Armont, et son vieux complice Gerbidon.

Comédie adroitement faite, montée comme une bonne mécanique, embuée à la fin d'un voile léger de mélancolie qui se dissipe tôt en la laissant paraître plus humaine qu'on ne l'attendait de ses airs de vaudeville compassé.

En somme l'ascension d'une petite irrégulière qui devient grande courtisane, en trois bonds successifs et ce grâce en partie aux bons offices d'un noble homme du monde décavé, le comte Stanislas, qui la fournit de bonnes manières, de vernis demi-mondain, de lieux communs éprouvés et reçus, d'aphorismes assez creux pour paraître profonds.

Il y a donc Ginette qu'entretient chichement Robert, petit chansonnier. Il y a Stanislas qui passe et qui montre à Ginette jusqu'où elle peut prétendre. Qui l'épate même un peu en

lui parlant d'un rôle social qu'elle aura bientôt à jouer.

Il y a le commerçant commandité Labaume qui enlève Ginette à Robert, l'installe dans du faux Louis XV et supporte qu'elle devienne Geneviève.

Il y a ensuite le capitaliste commanditaire Racinet qui souffle Geneviève à Labaume et la voit devenir Ginevra, dans un petit hôtel ravissant où elle tient le personnage d'une des reines de Paris. Quelque chose comme une Laure Heyman, une Odette de Crécy.

Enfin quand le dernier rideau tombe, sur le troisième acte terminé, il y a, à la cantonade, un ministre qui piaffe dans l'attente de porter la cocotte fameuse au pinacle. Cela parce qu'elle est dopée pour l'aventure, ayant été à l' « école » de Stanislas qui, bien entendu, suit l'ascension de sa créature et se « refait » dans son sillage. Un personnage inventé de toute pièce, mais tellement plausible comme témoin de moralité !

Au dernier moment Ginevra-Ginette aura un instant de regret du passé et comprendra que « la gloire est le deuil éclatant du bonheur » mais, fouaillée en son orgueil par Stanislas, elle ira quand même vers l'ennui de plus en plus doré comprenant qu'il faut laisser le bonheur à celles qui ne réussissent pas. Ces dernières incarnées dans la pièce par la petite amie malchanceuse Amélie

qui hérite de tous les mobiliers délaissés par Ginette pour les voir disparaître aussitôt dans le vol ou dans l'incendie...

Le rôle est tentant de Ginette court-vêtue, de Geneviève ennuagée de mousselines et de Ginevra en tailleur genre Rochas, puis en satin laqué rehaussé au duco ! Spinelly différencie très parfaitement ces aspects du personnage, nous fait voir ses jambes qui sont bien et son talent qui est, lui aussi, fait au tour. Elle a le bon goût de risquer moins de ces effets de voix cassée par le haut dont elle s'était assuré une amusante mais trop coutumière spécialité.

Mlle Madeleine Suffel rend aussi cruche que possible la pauvre Amélie sans malice. M. Roger Beaulieu réalise un comte Stanislas sans vraie désinvolture, mais judicieusement composé.

Les messieurs-échelons pour grue ascendante sont : le jeune André Jansey (Robert) le gros Albert Thervaï (Labaume) et le distingué Vonelly (Racinet), très heureusement choisis pour marquer l'étape franchie rien qu'en apparaissant.

Surplus de distribution : Max Leblanc (Florent) Benedict Bonnat (imposant garde municipal) Robert Tournay (un groom) Martyne (Ninette) Emy Léna (Jeanne) Ugane, jolie bonne aux jambes concurrençant celles de dame Spinelly.

A LA GAITÉ

Le 27-3 : « Une Revue Gaie...té ! »

Le titre de cette revue est tout un programme. Il donne un échantillon de l'esprit de la pièce, toute en calembours faciles. Pour provoquer le rire chez un public friand de plaisanteries de corps de garde, on a cru bon de dépasser parfois les limites du « glissez mortels, n'appuyez pas ». Ceci dit sans pruderie excessive mais par éloignement instinctif pour le rire de truands.

Au demeurant et sur un certain plan, les 3 actes et 30 tableaux de MM. Leo Berryer, Jacques Loar et Fred Dolys forment un spectacle où la politique a vraiment apporté le meilleur ou plutôt le pire de soi-même.

Il y a par exemple « National Circus », une baraque foraine qui sur l'air des « Saltimbanques » présente ses phénomènes dans lesquels on reconnaît ministres et députés ; il y a le « Voyage à Genève » et le match Rex-o-Bloc qui fait se régler sur le

ring certaine élection trop partielle pour que les auteurs y prennent parti. « Où allons-nous ? » est un dialogue jovial sur les événements du jour hors-frontières. Parmi ce qu'il y a de plus saillant citons : « Types de jadis », « L'humour à domicile », charge contre un ex-speaker bruxellois bien connu. Une scène tend à prouver que le dernier-né de nos théâtres (1) présente l'image non de l'oasis mais du désert. C'est titré « Le truc du troc ». En somme assez drôle...

Plus drôle que confraternel.

Trois compositeurs ont doté ces numéros d'une musique nouvelle et entraînante. Ce sont MM. Ch. Geuskens, V. O. Ursmar et R. Jacobs.

On peut faire l'éloge d'une troupe dynamique et qui tire le maximum d'un texte où le bien-venu se mêle au tout-venant.

Epinglons les noms de MM. Mondose, Telry, Keppens, Etienne, Philippet, Francimax, Dorian. M[mes] Suzy Gossen, G. Méry, R. Christian, Deschamps et les Poloff Girls.

»-«

---

(1) Théâtre Albert.

AU MOLIÈRE

Le 28 - 3 : « Le Maître de Forges »

Un bon demi-siècle d'existence (Gymnase, Paris, 1883) n'a pas fait mettre au rancart ce drame de Georges Ohnet. Le morceau a décidément la vie dure et, même démodé, nous nous y intéressons avec ce respect un peu amusé que l'on éprouve devant les objets vénérables qui sentent vaguement la naphtaline.

C'est, on s'en souvient, l'histoire de Claire de Beaulieu et de Derblay, le maître de forges au grand cœur. Claire aime le duc de Bligny qu'elle doit épouser. Ce grand seigneur, joueur incorrigible l'a délaissée parce que ruinée (mésaventure qu'elle ignore) ce pour épouser une fille riche à millions. Claire, orgueilleuse, accorde par dépit sa main à Derblay qui l'aime. N'ayant pas, elle, la moindre flamme pour son mari et croyant en quelque sorte l'avoir acheté elle repousse ses avances bien légitimes. Derblay se fâche et affecte dès lors à l'égard de Claire une complète in-

différence. Elle en souffre et provoque un scandale en chassant de sa maison où elle était invitée, la Bligny, femme de son ex-fiancé, dont les assiduités auprès de Derblay ne l'ont que trop exaspérée. de Bligny et Derblay se battront. Claire apprend du même coup l'abnégation de Derblay qui l'a épousée pauvre. Au moment du duel elle se jettera affolée de remords et d'amour entre les adversaires et tombera blessée peu grièvement. Mais Derblay, sûr maintenant de l'attachement de sa femme, échangera avec elle un baiser qui scelle la fin de ce malentendu en 4 actes. Rideau.

M. Schauten est familier du rôle de Philippe Derblay (dernière reprise par lui : décembre 1931). Il a du reste l'aspect physique qu'on se plaît à prêter, pour peu que l'on y songe, à ce chevaleresque industriel. Il joue ce rôle avec carrure et sensibilité. Claire de Beaulieu a trouvé en Yolande Lupi une interprète de bonne tradition que le public a vivement appréciée. Autres rôles convenablement tenus par MM. Henry-Charles (de Bligny), Lucien Prad (Moulinet), Léon Bodson, Riga, R. de Roly; Mmes Renée-Claude de Cléry (Mme de Bligny), Luce de Vigny (Mme de Beaulieu), Lou Aubel et Blanche Duckers.

»-«



AVRIL

AU PARC

Le 6 - 4 : « La Rabouilleuse »

Pièce en 4 actes d'Emile Fabre (Odéon 11 mars 1903) d'après le roman de Balzac : « Ménage de garçon, ou la Rabouilleuse ». Mais pourquoi ce mot ? Rabouiller veut dire troubler l'eau pour mieux prendre le poisson. Et c'est bien de ça qu'il s'agit.

Encore une pièce dont la conclusion est autre que celle du roman : nécessités de l'optique théâtrale...

C'est là-dedans qu'il fallait voir Firmin Gémier ! C'est là-dedans que nous le vîmes, aux Galeries, en octobre 1922. Après cela, plus moyen de l'oublier. Ni d'oublier Philippe Bridau. Certes, les personnages de Balzac sont toujours burinés dans un métal inusable. Mais en voici un qui sort tout vivant de l'eau-forte !

Vous vous rappelez le sujet ? Flore Brazier, servante-maîtresse cupide,

tient sous le charme le vieux Rouget son patron dont elle convoite les millions. Elle et lui ce sont la Femme et le Pantin. Elle tire la ficelle : elle installe au domicile son amant de cœur le commandant Max Gilet, matamore, casse-trogne, et joli-cœur. Il y a bien des parents de Rouget, une veuve Bridau, son fils Joseph, peintre falot, son autre fils Philippe, colonel, demi-solde, cerveau brûlé, mauvais drille, en train de s'aller faire pendre ailleurs. Flore ne les craint pas. Elle fait flanquer à la porte la veuve et le peintre et la voilà tranquille.

Elle a compté sans Philippe, qu'elle n'avait jamais vu !

Philippe est une force. C'est un caractère dominateur, au service d'une intelligence, c'est un bonhomme sans peur, quoique non sans reproche, sans scrupules aussi ; fort à la ruse, fort au sabre, fort en tout ; un type à la canne moulinante et capable de battre le beau sexe, comme l'autre, autant que de faire un compliment.

Si Napoléon avait vécu, Philippe eût été un grand général. Mais Napoléon est mort et Philippe est demisolde, repris de justice politique et décavé. Lui aussi veut les millions. Et il les vient prendre, quitte à mettre la rabouilleuse de Flore au pas, à lui tuer son amant en duel et à bien d'autres choses en plus... si

elle ne le faisait lâchement assassiner (1).

Et on vous prie de croire que ce n'est pas du mélo. Impossible d'imaginer une entrée plus impressionnante que celle de Gémier dans cette pièce. Flore, sûre d'elle et du barbon, triomphante, mauvaise, et son beau Max, athlétique et suffisant sont là, complotant la séquestration du richard. Tranquilles en somme...

C'est à ce moment que Philippe-Gémier entrait d'autorité, le chapeau sur la tête, le faciès dur, l'œil impérieux.

Il frappait sur la table un coup de canne qui retentissait dans les cœurs et disait : « Je veux voir mon oncle » sur un ton tel qu'on serait intervenu soi-même pour qu'on allât plus vite le chercher ! Dès lors c'était comme un cyclone : tout cédait et l'on avait la sensation panique qu'il n'en pouvait être autrement, que tout ne pouvait pas ne pas céder.

Et à l'instant de la provocation, on avait peur pour Gilet, peu sympathique, certes, mais méritant déjà notre pitié parce que, devant cet adversaire, d'avance nous le sentions fichu.

Et Gilet, à ce moment-là, quoique

---

(1) Dans la pièce seulement ; dans le roman non, au contraire, elle finit par devenir sa femme.

brave, marquait aussi comme un frisson de peur. Et à regarder Bridau-Gémier, on l'en excusait parfaitement.

Hélas, nous ne verrons plus Gémier (1). On a donc essayé de mettre l'accent ailleurs. C'est pourquoi la vedette était Mary Marquet. Voilà une bien belle Rabouilleuse ! Trop belle même, s'entend trop distinguée. En vérité, avec ce physique-là, ces façons-là, ce port de reine on ne comprend pas que cette femme reste enterrée à Issoudun. Elle a l'air de s'y être égarée, d'y vivre incognito. Ce n'est pas naturel. La maréchale Lefèvre, poings aux hanches à la Cour, nous déconcertait moins. Déjà du temps de Marforio et Pasquin on comprenait que celui-ci ironisât : « Je porte une chemise sale parce que ma blanchisseuse est devenue princesse » (2). On admet moins, ici, qu'une princesse du Français soit devenue blanchisseuse...

Bref s'il a plu à Mary Marquet de se montrer dans ce rôle, il nous a

---

(1) Firmin Gémier, né en 1869 à Saint-Denis, est mort à Paris le 26 novembre 1933 En 1922, à Bruxelles, Mme Andrée Mégard-Gémier jouait aux côtés de son mari le rôle de Flore, le fort imposant Varennes tenant le rôle de Gilet.

(2) Pasquinade relative à la sœur du pape Sixte Quint, ex-lavandière, installée par le Saint Père dans un palais.

moins plu de l'y voir. Cela ne la diminue point. Elle est trop fine, trop racée. Son tort est de ne pas l'avoir vu.

M. Jean Janvier s'attache surtout à nous faire un Bridau pittoresque. Tout l'extérieur y est, irréprochablement. Mais il ne se dégage pas de lui ce fluide impressionnant, cette projection de vouloir coûte que coûte qui doit faire du ruffian une façon de héros.

A cause de ces figures centrales placées l'une et l'autre sous un demi faux jour, tout l'éclairage balzacien de l'aventure était un rien dénaturé.

Quelque chose, dans l'eau claire du chef-d'œuvre, était venu rabouiller (1).

---

(1) L'œuvre en valant la peine, voici une triple distribution : Pour chaque personnage trois noms d'interprètes qui sont ceux, respectivement : 1° de la création ; 2° de l'introduction à la Comédie Française (4 novembre 1936) et 3° de la représentation au Parc.

Savoir : Colonel Philippe Bridau (Gémier-Alexandre-Jean Janvier), Jean-Jacques Rouget (Jean Janvier-Denis d'Inès-Reties). En ce qui concerne ce dernier, à Bruxelles, et pour ce qui est du second plan : le meilleur homme sur le terrain...

Ensuite : Commandant Max Gilet (Do-

rival-Escande-Chabrier), Commandant Renard (Albert Lambert-André Brunot-Gandrille), Borniche (Siblot-Croué-Térillac), Capitaine Potel (Coste-Roger Monteaux-De Kerdec), Ors'Anto (Decœur-Jean Hervé-Tarrès), Commandant Mignonnet (Bouthors-Ledoux-Connarmond), Joseph Bridau (Vargas-Jean Martinelli-Jacques), Général Carpentier (Daumerie-Chambreuil-Henriot), Kouski (Duparc-De Rigault-Menzil).

Côté dames : Flore Brazier (Andrée Mégard-Mary Marquet-id), Agathe Bridau (Dehon-Suzanne Devoyod-Suzanne Gaveau), Lavédie (Emma Bonnet-Andrée de Chauveron-Jane Dorsay).

AU PARC

Le 9 - 4 : « Cages de verre »

Si M. Georges Vandéric a copié l'humanité qu'il nous montre sur le milieu où il vit, plaignons-le de devoir y vivre. S'il l'a simplement imaginée, cette humanité, plaignons-le de voir si sombre, et si vilain.

Il aurait voulu démontrer ceci, qu'expose un de ses personnages : nous n'arrivons pas à nous connaître l'un l'autre, pauvres gens que nous sommes, nous ne nous comprenons pas, nous ne nous touchons même pas (du moins dans le sens figuré du mot), nous sommes chacun comme dans une cage de verre, transparent obstacle qui nous donne l'illusion de faire partie de la foule alors que nous demeurons isolés.

Très bien. Voilà qui méritait d'être démontré. Mais M. Vandéric n'en a rien fait, au cours des cinq tableaux de son œuvre. C'est-à-dire qu'il nous a bien montré des personnages qui ne se pénètrent pas (qui ne pénètrent pas leur mystère) mais nous ne les

« réalisons » pas davantage. Et l'erreur est là. Il faudrait que nous vissions par quoi, par quelle erreur subjective ils sont vis-à-vis l'un de l'autre irrémissiblement fermés. Or, nous ne voyons rien. Si ce n'est que M. Vandéric paraît avoir voulu recenser à peu près toutes les petites saletés qui se peuvent passer derrière le mur de la vie privée – s'entend privée de noblesse, d'idéal, d'aspiration, de foi en quelque chose, ne serait-ce qu'en l'amour...

D'ailleurs, constatons : dans une pension de famille tenue par Mme Navarre (Charmal) vivent un certain Pierre Forestier (Vital) et son jeune frère Robert (Varlet) un Fortunio désabusé. Aussi, la fille Navarre, Hilda (Denise Bosc) une sauvageonne qui n'a que dix-sept ans (ou dix-huit) et ne sait rien encore... de la morale conventionnelle.

Arrive le père d'Hilda (Oetly) parti courir aventure avant qu'elle vînt au monde. Ces deux-là se plaisent et, comme dans la « Suzanne » de Léon Daudet, ne sachant pas leur lien de parenté, vont tout droit aussitôt vers un inceste inévitable, et qui ne sera pas évité ! Sujet principal ? Pas du tout. Sujet d'étonnement, tout au plus.

Arrivent aussi Frédéric Navarre, un mou, un paresseux, un lâche, un dégoûté, un vaincu d'avance (Marcel

Herrand) et sa femme Régine (Maria Reinhardt) l'un fuyant l'autre. Régine paraît aimer follement Frédéric, mais devient la maîtresse de Pierre Forestier sur les conseils de son amie Marthe (Berthe Angely). Pourquoi ? On ne sait pas très bien. Par chiennerie sans doute. Et Pierre se sert ; puis plaque Régine pour épouser une américaine riche (Colette Proust) et cela avec un cynisme, une mufflerie, une grossièreté tellement excessifs que ça ferait presque sourire.

Alors, Régine se rejette vers son époux et se confesse, dans l'espoir double de le reprendre et de le pousser à canarder Pierre. Mais ça ne prend pas ! Sur quoi, pour réveiller les ardeurs alanguies de son Frédéric fatigué, elle lui offre son amie Marthe qui, entretemps, s'est amusée aux bagatelles de la porte avec le jeune Robert Forestier, comblé de biens par son frère mais qui (il le confesse) le verrait très volontiers mort...

Arrêtons les frais. Le dit Frédéric clame à un moment : « j'ai en moi des trésors de haine ». On se demande si M. Vandéric n'en a pas autant envers nous tous pour nous vouloir forcer à nous reconnaître dans tous ces salauds-là.

Quand il aura déconstipé son esprit de cette amertume rancie, quand il aura levé les yeux vers un peu de soleil, quand il mettra parmi ses

vilaines gens une fraîche, et claire, et candide figure — pour le contraste — M. Vandéric nous intéressera. C'est la seule chose qu'il ait à réformer. Pour le métier, il l'a. Pas tout à fait ; mais assez.

Personne à noter spécialement dans l'interprétation. Peut-être à s'étonner de ce que Mlle Reinhardt tienne un rôle de premier plan avec un accent étranger si malaisément combattu. L'accent de Ludmilla Pitoëff. Hélas, l'accent seulement.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 9-4 : La Chanson théâtralisée

M. Pierre Doriaan est un artiste flamand qui présente ce qu'il nomme « la chanson théâtralisée ». Comment cela, théâtralisée ? Du fait que M. Doriaan dote son répertoire d'un jeu nuancé et souple, ou, comme il l'écrit lui-même, parce qu'il « s'efforce de présenter ses chansons en une succession aussi rapide que possible de tableaux pleins d'opposition ». Certes, il est doué d'un sens incontestable de l'effet scénique. « Chanson théâtralisée » nous paraît en dessous tout de même de la conception que nous nous faisons habituellement du théâtre. Et ne serait-ce pas se rapprocher plus de la vérité que de qualifier cela de chanson mimée ? Mon Dieu, comme faisait Guilbert... ou comme ferait Ruth Draper — si elle chantait !

Doriaan a en somme inventé une qualification. Ce chanteur apparaît vêtu d'un haut-de-chausse et d'un justaucorps sobres, de ton foncé. Ce

qui suffit d'entrée à dépayser aussitôt dans le temps. Et c'est utile puisqu'il s'agit d'interpréter, de « jouer » de vieilles chansons folkloriques, flamandes, juives, russes ou allemandes. Mais oui, car cet artiste se complète d'un excellent polyglotte. Ce qui n'est pas sans donner à son art une variété fort attachante.

Il semble assez disposé à voir le côté caricatural des humains et l'affirme avec une bonne humeur où percent parfois l'ironie et le scepticisme.

Le public, nombreux, accueille avec une particulière dilection des chants tels que « Moi, Moi, Moi », « Monsieur le Tailleur », « Le Vieux Piano mécanique », « La Complainte du pauvre jeune homme », « La Ballade du cordonnier », « Rom-Rodi-Rom » (chanson juive décrivant le Juif vu par lui-même, puis le Tzigane et le Russe vus du même œil), « Het Kwezelken » (chanson flamande), « Doctor Eisenbart » (chanson allemande).

Aussi des récitations. Bien choisies. Notamment, le poème : « Le Revenant » pris aux poignants « Soliloques du Pauvre » de Jehan Rictus — mais écourté, ce qui est un tort.

Ces quelques titres notés parmi une très — trop? — copieuse distribution de chansons et poèmes suffisent à indiquer que l'idée de M. Doriaan est valable. Et comme il dispose

d'une voix sympathique et disciplinée et d'un jeu multiple d'attitudes, son spectacle est digne d'attention.

L'accompagne, excellemment, au piano : Mme Nadine Dolivo-Sobotnitzkaya dont on nous dirait qu'elle est Russe sans nous étonner autrement.

»-«

AU PARC

Le 16 - 4 : « Le Calvaire »

M. Jacques de Féraudy a tiré une pièce en cinq actes et un tableau du « Calvaire », roman d'Octave Mirbeau, publié en 1886.

On peut ici se demander pourquoi Mirbeau éprouva le besoin de refaire « Sapho » qui avait paru en librairie en 1884, et sur la scène (Gymnase) en 1885. Car enfin le calvaire de Jean Mintie est vraiment à peu de chose près celui de Jean Gaussin, et Juliette Roux ressemble à Fanny Legrand — quoique, d'ailleurs, en moins bien.

Dans les deux cas c'est l'histoire d'un homme à ce point asservi à une femme (et à une femme, comme on dit, de mauvaise vie) que tout ressort en lui semble cassé et qu'il roule aux pires déchéances, à une veulerie qui nous donne la nausée. Jadis on s'apitoyait là-dessus. Actuellement, non. Si pareille nouille existe de nos jours, sa sottise fait hausser les épaules. Et tout est dit.

« Pour mon fils, quand il aura vingt

ans » écrivait Daudet sur son livre. Parfait. Mais ce fils, qui a eu vingt ans vers les 1900, en a maintenant plus de cinquante et n'a plus besoin d'être averti. Alors, on voudrait savoir pourquoi M. de Féraudy a exhumé cette œuvre démodée et s'est donné le gros travail d'en faire un drame qui vient trop tard.

Et cet acharnement à enfoncer une porte ouverte ! Nous savons bien que les grues coûtent cher et ne valent pas lourd. Mais il suffit de l'énoncer, sans en remettre. La misogynie de Mirbeau nous rappelle opportunément que qui ne dit que du bien des femmes ne les connaît pas assez, mais que celui qui n'en dit que du mal ne les connait pas du tout. D'ailleurs, comme l'écrivit Henri de Régnier « d'un homme tout est possible, d'une femme tout est probable ». Ce devrait être l'épigraphe de cette pièce, qui raconte ceci.

Jean Mintie, écrivain, rencontre Juliette Roux chez le peintre Lirat. Et s'en fait amoureux aussitôt. Lirat le met en garde. De très haut. Celuilà est un sceptique, à qui on ne la fait pas. Il flaire les basses manœuvres de la Roux et la démasque sans coup férir.

Rien n'y fait. Mintie se ruine pour Juliette. Alors, elle le trompe. Pour l'argent, pour les bijoux, pour les toilettes. Comme Manon, mais sans

l'amour éperdu, et sans l'inconscience magnifique. Mintie dégringole si bas que Lirat doit l'envoyer presque de force se refaire dans un trou perdu, au bord de la mer. Comme Gaussin chez Maman Divonne, il ne fait que s'y ronger les sangs et appeler sa Juliette, qui vient à la fin des fins. Quoi faire ? Lui extorquer ses dix derniers billets ! !

Il l'aime toujours, naturellement. Et le voici réduit à la guetter dans la rue car elle l'a rejeté comme le citron pressé, bien entendu. Et que voit-il pour en finir ? Que la nouvelle victime de Juliette est Lirat. Oui, Lirat qui... Oui, Lirat que... Lirat, enfin, le nouveau pourceau de Circé. Mintie en tombe de tout son long.

Et c'est renversant, en effet.

La pièce est construite avec soin et jouée avec ardeur fébrile par M. Jacques de Féraudy (Mintie), avec astuce par Marguerite Mayane (Juliette), avec aisance et détachement par M. Léon Walther (Lirat).

Complètent : MM. Demorange et Varlet ; Mmes Hélène Lefèvre, Charmal, Daulboys, et Mosane qui fait une courte mais bonne apparition.

En somme succès, de la part d'un public qui en voit bien d'autres à l'écran. Le pauvre...

AU PARC

Le 23 - 4 : « L'Héritière »

Un homme hérite d'une grosse fortune du fait de la mort de sa tante. Il est très heureux. Non pas, vulgairement, de devenir riche, mais pour un motif noble. Grâce à cet héritage il va désintéresser les créanciers de son père, ruiné jadis par des manœuvres auxquelles la dite tante défunte ne fut pas étrangère. Une espèce de reprise, en somme. Malgré la prescription, l'honnête homme va rendre des argents que personne n'attend plus. Un chic type ce Pesnel. Sans nul doute.

Un bon fils en tout cas. Mais... le voilà qui découvre dans un vieux paroissien un écrit de sa tante Casterac, la morte, par lequel celle-ci institue légataire universelle sa dame de compagnie Alice de Vaubajour. Adieu veau, vache, cochon, couvée ! N'est-ce pas ?

Or, que fait Pesnel, le chic type ? Il se tait, range le dangeıeux papier, va voir l'héritière, !a trouve à son

goût, l'aime, s'en fait aimer, l'épouse — puis opère ses remboursements.

Mais voilà qu'à son tour, l'héritière, devenue Mme Pesnel, déniche le fameux document. Bien tard d'ailleurs, deux heures après le début de la pièce! Et, dès lors, elle se demande, comme nous, si l'honnête Pesnel la prit pour ses beaux yeux, ou la rechercha pour son gros sac. Sans doute, sans doute pour ses beaux yeux : il le dit, il le prouve, il le pense, elle le croit — mais comme c'est bien tombé tout de même !

Lors il arrive que Bourdoin, le notaire de la famille, ayant vu le fameux papier, déclare que celui-ci n'a rien d'un testament olographe, n'étant pas daté complètement. Et il le déchire, en souriant. Mais lui seul sourit, mes bonnes gens.

Les textes légaux permettent des infamies et les deux époux méditent cela! Ah! le testament ne valait rien. En droit. Il exprimait la volonté de la morte tout de même... Et l'amour des Pesnel, désormais, a du plomb dans l'aile. Ou, plus exactement encore, on l'a — comme l'empereur Jones d'O'Neill — tué avec une balle d'argent.

C'est une pièce en trois actes et un tableau, tirée par M. Armand Somès d'un roman « Le Labyrinthe » d'Edouard Estaunié.

Le roman est très bon. La pièce, moins. Elle est lente, traîne à se

mettre en action, s'atta de au prélude du drame, s'y complait, puis sans hâte continue son cours, charriant de la littérature.

Le succès en a été tiède, dans une atmosphère de demi-ennui dissimulé et de considération distinguée pour Estaunié, qui la mérite.

Interprétation où il faut recenser M. Pierre Morin (Pesnel), sobre et tourmenté ; Mlle Claire Labeyrie (Anna, sœur d'Alice, infirme de corps et de cœur) ; M. Auzat (Bourdoin) et M. Henry Gicquel (M. de Vaubajour).

Le rôle d'Alice était tenu par Mme France Ellys qui joue l'émotion à coup sûr mais ne joue que cela, ce qui gâte tout. Elle entre, déjà comme chargée d'un déluge de larmes qui attend d'éclater. Elle dit par exemple : « J'aime voir moissonner » comme si elle confessait un secret redoutable et perd son emprise sur nous pour avoir voulu nous saisir trop tôt.

Quant à Mme Magdelaine Bérubet, qui jouait Rosa la servante, c'est un cas. Cette dame est incapable de conserver la maîtrise de soi. Au sujet d'un texte qui inviterait tout autre à feindre un peu d'humeur elle entre en fureur véritable. Elle écume. Elle éructe ses phrases avec une volubilité de paroxyste. Elle a du talent, mais ce talent a la fièvre. C'est un peu drôle... Et un peu triste.

AUX GALERIES

Le 27 - 4 : « Le Circuit de Minuit »

Une pièce nouvelle en 4 actes, 5 tableaux de notre compatriote M. Aimé Declercq.

On y voit un constructeur d'automobiles, Roger Gaillard (non, pardon : Gabriel — c'est l'acteur qui s'appelle Roger) sur le point de faire faillite parce que des essais qu'il poursuit pour le finissement d'un moteur extraordinaire traînent trop et découragent les commanditaires. Aussi parce qu'une maison concurrente s'est procuré de grosses traites sur notre héros, histoire de se montrer impitoyable à l'échéance et d'avoir ce jour-là sa peau. Certainement, sa peau — car c'est l'acculer au suicide, vers quoi il va tout droit après avoir en vain demandé à sa femme de le sauver, au moyen d'une fortune dont il l'a comblée sous le régime de la séparation. Tout cela est fort explicitement exposé ; les hommes d'affaires que M. Declercq affectionne de nous montrer ne sont jamais avares de chiffres détaillés.

Mais venons-en à la psychologie, Gaillard va donc se tuer. Il a dit adieu à son caissier d'une façon assez significative pour qu'on ne s'étonne pas de voir le bruit se répandre aussitôt. Par bonheur, parce que voilà, conséquemment, que déboule Mlle Louise Descamps, dactylo de Monsieur, qui se met en travers. Elle empoche le revolver et remonte le moral du désespéré en une bonne scène, alerte. Scène que Mlle Solange Moret conduit tambour battant. Se tuer ! Et pour cette méprisable Claude ! Allons donc. On va filer en Belgique où, au moyen d'une somme plausiblement sauvée, Gaillard continuera ses travaux et mettra son moteur à point.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et cela nous amène à la course d'autos dite « Circuit de Minuit » où notre constructeur va enfin mettre en ligne son moteur sans pareil. Entretemps nous avons su, sans surprise, que Gaillard et Louise sont devenus amant et maîtresse et nous constatons que si Louise est folle de Roger (c'est-à-dire de Gabriel), Gabriel lui, ne sait pas encore très bien. Dame, on lui force tellement la main. N'est-ce pas Mireille, déjà, qui disait judicieusement :

Mais croyez-moi, pour qu'on vous aime
Ne dites jamais : « je veux » !

Quoi qu'il en soit, au cours d'un tableau très animé, très spectaculaire, avec déchaînements de haut-parleurs, on entend les échos du triomphe, attendu, de Gaillard et l'on voit revenir Claude qui déclare à Louise que son temps est fini. Oui, Claude, forte de son empire et tenant Gaillard pour un homme qui a besoin d'une femme de luxe, prévoit que son heure a de nouveau sonné. Et le vient proclamer. Ce qui n'est pas très féminin. Non de le penser. Mais de le dire. Pourtant le moyen, sans qu'elle le dise, que nous le sachions ?

Louise est brave et sent bien que la partie est perdue puisque, encore une fois, l'amour ne se commande pas. Elle provoque une rencontre des époux et le résultat en est tel qu'elle n'a plus qu'à fuir. Et le fait. Pas même avec le vif désir d'être suivie; il n'en est plus question. Pauvre Louise ! Encore une qui constate que ce sont rarement ceux qui gagnent qui le méritent.

La pièce est vivante. avec des à-côtés qui donnent l'illusion de la vie cinématographiée, scrupuleusement. Peut-être pourrait-on souhaiter plus d'émotion véritable ? Une vue moins superficielle, moins extérieure des choses ? Des accents venant d'une source plus profonde ? Un conflit d'âme pourvu de plus vives radiations ? Mais qui formulerait ce souhait ? La salle qu'un public choisi —

c'est le mot — emplissait, jusqu'au premier étage inclusivement, a paru se trouver satisfaite, sans la moindre restriction. Vox populi...

En tête de l'interprétation, Solange Moret s'est distinguée et Gabriel Gaillard (pardon, Roger) lui donna la réplique de tout cœur. Mlle Léa Gray copia les attitudes de cette Claude inhumaine qu'il est bien difficile de rendre sympathique. M. André Bernier dessinait avec adresse une silhouette de vieux mécano, qui est un sourd intermittent et M. Roger Beaulieu a tenu avec adresse un rôle de confident. Pour le surplus, MM. Mylo, Gillain et Murat dans des figures épisodiques. Tous ont été applaudis. Plus l'auteur, à la fin, naturellement.

En somme une pièce — dirons-nous : d'atmosphère ? — à l'égard de laquelle il sera curieux d'observer dans la suite l'attitude du souverain juge, le cochon de payant.

AU PARC

Le 29 - 4 : « L'Auberge des Apparences »

C'est une pièce injouable.

Et cependant jouée.

Une pièce qui, entre autres, contient une scène d'une audace défiant la gageure...

Un couple est étendu au pied d'un vieux pommier, dans une ombre propice. Dans une ombre hypocrite. Certes, hypocrite, parce que si nous ne verrons pas ce que fait ce couple, nous le saurons minutieusement, voluptueusement, par les mots soupirés ou violents, heurtés, ondulants ou rythmés qui s'échangent. Nous le saurons avec tous les détails. Sans en omettre aucun. Par une série de répliques dont pas une ne pourrait, à cette place, être citée. Des répliques fort belles d'ailleurs, du point de vue de l'art d'écrire, mais suffisantes du point de vue « impudeur » pour faire placer le livre (qui existe, édition Purnal, Bruxelles 1936) dans l'« enfer » de n'importe quelle bibliothèque avec les « Lettres à la Présidente » de Gautier, la « Saison en Enfer »

de Rimbaud ou « Femmes » de Paul Verlaine. Avec ceux-là précisément, entendez-le bien. Ce qui veut dire que notre auteur, M. Claude Spaak, est un écrivain de race, de classe et de valeur. Sans aucun doute Mais tout de même !...

Donc cela a été joué. Et sans que le public proteste ou paraisse s'étonner. Sans même que, depuis, la presse bien pensante se soit mise à crier au scandale. Il importe de noter cela pour capter l'atmosphère de notre temps. Il faut ajouter du reste que certaines allusions faites en termes élégants, mais précis, et pas seulement dans la scène sus-visée ont été « boulées », « précipitées » par les artistes, décolorées de toutes « intentions » qui les eussent fait insupportables. C'est pour cela peut-être qu'il n'y a pas eu dans les couloirs, ou dans la salle, de ces remous que sans doute l'auteur escomptait. Qui sait s'il y aura des polémiques ? Et sans doute dira-t-on, à ceux qui s'effarouchent, qu'il n'y a pas de quoi parce que cette œuvre est de pure fantaisie, située dans l'irréel, parce qu'enfin c'est une farce. Hé ! ! L'auteur lui-même ne sait pas très bien ce que c'est, car il intitule son premier acte : « une comédie ? », le second : « un poème ? » le troisième : « une farce ? ». Toujours, remarquez-le, avec points d'interrogation.

Ce n'est pas nous qui répondrons.

Littérairement parlant c'est, comme dit l'artisan, « de la belle ouvrage ». Théâtralement, c'est une énigme.

Dans une auberge où plus personne ne vient et où le patron Pierre se dispute par définition avec sa femme Catherine, il y a une servante jolie, un tendron qui se nomme Toinette. Arrivent deux couples dont on saura pour finir qu'ils n'en forment qu'un et un valet, Alfred. Celui-là qui croquera la pomme, non sur mais sous le pommier. Mais qu'est ce double couple qui n'en forme qu'un ? Ah ! Voilà ! Sans doute deux aspects des mêmes êtres. Tantôt l'homme est mou, la femme ardente, tantôt la femme flasque et le mâle déchaîné. Tantôt les deux enragés sont ensemble, et tantôt la mollasse est collée au mollusque. Au second acte qui est non la journée, mais la soirée des dupes. Pierre court après la petite Toinette, Catherine après le jeune Alfred et les deux autres après les aspects concordants d'eux-mêmes jusqu'à ce que chacun disparaisse pour laisser place à la péripétie record dont on a, ci-dessus, suffisamment parlé.

Puis le couple dédoublé se retire et Alfred revient à Toinette après ce qui se nomme une fausse sortie.

Ce résumé n'en est pas un. Il élague le méli-mélo volontaire qui permet de soutenir l'attention. Il ne dit pas assez surtout combien la langue

est recherchée et l'esprit de mots multiplié. Selon un procédé d'inversion qui rend, ma foi, de bons effets. Un exemple, au cours d'une dispute:

— Homme de peu.

— Femme de trop.

A l'occasion d'une roucoulade :

— Ma bien-aimée.

— Mon mâle aimé.

Ailleurs : le coq est sans coquille; ce chat, il est châtré. Etc.

Ce qui est drôle apparemment. Et il y a cent concetti de ce genre-là. Qui ne font que sourire légèrement.

M. Claude Spaak est un adroit jongleur de mots. Et c'est un homme habile. Un homme de théâtre ? Qui sait ? Peut être capable de fournir un chef-d'œuvre, un jour, dans quelque temps. Un chef-d'œuvre dont ceci ne serait qu'une ébauche. Et dont les pièces de Crommelynck donnent souvent une idée.

Mais jusqu'ici, quelqu'un qui vise trop haut.

Nous louons sans réserve les acteurs qui ont su jouer ça sans se faire interrompre par des signes de mécontentement. Tous se valent. Tous ont fait preuve d'une même adresse. Ce sont : Pierre Ducornoy (Alfred) la mignonne Anne-Marie Rochand (Toinette) Marcel Herrand (Hector-Modeste) Catherine Seneur (Lucinde-Victoire) Léon Daubrel (Pierre) et la solide Charlotte Clasis (Catherine).

Le metteur en scène était Marcel Herrand. Les décors sont de M. Paul Devaux. On les a applaudis.

Et l'on a acclamé l'auteur, qui s'est refusé à paraître. Pris de pudeur au dernier moment... (1).

---

(1) Cette pièce a été transportée à Paris aussitôt après par la troupe du « Rideau de Paris » (direction Marcel Herrand et Jean Marchat) et jouée sur le plateau de la Comédie des Champs Elysées.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 29-4 : « Le Baladin du Monde Occidental »

On est à Mayo, en Irlande Occidentale, au cabaret Flaherty tenu par le père et la fille, Michel-Jacques et Marguerite. Une femme de tête, cette Marguerite Flaherty, surnommée Pegeen Mike, et fiancée à un jeune fermier couard, Shawn Keogh, qu'elle bouscule.

Un soir, entre un être hâve, au regard fiévreux et de mine inquiétante. On l'accueille, on le presse de questions. D'où vient-il, qui est-il ? L'individu, autour de qui flotte un léger voile de mystère s'accuse de méfaits qu'il ne veut pas nommer. Acculé à l'aveu par la curiosité malsaine et grandissante de ceux qui l'entourent il révèle son nom, Christophe Mahon, son crimc : dans un mouvement de colère et de révolte il a assassiné son père d'un coup de bêche. Sa révélation faite, déjà il devine la sentence, la dénonciation, la potence. Mais non, il en impose, il fait peur, on le craint, lui le ré-

prouvé. « C'est un courageux, c'est un « gars » qu'a tué son père ». Il ne comprend pas, ne cherche pas à comprendre pourquoi les gens de Mayo d'un criminel font un héros ! Il se laisse griser par une gloire insensée et incroyable qu'il devine sur le point de naître.

Pegeen Mike se met à l'aimer, à le vouloir tandis qu'une veuve Quin le lui dispute et que les jeunes filles de Mayo accourent pour voir le « gars qu'a tué son père ». C'est à croire que le village entier est en mal de mâle.

Christophe Mahon, de timoré qu'il était, prend conscience de la valeur qu'on lui accorde et, né poète, il laisse parler son âme et charme ses auditoires attentifs. Il brode, et son crime à chaque nouvelle fois raconté prend de plus vastes proportions. Il aime Pegeen Mike, il en est aimé, il va même l'épouser. Son bonheur est total.

Au beau milieu de cette félicité débarque son père, le vieux Mahon, qui n'est pas mort mais un peu « amoché ». Sur-le-champ, la gloire de Christophe Mahon s'écroule et la populace, qui le portait au pinacle, le conspue aussitôt. Pegeen Mike n'est pas la moins acharnée en ce retournement. Ce que voyant, et le cerveau faussé, Christophe en arrive à cette déduction d'une implacable logique :

pour retrouver l'amour de Marguerite et la considération des gens de Mayo, il lui faudra tuer son père, tout de bon. Fou de rage, il réédite et parachève l'acte meurtrier. Tout change dès lors, ce n'est plus qu'un immonde assassin, qu'il faut pendre sans tarder. Pegeen Mike commande l'exécution et marque l'assassin au fer rouge. Mais, miracle ! le vieux Mahon laissé pour mort n'a été, une fois de plus, qu'assommé et il fait sa seconde réapparition. Décidément il a la vie dure ! Fichtre. Tout de même, grâce à cette résurrection, Christophe Mahon échappe à la loi de Lynch. Et ce n'est pas un pauvre diable qui, lors, s'en ira de par le monde mais une splendide canaille, un poète par surcroît, le « baladin du Monde Occidental », sûr de lui, sûr de sa destinée.

Ainsi l'auront voulu les gens de Mayo... Nous, peut-être... ?

Cette œuvre en 3 actes de l'irlandais John M. Synge est palpitante. Elle déconcerte à priori. A cause de cette idée qu'un crime pourrait grandir un être, le glorifier... Le mettre, en tout cas, hors de pair. Il ne faut pas voir en Christophe Mahon, un vulgaire criminel mais un poète qui a réalisé un acte extraordinaire dans un pays où il semble n'être resté que des mauviettes, les autres, les forts se battant sans doute au loin contre quelque ennemi héréditaire ? Une

phrase qui revient sans cesse : « C'est un gars qu'est pas comme les autres » offre une formule plutôt exacte du thème. C'est en tout cas d'un humour excellent mais amer, d'une poésie certaine mais âpre, d'une étrangeté qui laisse rêveur.

Le Théâtre des Indépendants avait mis tous ses soins à la présentation de ce spectacle et avait réussi une distribution cohérente. M. Charles André (Christophe Mahon) et Mlle Hélène Dussart (Marguerite Flaherty ou Pegeen Mike) tenaient les rôles de premier plan. Ils ne furent pas inférieurs à la tâche. Nous citerons dans un même éloge MM. Max Hermès (le vieux Mahon), Mondollot (Michel-Jacques Flaherty), Georges Mony (Shawn Keogh), L. Rosy et Georges Rex ; Mmes Rose Deny (la veuve Quin), Made Lopes, O. Astor, C. Duchaisne.

Cette œuvre qui, malheureusement, n'avait pas alerté grand monde, paraît devoir laisser dans la mémoire de ceux qui l'ont goûtée, une trace lentement effaçable.

»-«

MAI

AU MOLIÈRE

Le 11 - 5 : « Sous l'Epaulette »

Le Comte de Comminges, officier français, dans ses « Souvenirs d'enfance et de régiment — 1831 à 1870 » écrit à propos de son régiment, les Guides :

> Le corps d'officiers n'était pas aussi « sélect » qu'on pourrait le croire. Beaucoup de jeunes gens très bien nés, plusieurs portant de grands noms, mais un tiers environ très bourgeois et souvent parfaitement communs. Nous appelions cette fraction « la petite Pologne ». J'eus le bon esprit d'être en excellents termes avec eux.

Cette citation pourrait servir d'épigraphe à la pièce d'Arthur Bernède, œuvre en 5 actes qui fut créée le 8 mars 1906 à la Porte St-Martin.

Il s'agit, dans cette longue histoire démodée, des mésaventures d'un jeune officier pauvre. Sans fortune, sans titre de noblesse, le lieutenant Ferbach se voit écarté du clan des officiers de haute naissance qui, par-

tout et toujours, croient pouvoir faire de la cavalerie une sorte de corps aristocratique qui devrait leur être réservé. Les vexations de toutes espèces ne sont pas ménagées à Ferbach. Pour comble, vivant maritalement avec une brave fille qui l'aime et dont lui-même est sincèrement épris il s'attire les foudres paternelles et se voit refuser le consentement au mariage, malgré l'aide que lui apporte le bon capitaine Lancelin. L'autorité militaire elle-même fait savoir qu'elle n'admet pas les faux-ménages. Le jeune homme s'aigrit. Ses révoltes refoulées éclatent le jour où il surprend le capitaine de Thérizy serrant de trop près celle qu'il considère comme sa femme. Il cravache l'entreprenant personnage. Conseil de guerre. Les faits parlent contre le malheureux officier quand — coup de théâtre providentiel — la jeune femme abat, d'un coup de pistolet, son séducteur. Celui-ci, prêt à mourir s'empare de l'arme du crime pour faire croire au suicide. Geste chevaleresque qui sauve les amants et exalte l'enthousiasme du public, lequel éclate en applaudissements.

C'est un peu mieux que du mélo. C'est grandiloquent, sentimental, superbe et interminable...

M. Lucien Prad (Lancelin) a de très bons moments dans un rôle de vieille baderne sympathique. M. de Roly (lieutenant Ferbach) a de la

prestance et il prend son rôle au sérieux. Ce qui est pour le mieux. Parmi une troupe abondante quelques noms émergent : Yolande Lupi (Jeanne Morin), Henry-Charles (de Thérizy), Léon Bodson (le colonel) et André Guise.

>-<

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 13 - 5 : « Le Jeu de l'Amour et du Hasard »
« Le Menteur »

Voltaire a dit de Marivaux : « Cet homme sait tous les sentiers du cœur humain, mais n'en connait pas la grand'route ». Voltaire avait bien de l'esprit ! Mais il ne prévoyait pas l'autostrade, terrible grand'route de demain, traçant une effrayante ligne droite de termitière à termitière, et qui donnera plus que jamais aux sentiers onduleux et déserts un charme à nul autre pareil. Ce qui veut dire que Marivaux, malgré Voltaire, est un auteur charmant en dépit de ses rubans et de ses mirliflichures, et charmant plus que jamais, sous l'éclairage de notre époque où la vulgarité de l'artère commune est en passe de tout niveler en vue d'un cortège de Grand Soir.

« Le Jeu de l'Amour et du Hasard », trois actes en prose, fut créé à la Comédie Italienne en 1730. C'est une intrigue amusante où l'on voit deux futurs conjoints avoir en même

temps même idée pour s'étudier tout à loisir. Lui, Dorante, se présente chez sa promise sous l'habit du valet Bourguignon, juste comme Sylvia, la jeune belle, troque ses atours contre ceux de sa suivante Lisette. De sorte qu'en un étrange chassé-croisé Bourguignon-Dorante n'a d'yeux que pour la fine et fausse Lisette, cependant que la Lisette véritable, prise pour Sylvia tombe à loisir le faux Dorante qui manque à jamais de distinction : la caque sent toujours le hareng. Tout se termine bien entendu par la révélation des réelles identités et par un double hymen, aboutissement logique de toutes intrigues à une époque où la famille française était encore assez solide pour requérir, en fin de tous comptes, cet hommage dû.

Agréablement joué par M. Gevrey (Dorante), Juniot (le faux Dorante), Mondollot (Oronte) Banken (Mario) Mmes Rose Deny et Ugane (Lisette et Sylvia). Olga Ugane a décidément beaucoup de naturel et de justesse d'instinct. Elle a surtout le minois qu'il faut. N'était que sa voix est assez mince elle serait destinée à d'ascendants succès.

La S. G. S. faisait jouer en même temps « Le Menteur » de Corneille, qui doit être de 1642, mais parut aux feux de la rampe, au Théâtre du Marais de Paris, dans l'hiver 43-44. C'est une comédie en 5 actes, en vers, adap-

tée de l'Espagnol don Juan Ruiz de Alarcon, lequel avait intitulé l'œuvre initiale : « La Verdad sospechosa » ce qui veut dire : la vérité suspecte. On dirait aujourd'hui : « Hâbleries » et cela aurait pour épigraphe la phrase typique d'Olive-Marius, comportant la reconnaissance implicite de toute sur-exagération : « on parle, ici, on parle !!... »

Car c'est cela. Le menteur de Corneille n'est pas un méchant menteur. C'est un type qui en fait accroire et qui, le nez mis dans ses inventions, éprouve une espèce d'ivresse à se tirer d'affaire par d'autres inventions encore. C'est en cela qu'il est un « type ». Et même un fameux type si nous croyons ce même Voltaire qui est, après tout, le plus perspicace critique du temps. « Ce n'est, — dit-il — qu'une traduction, mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière ». Il voulait dire que ce génial auteur y dut voir, en un éclair, la supériorité de la pièce de caractère sur la comédie d'intrigue et qu'entre « Le Dépit amoureux » par exemple et « Le Misanthrope » il y aurait eu pour Poquelin cette fulgurante révélation. C'est aussi l'opinion de François de Neufchâteau. Ce sont des références. Mais revenons à nos moutons.

Dorante, donc (c'est encore un Dorante !) veut éblouir des dames par le récit de ses exploits à la guerre,

inventés de toutes pièces et précurseurs de tant d'autres pareils récits — depuis les temps; et depuis les guerres. Ce mensonge initial l'oblige à pas mal d'autres, d'autant plus qu'il se trompe sur l'état-civil de ces dames et prend Clarice pour Lucrèce et inversement. Le faux, mais magnifique récit, d'une fête nocturne extraordinaire qu'il aurait donnée à Clarice lui vaut une provocation d'Alcippe, amoureux de celle-ci, d'Alcippe dont il se débarrasse en le tuant en imagination dans un conte qu'il fait à Cliton, son valet. Juste à l'instant, du reste, où Alcippe s'amène ce qui fait dire à Cliton ce vers si souvent répété :

Les gens que vous tuez se portent
assez bien

Bref, à la fin des fins, notre menteur qui s'est prétendu marié pour échapper à un projet d'union, tombe tout de même dans les liens d'un agréable hymen. D'où résulte qu'il n'est pas puni et demeurera incorrigible. Ce qui est normal après tout, les hâbleurs hâbleront toujours quoi qu'il advienne et quoi qu'on fasse.

M. Paul Bernard, engagé pour le rôle principal, en remplacement de M. Jean Wéber, nous a permis de ne rien regretter. Avec lui pas de fadeur ni de cabotinage; mais, épandue sur

ses traits, comme une griserie de l'invention qui était du meilleur comique.

On l'a bien applaudi. Pas assez néanmoins.

M. Gaston Bréval faisait Cliton, le valet stupéfait de la faconde de son maître. Il a cette fois montré ce talent rare qui est de savoir écouter.

On doit citer Mmes Léa Gray (Clarice), Jane Max (Lucrèce), Guarini (Isabelle), MM. Gevrey (Alcippe) et Mondollot (Géronte).

Au total, sans mentir, méritoire représentation.

AUX GALERIES

Le 21 - 5 : « Les Aventures du roi Pausole »

L'ouvrage publié sous ce titre par Pierre Louys remonte à 1901. L'opérette qu'en ont tirée MM. A. Willemetz et Arthur Honegger fut créée aux Bouffes Parisiens le 12 décembre 1930 et transplantée à Bruxelles moins d'un an plus tard (Alhambra, novembre 1931; principaux interprètes : Roels, Badès, M[lles] Borodine et Broka).

Il est contre-indiqué de résumer longuement. En dehors de Louys lui-même, peu de gens peuvent toucher sans redouter anicroche à des sujets aussi scabreux. Pour ceux qui ne seraient pas au fait, il doit suffire de constater que l'inversion n'est pas, hélas, qu'une simple figure de style et que Pausole, notamment, n'en est point offusqué. Et puis en somme les aventures de ce monarque de fantaisie sont à tout prendre, celles de sa fille Blanche Aline, qu'on lui a enlevée et après qui il court à un train de plus-que-sénateur.

C'est dans le fait de cet enlèvement qu'est le comble du licencieux : Blanche Aline, ingénue, et pure, et

novice mais bien décidée à cesser d'être tout ça se toque d'un travesti de ballet, le prenant pour un homme sur le vu de l'habit. Las l'habit ne fait pas le moine — et surtout pas le moine paillard. C'est pourquoi après diverses péripéties, Blanche Aline se sentant déçue par ce faux garçon de Mirabelle ira à la réelle école de l'amour où l'on apprend à ne pas se méprendre entre masculin et féminin. C'est le page Giglio qui lui en indiquera la route, après avoir rendu à une des trois cent soixante-cinq femmes de Pausole (ce sultan) des hommages précis et soudains, devenus pour ce roi accablants.

Tout cela est fort leste mais aussi lestement enlevé. Et ce ne sont pas que les figurantes et ballerines qui sont, là-dedans, souverainement troussées ; les couplets le sont tout autant. Ils ont même plus d'une fois ce tour moqueur qui se gausse de tout et de soi-même, ce qui rend l'auditeur indulgent. Par exemple après une entrée de girls, délicieuse et arbitraire comme toutes les entrées de ce genre depuis « No, No, Nanette », Pausole — qui en est le bénéficiaire — dira en notre nom et au sien :

Je trouve ce ballet inutile et charmant
Mais je ne sais pourquoi les divertisse-
[ments
Me donnent toujours la migraine.

ce qui est le ton même d'une critique souriante et de bonne compagnie.

La musique d'Honegger réussit à rester celle d'un maître sans avoir rien de prétentieux. Elle est drôle, personnelle, et d'opérette quoique sans flons-flons.

Le tout exige une interprétation légère, déliée, qui glisse à tout propos, et sur tous propos également. Y réussissent surtout : Jacqueline Francell, une Blanche Aline exquise comme un bonbon et délicate comme une poupée et M. Dinan qui, sous des allures clownesques dit avec esprit le texte spirituel de son roi de carte à jouer — à bien jouer, naturellement. Parmi les autres rôles, à noter M. Jacques Duluard, Taxis d'aspect funèbre et de fantaisie suffisante ; Danielle Brégis, Mirabelle aux airs tout juste équivoques et M. Claude Lehmann, un curieux page au corps juvénile, à la tête tourmentée de Beethoven en rupture d'empyrée et qui a plus d'oreille que ce grand homme feu car il chante sans faillir une musique périlleuse.

Autres noms: Alice Bonheur, Lucy Debret, Josyane Lane et M. Loche. Frais décors. Jolis costumes, plus légers que le texte encore et plus transparents que les jeux de mots — ce qui n'est pas peu dire, vraiment.

JUIN

AU NOUVEAU PALAIS D'ÉTÉ

Le 1 - 6 : « Au Soleil de Marseille »

Paris a connu, fin décembre 1935, une opérette en 17 tableaux qui s'appelait : « Au Soleil du Mexique ». Grâce à MM. André Franck et Luc Somerhausen, directeurs, nous voilà pourvus nous aussi d'un « Au Soleil », qui n'est que phocéen — ce qui nous suffit amplement.

En autant de tableaux peut-être, cette machine-ci ; si pas plus. Mais nous n'osons rien affirmer, le programme ayant dédaigné de s'exprimer là-dessus et nous de compter les multiples clins d'œil du rideau. Contentons-nous de transcrire qu'il s'agit d'une « opérette-revue » de MM. Marc Cab, Tutelier et Audiffred, avec lyrics de Léo Koger et musique de Georges Sellers.

D'ailleurs, à vrai dire, ni opérette, ni revue — parce qu'il manque le cousu de l'opérette et l'actualité de la revue. Un passe-temps. Des scènes qui se suivent à la diable et qui diluent ceci: Mlle Mimi Cassis (Mireille

Ponsard) est amoureuse du chef de publicité de l'usine de savon de Marseille de Monsieur son père (H. Vilbert). Ce publiciste distingué est aussi un footballer notoire et se nomme Albert Pré (Préjean !). Tout ce monde s'en va à Bruxelles à l'occasion d'un match du ballon rond et entre en conjonction avec le groupe Van Meulenbeck formé de : Monsieur (J. Miller), Mademoiselle (Josette Dayde), la servante Manèke (Odette Roullers) la filleule Ginette (Simone Zidner) et le pittoresque cousin douanier (H. Henry).

Cette conjonction se fait sous le signe des deux accents conjugués, celui qui rend sonore la Cannebière et celui dont Georges Garnir a ironiquement expliqué dans ses « Souvenirs d'un Revuiste » qu'on l'entend à Bruxelles, mais, tel quel, sur les scènes de genre uniquement (1).

---

(1) Voici le passage :

« Le jargon bruxellois qui sert encore dans les revues d'aujourd'hui, c'est eux (les acteurs : Ambreville, Milo et Crommelynck N. D. l'A.) qui l'ont non pas inventé, mais recueilli, composé et mis au point, car ce n'est qu'un jargon conventionnel qu'aucun bruxellois — si du bas de la ville fût-il — n'a jamais parlé. Ils ramassèrent dans tous les coins du vieux Bruxelles et des vieux faubourgs, des oripeaux et chiffons qu'ils faufilèrent

Dans une trépidation artificielle entretenue sans discontinuité par un jazz excellent et qui met la salle en état de fièvre réceptive, toutes les dames sont amoureuses d'Albert Pré (ou Pré-jean) — on se demande pourquoi — jusque vers la mi-nuit à quel instant, grâce à un phénomène qui tient du mystère par l'inattendu et du miracle par la rapidité, le charme cinéique casse et les couples se forment de cette sorte : Albert-Mimi, Jeff-Simone Van Meulenbeck, Cassis-Ginette, Fenouil-Manèke.

Qui ça, Fenouil? Le Comique. Avec C majuscule. Le personnage inutile à l'action, indispensable à l'esbaudis-

---

pour en former cet habit d'Arlequin qu'on a appelé : marollien Dieu sait pourquoi, car le langage des Marolles — d'ailleurs aussi complètement disparu que le sans crit du répertoire des langues vivantes — n'a jamais rien eu de commun avec lui...

»... Ces tournures de phrases ahurissantes, ces mots détournés de leur sens originel, ces comparaisons sangrenues, ces adjectifs inattendus, ces à peu près qui font sourire les gens de France, tout ce vocabulaire hétéroclite que la famille Beulemans promena par la suite dans le vaste monde, ce n'est pas nous qui les avons recueillis, c'est eux qui nous (nous = Garnir et Malpertius. N. D. l'A) les apportèrent et qui les fixèrent ».

Page 36. — Edition Expansion Belge.

sement de l'auditoire. Le comique marseillais aux innombrables galéjades, et qui les oppose aux plaisanteries, assez pesantes et de plus assénées — mais efficaces — du Jeff « brusseler » réussi de H. Henry.

Personnage très distrayant d'ailleurs ce Fenouil, et présenté avec brio par un acteur nommé Gorlett qui a beaucoup de verve et des casquettes énormément. Il ne surgit guère, en effet, de gauche ou droite qu'il n'en porte une nouvelle, et plus exorbitante. Jusqu'à une dernière, symbolique, qui a fait « des petits ».

Le public en bave de plaisir.

Tant de casquettes, cela comble les attentes inconscientes d'une foule d'à présent. Ce qui n'est pas sans signification...

Nous vivons l'Ere de la Casquette ; et des revendications qui germent dessous, comme en couveuse.

C'est la couronne vulgaire du Règne épanoui des Droits de l'Homme.

La Déclaration des Devoirs de l'Homme — à venir — marquera peut-être le tournant.

AUX GALERIES

Le 8 - 6 : The Philadelphia Ballet Company

Il nous a été donné d'applaudir cette troupe. Nous devrions en être fiers. Elle est l'ambassadrice de la danse aux Etats-Unis. On l'a fait venir de si loin pour montrer aux Français de France, à l'occasion de leur Exposition, ce qui se fait là-bas de très bien.

Et nous, Bruxellois, fûmes servis en passant. MM. Fonson et Declercq, thank you.

Le roi Léopold III n'a pas dédaigné de se déranger — un peu pour le spectacle, un peu pour le Home des Artistes, bénéficiaire. Et une salle plus ou moins bien garnie (c'était cher et la présence royale fut divulguée assez tard) une salle internationale lui a fait chaleureux accueil. Internationale, oui : on parlait un peu tout. Du yddish à l'américain — qui est une langue nouvelle, à bien dis-

tinguer de l'anglais comme le prouve Alfred Oberman (1).

Certes, les Américains — à résidence, ou de passage — ont bien donné, et spécialement du battoir.

La troupe de M[me] Catherine Littlefield « la plus jeune, la plus brillante, la plus enthousiaste de toutes les troupes de danse actuelles » dit le prospectus sans vergogne, se compose de soixante personnes. Toutes jeunes, certainement ; et en possession d'une technique absolument irréprochable à ce que nous ont affirmé des spécialistes sidérés (et considérés) qui se trouvaient dans la salle.

Un spécialiste, aujourd'hui, c'est ce qu'on appelait un savant au temps d'Anatole France qu'on ne lit plus, comme de juste, parce que sa finesse est sans concordance avec une époque émoussée. Or, Anatole France contait sur les spécialistes des apologues dans ce goût-ci :

...Je visitai les galeries d'histoire naturelle en compagnie d'un des conservateurs qui me décrivait les zoolithes avec une extrême complaisance. Il m'instruisit beaucoup jusqu'aux terrains pliocènes. Mais, lorsque nous nous trouvâmes devant les premiers vestiges de l'homme, il

---

(1) Le Mois 1937. N° 74 P. 165.

détourna la tête et répondit à mes questions que ce n'était point sa vitrine. Je sentis mon indiscrétion. Il ne faut jamais demander à un savant les secrets de l'univers qui ne sont pas dans sa vitrine. Cela ne l'intéresse point (1).

Il faut pour ce genre d'intérêt général, être profane. A ce titre, largement mérité, et sous toutes réserves nous notons que le ballet de Philadelphie a surtout beaucoup de dynamisme et de variété de figures et que ce qu'il fait de mieux vient du folklore, en formation, de son pays. Encore que notre incompétence n'ait pas retrouvé la noblesse et le style de Kurt Jooss, l'humour glissé de Trudi Schoop (à qui Catherine Littlefield n'est pas loin de ressembler physiquement) nous avons pris intérêt au comique, souligné bien sûr mais ivre de trépidation, de « The Barne Dance » (la Grange) musique de D. W. Guion et John Powell et aux intentions de « Terminal » musique de Herbert Kingsley.

On voit dans ce dernier surtout, qui a pour « lieu » un quai de gare, on voit avec un plaisir sans mélange, moquer la vie artificielle de Hollywood et le servile applatissement des photographes et du public devant la star de cinéma. Ce n'est pas d'hier

(1) Jardin d'Epicure.

sans doute qu'on en sourit. Mais que cela vienne, maintenant, de Philadelphie, voilà qui renouvelle l'amusement.

Le troisième ballet était un « Moment Romantique » (sur des airs de Chopin). C'est celui où ont à dire les techniciens, car il est à tutus et se conforme au classique. Les techniciens se sont levés et ont crié bravo. Faisons comme eux.

Tout indique que c'était charmant.

AU NOUVEAU PALAIS D'ÉTÉ

Le 11 - 6 : Jean Tranchant

Un chansonnier qui s'interprète lui-même, ce n'est pas tout à fait du théâtre et nous pourrions l'ignorer. Mais pourquoi ? Tant d'autres diseurs de chansons, déjà, ont cambriolé notre rubrique...

Jean Tranchant a bien du mérite. Ses couplets ne sont pas prétentieux et pourtant on devine qu'ils émanent d'un homme cultivé. Ils sont populaires et ne font pas la cour à la populace. Ils sont sentimentaux ; mais point trop. Quelquefois irrévérencieux; mais tout juste — et pour parler de « casser la gueule », mon Dieu, ils ont attendu que cette façon de dire ait insidieusement gagné les salons où l'on croit que ça fait démocrate de s'encanailler le langage, en attendant le reste.

Bref ce sont des chansons bien de notre temps. Pas même satiriques.

Et cela explique leur succès.

De plus Tranchant lui-même — un

brun à grands yeux, sympathique, et d'excellente éducation — les module avec une bonne grâce très réelle. Il n'a pas encore assez de « métier » pour que cela ait tué en lui tout enthousiasme, toute variété. Il ne stéréotype pas encore. Il a un filet de voix agréable, comme d'un ténorino qui ne roucoule qu'à peine. Il ne fait pas tout à fait genre Delmet.

Il en résulte que d'entendre, de sa bouche même, ses chansons déjà renommées est une espèce de performance pour spectateur consciencieux.

Nous avons aimé surtout, et dans l'ordre croissant : « La Chanson du large », « Voulez-vous danser, Madame » (du travail pour Mistinguett), « Les cailloux de la route », « Les prénoms », « La Ballade du cordonnier » (sans doute la plus connue, voyez T. S. F.), « Mademoiselle Adeline » dont le rythme festonné est hantant ; enfin « Ici l'on pêche » qui est, ce dit-il, la première de ses œuvres qu'il osa chanter lui-même en public, ce qui prouve qu'il a du goût dans le choix comme du charme dans la composition. « Ici l'on pèche » que Pills et Tabet, notamment, nous firent entendre en 1935, en un murmure inoublié.

Tranchant était encadré à l'affiche de deux chanteuses l'une remarquable de discrétion, Nane Chollet et l'autre dont le nom volontairement nous

échappe (1) insupportable par le contraire. Quelqu'un qui se croit Marie Dubas et n'en a pris que le diable au corps, non la variété, non le sens de la gradation, non le rayonnement communicatif.

Hélas! Rien de tel qu'une imitation maladroite ou abusive pour vous faire aimer du modèle les qualités, les tics, voire les défauts.

---

(1) Réflexion faite : Marie Bizet.

AUX GALERIES

Le 18 - 6 : « La Revue du Crochet »

Ce titre, à cause du coup du crochet.

Et qu'est-ce que c'est que ça le coup du crochet ?

Voilà. On organise un concours de chant, de danse, de déclamation ou de ce que vous voudrez, ouvert à tous les amateurs qui veulent tâter des « planches » et ces « messieurs, dames » viennent se produire en public, lequel public a droit au veto durant qu'opèrent les « aspirants ». C'est lui, public, qui décerne les prix. Ceux qui se font « emboîter » à ce jeu de société sont brutalement ramenés en coulisse au moyen d'un immense crochet.

En somme c'est l'attention du public qui est « crochetée » en fin de compte. Si bien que cette exhibition d'acteurs improvisés constitue en fait le clou du spectacle.

La revue est de M. René De Man. On ne peut en dire ni grand bien, ni

grand mal. Tout cela est proprement ébauché, consciencieusement interprété. Tout de même, article de morte-saison !

Nous voudrions cependant mettre en vedette : une scène qui a rapport à l'Exposition de Paris, des chansons autant jouées que chantées par Mmes Olga Ugane et Betty Lasson, la prestation amusante de Mlle Sim Max, le bel effet lumineux du Ballet Fluorescent des Netty Merry Girls, les sympathiques apparitions de Mlle Betty Love. Viennent encore M. L. Mussière et son inévitable gymnastique dansée — qui commence à s'alourdir d'ailleurs; et M. Alberty. L'occupation principale de M. Alberty n'est ni de jouer, ni de chanter ; cela n'est qu'accessoire. Sa vraie raison d'être en scène est d'observer si le public l'admire.

Or la critique aussi, M. Alberty, fait parfois le coup du crochet.

»-«

A LA GAITÉ

Le 25 - 6 : Nus d'Eté » ou « Sourires de Femmes »

Sous ces titres qui se veulent affriolants, la direction intérimaire de la Gaîté présente une revue du Concert Mayol. Elle est signée Cluny, Vallier et Jacques Loar. Elle comporte d'excellentes scènes ; citons : « Jamboree National ». On y voit les plus beaux spécimens de boy-scouts qu'un revuiste, qui doit avoir une âme de caricaturiste, peut « croquer » à notre intention. Les noms de Sioux que portent, lorsqu'ils sont revêtus de leur uniforme kaki, ces jeunes gens qui ont lu sans nul doute « Le Dernier des Mohicans » sont ridiculisés ; « Putois Ingénu » est aussi « soufflé » que le Patouf des Nic et Nac de Jeanne Hovine ; « Stockvis rugissant » bégaye et pique un somme à tout propos ; « Vache qui broute » a une tête de crétin ; « Bison Noir » est la timidité en personne, etc... Une autre scène intitulée « La Maison des Illusions » permet à Mondose et

Georges Etienne de réaliser un sketch burlesque qui obtient un réel succès de rire; retenons encore « Interview à la manière de... » qui donne à Ruffax l'occasion de faire montre de ses talents d'imitateur ; et la « Grève sur le tas » avec Mondose et Georgette Méry.

Nous avons noté, en outre du Trio De Havay, danseurs acrobates, au travail intéressant, quelques tableaux évidemment déshabillés mais pas plus que de coutume : La Mère Michel et ses chats ; Le Grisou ; Si Mozart entendait ça ; Le Jardin des Caresses ; Au Cabaret.

En plus des noms déjà cités, mentionnons: le ténor Charlesky, Mitzy Debray, Willy Dorlez, Jane Garin, les Vamp's Girls et les Hollywood Folies.

Une ombre à ces tableaux pourtant ! L'orchestre, qui. vraiment, laisse trop à désirer. Dommage.

»-«

JUILLET

AU MOLIÈRE

Le 4 - 7 : « Dolly »

Edouard Leroy vient d'épouser Paulette Moret. Au moment où le mariage va se consommer arrive une lettre du Nouveau Monde. Edouard a une tante d'Amérique, Mrs Briggs, fort riche, cela s'entend, qui lui veut faire épouser une certaine Dolly des U. S. A., faute de quoi elle le déshéritera, ni plus ni moins. Cette menace n'émeut guère le sieur Edouard; sa belle-mère, elle, ne l'entend pas de la sorte. Elle a escompté cet héritage et ne veut pas livrer sa tendre fille à un garçon sans le sou. Edouard, qu'on mécanise facilement, se laisse expédier de France en Amérique où il arrive seul afin de recapter l'héritage par des câlineries auprès de la petite tante chérie. Mais elle n'y mord pas la vieille dame. Edouard est destiné à Dolly, Dolly à Edouard. Cela sera. Lorsque — second arrivage — débarquent à leur tour, chez Mrs Briggs, la jeune épousée Paulette Moret accompagnée du cousin Charles. Ces Français arrivant en conquérants, « tombent » les cœurs. Pau-

lette, celui de la tante Briggs, cousin Charles celui de Dolly. Oh facile prodige ! Tout s'arrange, en aviez-vous douté ?

Edouard a sa femme enfin à lui, Dolly est « placée » et tout le monde emmènera en doulce France la cause du débat, l'entêtée Mrs Briggs qui pour de bon a rendu les armes et promis les argents.

Comédie-vaudeville en 3 actes de M. Noël Francès. Spectacle honnête s'il en fût. Article de patronage (1) divertissant et sentimental qu'une troupe pleine d'ardeur et de sincérité enlève dans un mouvement exact.

Englobons dans un même éloge Mmes Jane Tony, Lou Aubel, Luce de Vigny, Rouma ; MM. René de Roly et René Hervé.

»-«

---

(1) Figure du reste dans « Les meilleurs rôles-mêlés », répertoire pour familles, publié chez Spes par « Le Chercheur » (édition 1932) ce qui entérine notre classement.

NOUVEAU PALAIS D'ÉTÉ

Le 10 - 7 : Mistinguett

Ce n'est pas manquer de galanterie que de constater que Mistinguett n'est plus jeune : ça se sait. On est donc allé la revoir, après si longue éclipse, un peu inquiet, un peu soucieux. N'allait-il pas falloir dire « hélas » ou même crier « hola ! » ?

Non. L'heure n'est pas venue.

Mais elle vient. Et la célèbre fantaisiste n'a plus à tergiverser beaucoup si elle veut partir en beauté.

En beauté, façon de parler. Cette ex-jeune personne a toujours eu le minois ultra-chiffonné et, comme vous le savez, la dent longue. Mais il faut bien payer de quelques inconvénients (il y a aussi cette sacrée voix de rogomme) le privilège d'avoir des jambes. Et quelles jambes ! Les jambes de Mistinguett, pardi. On ne peut les définir autrement.

Des merveilles, Monsieur, inchangées, intangibles sans doute (nous pensons aux atteintes du temps, c'est tout) triomphantes, idéales, ne disons pas uniques — ce qui serait excessif — parfaites.

Avoir l'âge — apparent — de cette dame ; visiblement moins de souplesse ; et bientôt de l'essoufflement ; faire preuve d'une fantaisie indubitable mais irrenouvelée ; être là, enfin, entre le zist et le zest, tout à coup se trousser et gagner la partie sur le champ : osez dire que ce n'est pas sans pareil.

C'est comme ça, cependant. Les jambes de Mistinguett ça se regarde comme une œuvre d'art — en tout bien tout honneur — comme un défi aux lois naturelles d'empâtement.

Quand on a parlé d'elles, en bonne foi, que reste-t-il à noter ? Peu de chose. Que les toilettes de la vedette sont toujours magnifiques et ses aigrettes exorbitantes. Mais il manque, ici, à sa gloire stéréotypée cent figurantes et l'Escalier. Pas l'escalier dérobé au bas duquel on rencontre quelquefois de l'esprit. L'immense, au haut duquel on trouve un piédestal quand on est la Mis' ; ou Sorel.

Des étoiles, après tout, qu'on peut encore voir à l'œil nu.

× × ×

Toute une troupe fait escorte. Il y faut regarder surtout le comique André Zibral qui imite Chevalier juste assez bien pour l'évoquer, assez mal pour le faire regretter. Mais il appert que ce Zibral est bien plus drôle quand il se contente d'être lui-

même, long comme un décamètre et flexible comme un serpentin.

×××

A part ça — dans un programme « variété » excellent — à sursauter encore en repensant à cette personne cocasse au possible qui se nomme Eddie Daros. Elle ose s'intituler la « femme la plus drôle du monde » ce qui est peut-être beaucoup dire. Mais, au superlatif près, voilà certes une singulière petite commère, fichue comme l'as de pique, déchaînée comme un ouragan et devant qui demeurer impassible ne pourrait être qu'une preuve de neurasthénie indurée ou, peut-être, d'imbécillité.

AU NOUVEAU PALAIS D'ÉTÉ

Le 23 - 7 : Lyne Clevers — Pierre Mingand

Le Palais d'Eté paraît avoir trouvé la bonne formule. A côté du spectacle de music-hall pur, c'est-à-dire de l'exhibition de tours de force et d'adresse, souvent inédits d'ailleurs, il fournit le plaisir d'entendre d'excellentes vedettes de la chanson française.

Cette fois nous furent offerts Lyne Clevers et Pierre Mingand.

Lyne Clevers n'imite personne et oncques ne parodie. Elle a trouvé plus simple d'être elle-même. Elle a fort bien fait. A un sens très juste de la nuance elle ajoute une diction nette, du dynamisme, et une voix agréable grâce à laquelle on se plaît à écouter de bonnes chansons dans le goût du jour, dont la plus endiablée prend pour cible l'accent américain.

Et il y a Pierre Mingand au sourire perpétuel, au visage épanoui, à belle prestance. Malgré ces qualités de jeune premier, nous le verrions

plus volontiers dans une bande à la Ray Ventura que faisant walk-over. C'est le chanteur de jazz français, amusant, divers, espiègle qui réussit à nous distraire le plus quand il parodie les numéros de cirque sur l'air du « Trapéziste volant » rendu célèbre par Gilles et Julien.

Les exercices de music-hall sont de premier ordre. C'est assez dire. Il n'entre pas dans nos attributions d'en compter le détail mais nous voulons mettre l'accent sur le trio belge « Les Fellows » qui a la classe internationale.

»-«

AU NOUVEAU PALAIS D'ÉTÉ

Le 30 - 7 : La Revue Cubaine

Il vaudrait mieux dire : la revue des danses cubaines... et autres. Mais qu'importe l'absence de précision dans le titre si celle-ci se trouve dans la chorégraphie ? La précision et la folie. La folie dans la précision. C'est-à-dire que tous ces danseurs: Juanita, Gloria, Mariluz, Charley Boy, font exactement ce qui a été « répété », mais qu'ils le font avec une sorte de folle rage qui, transmise au cardiographe, dessinerait Dieu sait quel graphique éperdu ; avec une ivresse non pas dyonisiaque mais sauvage qui semble émaner en droite ligne des effets de la téquila : l'aguardente, l'eau ardente, l'emporte-gueule des bouges mexicains Et ça vous danse la conga, la cucarracha et autres trémoussements diaboliques dans un tapage infernal, mais réglé, où interviennent des instruments de sabbat: la machoire de cheval vibrée, la poire à poudre grattée et le tube à limaille agité !

Il faudra qu'un jour un directeur de théâtre avisé fourre cette troupe

des Rimac's dans quelque revue exotique dont elle assurera le succès. Rythmes énervés, énervants — irrésistibles, qui créent dans la salle comme un court-circuit galvanique.

Tomberaient encore sous la coupe du critique les Dandy Brothers, parce que l'un de ces soi-disant frères, qui est un sifflomane sans pareil, est de surcroît un excellent ténor léger ; et un ténor qui ne fait pas le joli cœur mais le pitre, ce qui dépasse l'exceptionnel.

Et puis aussi Charlotte Dauvia, qui est chanteuse. Chanteuse à voix, comme on profère dans le jargon du caf' conç ? Non, chanteuse à culot. Vous voyez ça ? Elle se promène dans la salle, vous flanque des roses sous le nez, bavarde, crâne, fait de l'œil au chef et de temps en temps pousse la note. Las, rien à retenir dans son répertoire ; pas même « L'Argent » chanson pour l'affront populaire — lequel d'ailleurs tarde à se manifester.

Or le bouquet c'est Germain Aéros qui l'apporte, ou plutôt qui le laisse tomber. Aéros est la drôlerie même et revendrait la vis comica, ainsi qu'il faut appeler l'objet dès qu'on veut avoir l'air de savoir ce qu'on dit.

Aéros tombe, se ramasse, retombe, fait des pirouettes qui sont de la

haute voltige, entraîne avec lui le mobilier, enfin n'en finit pas d'essayer de tenir sur ses pieds. Et ça suffit ? Oui, ça suffit.

Ça suffit parce que Aéros se présente en poivrot, et surtout en poivrot optimiste, persévérant et convaincu. Il trébuche et s'étonne : « Eh ben ! mon vieux, quelle aventure ! » Il flanque tout par terre, lui compris, et constate : « Tout va très bien ». Il se trouve à demi assommé et assure que « la vie est belle ».

Il y a là une telle cassure entre le désastre et les propos tenus que Buster Keaton, supposé dans la salle — l'homme sinistre qui ne rit jamais — serait forcé de faire exception.

AOUT

AUX GALERIES

Le 6 - 8 : « 7 en vacances »

Sous ce titre qui cherche le jeu de mots, nous apprenons que c'est en vacances que ces sept artistes (qui sont huit si le pianiste (1) signifie quelque chose) se sont associés pour le rabiot, en s'amusant.

Leur apport est, en somme, inégal — en quantité et qualité.

Il y a le ténor Ramella qui fait avec correction son métier de ténor et qui chante, soit dit en passant, l'air de Figaro du « Barbier de Séville » au lieu de celui d'Almaviva.

Il y a Mme Marguerite Cavadasky dont nous savons, par ailleurs, qu'elle a du talent mais qui, ici, se contente de nous dire (ou lire) quelques poèmes.

Il y a l'ultra blonde Mlle Denysis qui file la chansonnette gentiment, sans plus, mais à qui nous demeurerons reconnaissant de nous avoir révélé « La petite Eglise » (musique

---

(1) Wal Garman, pianiste accompateur.

de Betove) qui est littéralement un exquis tableautin chanté.

Il y a le chansonnier René-Paul, déjà entendu au Palais d'Eté, qui blague à ravir les retards, désormais légendaires, de l'Exposition de Paris ; et qui s'en excuse, on se demande pourquoi.

Restent : Agnès Capri et Gilles et Julien.

Celle-là n'a rien apporté de nouveau mais il s'avère qu'on prend plaisir à réentendre son répertoire glacialement loufoque parce qu'elle le « place » intelligemment et le chante avec une voix des plus jolies : moëlleuse, onctueuse, fine, légère, fragile, qu'elle casse à dessein de temps en temps, par clownerie.

Agnès Capri n'imite personne. Et vous verrez qu'on l'imitera.

Gilles et Julien n'ont pas changé. Plutôt leur art n'a pas changé. Eux, oui. Surtout Julien, qui semble vieilli et ravagé. Effet de grimage à la rigueur. Ils se complètent à ravir. Julien va, vient, saute, joue, « théâtralise » comme dit M. Doriaan qui se figure avoir trouvé ça. Gilles prend ses airs en dessous et vous refile les bonnes blagues comme à la dérobée.

On a ré-ouï avec le plus de satisfaction : « La Marie-Jésus », « Le

Vent », « La complainte des Barbeaux » et, dans les nouveautés, apprécié ; « Hommes 40, chevaux 8 », aimé « Les deux Pêcheurs » et franchement ri à l'audition de « Les Terrassiers » qui prendront place de choix dans le répertoire de ces Messieurs.

Au cours d'une sorte de sketch (2) où Gilles s'amuse à jouer un gêneur qui est poète pour cinéma, ces artistes se moquent du septième art et donnent avec application, délectation, persévérance et cruauté de jolis coups de canif dans l'Ecran.

---

(2) L'affiche portait : sketches inédits de Jean Villars et Henri-Georges Clouzet.

AU MOLIÈRE

Le 12 - 8 : « Le Roi — La Loi — La Liberté »

Une revue, une vraie. C'est-à-dire cherchant la satire et en mettant jusque dans le titre dont les trois mots sont écrits en diminuendo : le premier grand, le second moyen, le troisième (liberté) minuscule.

Et cela se chante à l'avenant : fort, mezza voce, chuchoté.

Ce n'est pas bien méchant, mais notre époque est chatouilleuse et nous avons l'impression que tout le monde ne pardonnera pas à M. Virgile (autrement dit Noël Barcy) d'oser toucher à la politique, par exemple en censurant l'amnistie ou en bousculant les cassolettes à encens qui fument au pied de personnages consulaires.

Mon Dieu, Messieurs c'est que le peu bucolique M. Virgile, second du nom en littérature, a peut-être lu de graves auteurs qui « vont » autrement fort que lui, à votre insu sans doute. Tel par exemple Ortega y Gasset qui écrit sereinement dans « La Révolte des Masses » (1) :

---

(1) Stock. — 1937 — Page XXV.

Etre de gauche ou être de droite c'est choisir une des innombrables manières qui s'offrent à l'homme d'être un imbécile ; toutes deux, en effet, sont des formes d'hémiplégie morale.

Vous vous rendez compte ? Notre auteur, tenez lui en crédit, a tenté de se mettre au centre et, de là, de frapper en tous sens. De frapper, du reste, à poings gantés.

Et très souvent il se repose. Ce sont alors les scènes omnibus ordinaires tantôt farcies de sentiment, tantôt drôles. Celle de ce genre qui fait le plus rire a pour théâtre une caserne, pour victime l'esprit militaire et pour interprète Mauville.

A côté de celui-ci il faut distinguer, parmi d'autres, Mlle Rousselly qui régale d'un bon tour de chant, René de Roly, Luce de Vigny et Lou Aubel. M. Robert Stény, qui ténorise, donne la réplique à Hélène Cartry qui a plus d'étendue dans la voix que de clarté dans la diction — et c'est le couple compère - commère.

En somme, on devrait féliciter Charles Schauten de donner du travail à cette troupe, à une époque en principe caniculaire et d'offrir à ses propres frais aux grands du jour ce siffleur professionnel qu'à Rome, pour le traîner derrière son bige, le César triomphant devait payer.

AUX GALERIES

Le 19 - 8 : « L. 2 Agent Secret »

Pièce policière en 3 actes de M. Germain-Lucigny. Réussie ? Sans doute, puisque le spectateur se trompe jusqu'à la dernière minute au sujet du coupable. A cause de complications bien extraordinaires ? Pas du tout. Grâce à un stratagème grossier mais valable puisqu'il réussit.

C'est bien simple : affaire d'espionnage comme bien vous pensez. On a volé aux Français des documents qu'il s'agit de reprendre. En attendant on accuse le capitaine Lucas d'avoir fait le coup. Lucas est Français. En réalité, on l'apprend vite, Lucas est innocent autant que ce cher Dreyfus lui-même et le coupable est L. 2 agent secret allemand. Or il y a dès le début en scène un type antipathique, alsacien par dessus le marché et qui jure « donnervetter » quand son émotion est trop forte, bien qu'il soit officier français et attaché à ce fameux Deuxième Bureau dont on sait la spécialité. Pas de doute c'est ce salaud là le vendu. Tout le

prouve : ses airs cauteleux, ses regards en dessous, son sale accent et le souci qu'il paraît prendre d'accabler Lucas. Hé bien, c'est çà le stratagème. Pendant qu'on s'enferre à tenir pour prouvé que c'est ce Peiffer l'hypocrite on se prépare à être tout surpris en apprenant que le traître est le sémillant jeune premier qu'aime de tout cœur Mlle Lucas elle-même — Mlle Lucas qui a fait du contre-espionnage s'il vous plaît et sous nos yeux, par amour filial.

On reste tout pantois de cette solution, même si on a l'habitude, surtout si on a l'habitude, d'autant plus marri de s'y être laissé prendre et vexé d'avoir dû attendre que le détective Bourdier vous sauce le nez dans votre erreur.

Bourdier, c'est l'auteur lui-même, qui joue avec rondeur tout en émettant des opinions de redresseur de tort qui n'ont rien à voir avec l'affaire mais à quoi en somme il n'est pas malaisé de souscrire.

Mlle Lucas, c'est Mlle Suzy Marquis. Elle est charmante et frégolise avec bonheur. Les autres rôles sont tenus par MM. Morenne, C. Houzeau, H. Valter, Bodson et Berthier.

Et ce n'est en somme ni plus ni moins roman feuilleton que du Christie, du Steeman ou du Simenon.

A LA GAITÉ

Le 27 - 8 : « La Revue légère »

C'est une scène d'un goût discutable qui ouvre le spectacle, en 3 actes signés Laury et Hardel. Il s'agit d'une grève des dames de « cour », grève sur le tas, évidemment. Vous entendez d'ici les déplorables jeux de mots que ceci autorise. Sinon, tant mieux pour vous. Si le morceau chargé de tenir lieu d'« entrée » fut plutôt lourd, par contre dans un sketch nouveau on a su toucher d'une main furtive à une question brûlante. A savoir l'envahissement de notre pays par les Juifs. Ceux-ci sont mis en scène cette fois, non pour nous divertir à la façon des Abraham, Lévy et Isaac des « mots pour rire » d'un quelconque almanach mais bien dans l'intention de nous faire réfléchir ! Ces Juifs disent « Vive la Belgique » après avoir crié « Vive la Russie », « Vive la Pologne », « Vive la Bohème », selon l'endroit où ils séjournent, mais laissent entendre qu'ils voudraient faire de la chère petite Belgique leur définitive patrie !

A part ça, la politique internationale ou non n'est pour ainsi dire pas évoquée. Par prudence, par lassitude, par dégoût ? Chi lo sa ? Du reste personne ne s'en plaint.

Le quiproquo n'a pas cessé d'amuser le public. On le fait bien voir dans une scène où une voyante extra-lucide qui dresse des fiches pour chacun de ses clients se trompe dans leur usage et débite à une « grue » les prédictions destinées en réalité à un fermier.

Ce sont là les passages les plus drôles. En plus de quoi sont présentés des tableaux détachés, faits seulement pour amuser l'œil. Ils sont bien mis en scène, notamment une bretonnerie de bon goût.

Au sein d'une troupe honorable, nous avons retenu les noms de Maufras qu'un séjour au Parc a fort affiné, Renée Claude (de Cléry) qui a de l'abattage et de la voix, MM. Keppens, Dupret, Delaforge, Dollis, Mmes Geo Andral, Hyzette, Benelli.

»-«

SEPTEMBRE

AUX GALERIES

Le 9-9 : « Un déjeuner de soleil »

Cette comédie légère en 3 actes d'André Birabeau fut créée à Paris, à la Comédie Caumartin dans le premier semestre de 1925 et était déjà transportée à Bruxelles dès le second par Mlle Spinelly et Henry Bosc (Parc octobre 1925).

Depuis, la même Mlle Spinelly nous en fit largesse, deux autres fois aux Galeries, en octobre 1926 (avec Jacquin) et fin décembre 1930 (avec Debucourt).

On se rappellera qu'il s'agit d'une poule de luxe qui prend un amant « figurant » en location, parce qu'elle est, pour l'heure, dépourvue d'amant effectif et ne veut pas paraître délaissée (on dit « plaquée » dans ce monde-là). Comme il se doit le couple glisse tout doucement à l'amour. Et un aigrefin, nommé Flory-Vallée, en ruinant la petite dame, l'empêche opportunément de faire de son chéri un simple mec, ce qui nous eut désobligés.

L'œuvre est alerte, peu édifiante,

humoristique, paradoxale, et arrive à ses fins par d'imprévus détours. On l'a revue avec plaisir, d'autant que Spinelly n'y est jamais avare, ni de son talent, ni de ses déshabillés — qui sont . affriolants, s'il faut entendre ce vocable à la lettre, élégants s'il faut le prendre dans le sens conventionnel et couturier de « vêtement d'intérieur ».

Son partenaire était cette fois Paul Bernard, lequel a du chic, est beau cavalier et semble passionné autant que si c'était vrai. Si bien que, quand on le voit tomber dans les bras dodus de Spinelly, on convient que c'est en somme ce qu'il avait de mieux à faire ; que ce couple est aimable et nous a divertis.

Participent également à ce « déjeuner » qui tourne en danse devant le buffet, Gaston Mauger (Flory-Vallée), Pierre Feuillère, Christiane Ribes, Betty Lasson, Daulboys et Gillain. Ils y font excellente figure.

AU VAUDEVILLE

Le 10 - 9 : « La Revue du Vaudeville 37 »

Un titre agréable au mémorialiste s'occupant de classement chronologique, mais qui n'a pas donné la méningite aux auteurs : MM. Libeau, Lebrun et Roels.

Le début de la revue non plus, d'ailleurs, qui est assez laborieux et se passe — naturellement — dans l' « oasis », ce mot de poète économiste qui désigne assure-t'on la Belgique. Quelques scènes longuettes, quelques scènes réussies, quelques scènes absentes... Absentes ? Mais sans doute. Pourquoi, par exemple, tant s'attarder à des politiciens qui ne sont plus très drôles et dont l'étoile n'est même pas au zénith, soit qu'elle l'ait dépassé, soit qu'elle n'y doive jamais atteindre ? N'est-il pas de personnage plus notoire, plus sympathiquement lié à nous, plus près des cœurs de prolétaires qui battent à l'unisson dans une démocratie ? M. Jules Slache, entre autres, cordonnier de Molenbeek que nous n'avons encore qu'entendu au micro de Radio-Schaerbeek — ce qui n'est, doum-è-

doum, pas assez. Pourquoi ne pas l'arracher à Marcel Antoine, son père spirituel (spirituel, parfaitement) pour le jeter tout vivant sous nos yeux ? En voilà un qui amuserait sans arrière-pensée le public du Vaudeville, ce public où tout se mêle parce que (comme nous le disait un jour une baronne d'authenticité d'autant mieux contrôlable qu'elle ne remonte pas à bien haut) parce que là du moins « on n'a pas besoin de penser ». Incomparable avantage !

Toute la troupe donne avec cœur, mais il faut citer : Marchal, Liverdan, Lambrette, le ténor Carny, Nelly O'Riss qui demeure fine et racée et Germaine Broka qui est potelée et vedettise.

En tête, cela va de soi, Libeau et Roels qui ont plusieurs bonnes scènes communes. La plus désopilante a trait à l'Exposition de Paris, excroissance non hâtive, et aux convulsions sociales concomittantes, grèves, etc. Il y a là une somme de moquerie acérée dont nos voisins du sud trouveraient le sel prodigué mais dont ils n'ont en somme pas le droit de s'offusquer puisqu'un Français qui n'a rien de métèque vient d'y consacrer tout un livre de féroce amertume en solution dans l'ironie. (1).

---

(1) Maurice Bedel : « Bengali ». Edit. : Les Œuvres Françaises.

Roels paraît là-dedans en poivrot et nous savons depuis toujours qu'il est tordant quand il est paf.

Non moins drôle est-il en Sacha Guitry s'admirant. C'est incontestable. Mais que vient faire ce Parisien à Bruxelles qu'il n'encombre guère en réalité et où par contre des autochtones suffisants se manifestent sans éclipse ? Car enfin, n'est-ce pas, lorsque ce Sacha s'autogobe du moins a-t-il quelque chose à gober alors que d'autres en font autant qui n'ont à bouffer que le vide.

Pourquoi il eut mieux valu censurer une vanité made in Belgium. Ce n'est pas difficile à trouver. Des tas de types, ici, disent MOI comme Sacha, avec une égale complaisance, mais infiniment moins de talent.

AU NOUVEAU PALAIS D'ÉTÉ

Le 10 - 9 : La Môme Piaf — Les Fratellini

A côté d'un illusioniste, nommé Alvata, qui pousse vraiment très loin l'art d'en mettre plein la vue à ses contemporains, on a vu les Fratellini et entendu la Môme Piaf qui relèvent nettement de cette chronique. Les clowns surtout.

Ah ! les beaux clowns de notre enfance, créateurs de comique pur, essentiel, jaillissant, puéril, plein de santé ! Ah ! l'homme étrange, à face de lune, à taille fine et mollet cambré, au clair costume, aux yeux malicieux et clignés ! Quelle insoupçonnée Jouvence il va pour un instant rouvrir dans notre cœur... François Fratellini use avec charme de ce prestige. Albert est l'Auguste hilare, loqueteux, défiguré et Paul est l'homme de liaison, le « musical », le flegmatique, manipulateur d'hexagonal accordéon (1). Et cela forme un trio digne

(1) Donc d'autres Fratellini que ceux que nous vîmes au Parc en avril 1936. Les vrais, cette fois, paraît-il...

d'une très grande réputation, à quoi on se doit de souhaiter longue existence encore afin qu'il sème de belles images, nimbées de joie inaltérable, dans les yeux des enfants d'aujourd'hui.

La Môme Piaf est, selon le programme, une chanteuse réaliste. C'est trop peu dire. C'est une petite bonne femme pâle, de noir vêtue — et vêtue simplement — avec la seule tache blanche d'un collet d'organdi qui ondule et « badine » près du cou. Rien à vrai dire qui vous impressionne et vous dispose à l'étonnement. Et voilà qu'elle chante, la quelconque. Une voix d'apparence éraillée d'abord sourd, puis enfle et monte, et monte encore, sans s'épointer ; une voix puissante, une voix âpre aussi, une voix tragique qui semble brûler la midinette transfigurée, une voix tellement plus grande que ce bizarre petit bout humain.

C'est de l'art le plus authentique.

Elle a dit : « Correct et Régulier », « Les Gabelous », « Un Jeune Homme chantait », « Le Fanion de la Légion », « Mon Légionnaire ».

Malgré le genre déplorablement cinéma-Jean Gabin que ces titres-là font supposer, c'est beau, à la fois banal et prenant et cela fait passer le frisson.

AU MOLIÈRE

Le 15 - 9 : « La Gamine »

Cette pièce en quatre actes de Pierre Veber et Henry de Gorsse remonte à 1911. Elle fut créée par Lantelme et, dès l'année même, promenée un peu partout par Andrée Divonne, sous l'égide des tournées Baret.

Puis vint la guerre, et on n'en parla plus...

L'aventure est simple et l'intérêt qu'elle provoque tient dans les détails. Colette — la gamine — est à l'âge où, sans crier gare, la fillette devient femme, lorsque, pour échapper à l'étouffement d'une vie mesquine de province, et à un mariage de convenance navrant, elle fuit à Paris et tombe chez un peintre illustre, Delannoy, qu'elle a connu dans son Pont-Audemer natal alors qu'il y était au vert. Accueillie par cas de force majeure — comment la jeter au pavé en pleine nuit ? — Colette croit s'éprendre de son bienfaiteur, le lui dit, se voit paternellement repoussée et tombe désespérée dans les

bras d'un élève du maître, camarade d'atelier qui n'en attendait pas plus pour l'adorer ! Embrassement capital ! Colette y trouve le germe du véritable amour, et Delannoy — qui a surpris cette caresse — y rencontre la révélation qu'il aimait la gamine lui aussi. Trop tard. Il est déjà vaincu et c'est un ami qui le lui démontre au moment où il va épouser Colette qui, consentant, se sacrifiait par gratitude. Généreux, Delannoy rend la gamine à Pierre Sernin et en fait ainsi le plus heureux des trois... jusqu'à nouvel ordre. Car on peut tout redouter d'une enfant terrible qui, n'ayant pour loi que son bon plaisir, se jette à la tête des hommes avec un si redoutable brio.

La pièce a été montée par une nouvelle direction artistique, celle de M. Charles Mahieu qui tient la barre désormais cependant que Charles Schauten s'en va « tourner » à l'étranger. Charles Gontier tient les premiers rôles (c'est devenu la maison des Charles) et ce troisième Charles les tient bien. On sent le style et la classe. Tout profit pour le peintre Delannoy.

Mlle Tony a joué au Vaudeville, et cela se sent encore un peu. Mais elle ne tardera pas à deviner qu'elle n'a pas à être la gavroche, mais la gamine. André Gevrey a du ton et de la distinction. Celle-ci presque trop

évidente ; on dirait qu'il est prêt à récrire cette phrase fameuse de La Rochefoucauld dans son propre portrait : « J'ai les cheveux naturellement frisés et avec cela épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête ». Tant mieux du reste pour Pierre Sernin qui en profite.

Autres rôles bien tenus par Maurice Lecocq, Riga, Luce de Vigny et surtout Charles Mahieu (Simoneau).

AUX GALERIES

Le 17 - 9 : « La fuite en Egypte »

Sous ce titre, chipé à l'Histoire Sainte, un conte plutôt libertin : première irrévérence. Des autres irrévérences nous ne ferons pas le compte.

Comme cette pièce est peu connue, on l'a généralement crue neuve. C'est une erreur. Elle a été créée aux Mathurins (Paris) le 19 octobre 1933. L'auteur est Robert Spitzer. Il y a trois actes et quatre tableaux.

Premier acte en deux tableaux, pour nous montrer deux déceptions.

Déçu numéro un : le prince Jean de Roumélie, héritier présomptif. Il est au lit avec sa femme légitime. Il en sort à peine qu'il apprend par les soins de son secrétaire Alfred que cette dame est une grue ; mais là une grue si grue que ça prend même un autre nom... Jean ne croira plus à l'amour et ira voyager — d'autant qu'il a justement signé des chèques sans provision ; mais c'est tout à fait accessoire.

Déçue numéro deux : la nommée Laure, une femme chic. Tellement chic que Spinelly lui fait mettre des

robes de grand soir à peine au débarqué, au Caire, bien avant le coucher d'un soleil accablant. Au Caire où nous la verrons fuir un mari ennuyeux et un gigolo qui n'a pas su s'y prendre pour la tomber au bon moment.

Et voilà Jean et Laure face à face, forcément, parce qu'on leur a réservé une même chambre, par erreur. L'idée amusante de l'auteur, ici, n'est pas dans cette coïncidence, qui n'est pas neuve, mais elle est d'obliger son héros à passer pour sourd-muet. Oui, à cause de bavardages excessifs que notre prince fit antérieurement, un banquier (qui s'y retrouvera, soyez tranquilles : les banquiers, n'est-ce pas, comme vous savez...) a accepté de payer ses dettes pourvu qu'il se taise par contrat, un certain temps donné.

Vous pensez s'il enrage d'abord, le prince Jean, de ne pouvoir déclarer son soudain amour à cette Laure. Mais comme la dame, le croyant déficient et le trouvant beau, fait les avances il ne tarde pas à découvrir les bons côtés de l'infirmité qu'on lui croit : ça va plus vite, il ne profère plus de sottises ni de propos compromettants et entend ce qu'on dit de lui. Et c'est du bien, précisément, la dame s'étant mise à l'aimer.

Idylle. Chauffée à cent degrés.

En gestes plus qu'en paroles.

Cela ne peut pas durer. Surtout pour la police des mœurs...

Alfred surgit annonçant que le roi de Roumélie vient subitement de défuncter. Et le faux sourd et muet en a un hoquet et dit « merde ». Simplement. C'est un mot qui se dit de plus en plus.

Ainsi Laure apprend en même temps que son amant a la tête couronnée et la langue bien pendue. Il en profite pour lui proposer, à sa Laure, d'abdiquer. Mais elle trouve que c'est assez, pour ces temps-ci, d'un seul roi qui trébuche (et ça c'est une petite ajoute au texte de 1933) si bien qu'elle restera favorite, mon Dieu, comme une simple Lupescu.

Et voilà ; c'est un conte. D'ailleurs amusant.

Spinelly et Paul Bernard le racontent fort bien. Pierre Feuillère les seconde on ne peut mieux en tant que secrétaire Alfred. En plus de quoi il y a Gaston Mauger qui est le père d'Alfred (et le banquier) et Christiane Ribes qui est la première femme de Jean. Puis d'autres : Roger Beaulieu, Betty Lasson, Armand Laval, Gillain, G. Mony et surtout Roger Tilles qui se tire à ravir d'une scène très difficile d'impatience amoureuse mêlée d'inexpérience gênante dans le métier d'amant.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

OCTOBRE

AU PARC

Le 2 - 10 : « Vers la Terre Canadienne »

Une pièce toute simple, en trois actes. Une pièce de folklore canadien, sans complications, sentant bon la simplicité et la santé ; une pièce qui se pourrait apparenter par plus d'un côté à celles de nos comédies wallonnes qui ont pour « lieu » non la grande ville (on veut dire Liège) non la petite, mais le village.

Un garçon a de mauvaises fréquentations. Son père, un paysan (dans ce pays où le seul fait d'habiter une terre toute à durement défricher est en soi la victoire essentielle, paysan se traduit : habitant) son père, donc, un habitant l'a fait instruire comme jadis le père Rousset fit de sa fille Blanchette. Et le jeune sot dédaigne la vie champêtre et veut aller tâter de la ville. Il y réussit vraiment fort mal, si mal que nous concluons qu'à Montréal on peut strictement crever de faim — et cela n'est pas une réclame pour la contrée, ô Troupe Officielle Canadienne !

Mais la bonne mère du « baraudeux » (vaurien) le vient arracher

à la misère. Il a compris son erreur. Il revient, repentant et ramène même au travail rural, à « la terre canadienne » le mauvais ami de jadis, lui aussi tombé dans la mouise hermétique et montréalaise.

Retour d'enfant prodigue, toujours touchant. Surtout lorsqu'il y a une blonde Juliette qui attend patiemment le revenant et sera sa récompense.

Le charme de cet ouvrage, de M. Henry Deyglun, est dans ce vieux français canadien, savoureux, préservé par isolement des abâtardissements du cosmopolitisme, et que révéla à la plupart d'entre nous la si douce Maria Chapdelaine.

Un glossaire, joint au programme, permet de goûter pleinement la saveur de ce langage, sorti tout vivant du passé et que disent avec un naturel inimitable parce que non joué, les consciencieux acteurs de la Tournée Canadienne : Fred Barry, Bella Ouellette, Albert Duquesne (le père, la mère, le fils) ; Mimi D'Estée (Juliette), l'auteur-acteur Henry Deyglun (Roméo, le mauvais ami) et Marthe Thiéry (Simone Bourget, sœur de Roméo) tous méritant la louange et les trois premiers la mention d'excellence.

La mise en scène, les décors euxmêmes sont farcis de détails qui ravissent les fervents de folklore, et les instruisent à l'occasion.

Non moins comblés sont-ils par le « Quatuor Alouette » formé d'un clair ténor, Jules Jacob, de deux barytons, MM. Filiatrault et Trottier, et d'une basse, Em. Lamarre. Ces bons chanteurs prodiguent les perles d'un répertoire fait de vieilles chansons, harmonisées à leur usage, qui nous reviennent d'Au Dela l'Eau plus qu'elles ne nous en viennent ; car nous y reconnaissons tant de choses familières et jusqu'à des rythmes et des énumérations en cascades qui font irrésistiblement penser au crâmignon liégeois dans le genre de « Pauve Mohe », un crâmignon qui, bien entendu, serait chanté sur place et sans farandoler.

En somme une jolie propagande, efficace parce que teintée d'ingénuité et de pudeur, ce qui n'est jamais plus le cas de la réclame.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 8-10 : « Les Chevaliers de la Table Ronde »

On a tellement pris l'habitude de voir Adrien Mayer faire des tours de force d'organisation qu'on oublie de s'en étonner. Tout de même quand il nous amène la troupe de l'Œuvre, pour la création avant Paris d'une pièce de Jean Cocteau, on aurait tort de trouver cela tout naturel. Et l'on ne s'en rendra tout à fait compte que le jour où cet actif décidera lui aussi — et il y songe — de se croiser les bras. Alors, on se mordra les poings ; car on n'apprécie l'exceptionnel qu'on eut en son pouvoir que quand on l'a perdu. (1re à Paris 16-10-37. Œuvre).

Jean Cocteau, faisant largesse au public bruxellois d'une préface qu'il lut lui-même durant qu'imminaient les trois coups, assura qu'il avait rêvé sa pièce avant que de l'écrire. Est-ce vrai ? C'est du moins possible. C'était surtout utile à dire pour expliquer des libertés prises avec la légende et pour écarter toute critique d'esprit lourd qui chemine en marge de textes morts, à l'adresse de l'inspiration qui s'envole.

Quand on a affaire à Cocteau on le suit où qu'il aille, car un poète qui fait de la voltige a ceci de commun

avec le chat qu'il retombe toujours sur ses pieds.

Dons si nous vous disons le schéma (et il le faut bien), n'allez pas vous figurer que vous savez ensuite de quoi il retourne, pas plus que quand vous contemplez un masque vous ne savez comment est la physionomie véritable que ces traits immobiles recouvrent.

Dans la pièce il y a des sorcelleries, des sorts, des prestiges, des voix qui parlent dans l'ombre. Ne riez pas : vous entendez souvent des voix en vous, qui viennent de la prudence, de l'intuition, de la tentation, de la cinesthésie. Seulement vous n'y prenez pas garde. Ici — encore — il y a des personnages qui ont deux visages, l'un beau, l'autre vilain ; et c'est l'enchanteur Merlin qui veut ça. Or, de grâce, regardez mieux autour de vous et vous verrez ces deux visages, un peu partout. Ainsi vous saurez que Merlin n'est pas mort et avait les dons de survivance et puis d'ubiquité.

Ainsi de suite.

Donc, voici. Au château d'Artus, en Bretagne règne une étrange atmosphère. Le Mal a pris la figure du Bien. Merlin s'y est fait aumônier et son serviteur familier le démon Ginifer a pris les traits du loyal Gauvain, le courtois et fier paladin. On attend la venue d'un chevalier du Graal qui sera Galaad surnommé Blancharmure, fils de Lancelot du

Lac et de la fée Mélusine. Il est présent aussi, le beau Lancelot, amant de la reine Guenièvre et, de plus, leur fils Ségramore.

Galaad paraît, fait la preuve de son caractère prédestiné et voici, avec lui, la promesse du Bonheur. Mais Merlin déchaîne ses ruses et ouvre ses pièges. Il lance tout ce monde loin de la Table Ronde à la Quête du Graal, d'abord dans une ruine ensorcelée où Lancelot défiera le Diable aux échecs et recevra la visite d'une Guenièvre détestable qui n'est autre que Ginifer. Ou, si vous voulez, afin d'éclairer la lanterne, l'amant y voit sa maîtresse dans un de ses mauvais jours, alors que le démon des instincts coupables l'habite et la tourmente. Pourtant dans ces ruines est enchaîné le vrai Gauvain, que l'on délivre après tribulations (rien de grand ne se fait sans peine). Et le troisième acte revoit tous les personnages légendaires chez le roi Artus que Merlin a prévenu de la trahison de sa femme Guenièvre. Artus tue Lancelot et se trouve aussitôt en proie à la tragédie du remords. Car Lancelot en mourant lui a demandé pardon et il sait maintenant que Lancelot et Guenièvre étaient destinés l'un à l'autre par la force invincible de l'amour. Mais voici l'espérance qui rentre avec la vraie lumière projetée par Galaad le pur : aux lieu et place de Lancelot tué et de Guenièvre morte on trouve Ségra-

more et Blandine devenus leurs doubles évidents — car les morts ressuscitent peut-être dans la chair même de leurs enfants.

Et ce miracle accompli, Galaad s'en ira vers d'autres tâches parce que le mal est partout, infatigable, et que partout il faut le combattre...

Bons décors conçus par l'auteur. Superbes costumes de Mlle Chanel : la haute couture au service de la claire poésie. Interprétation compréhensive et belle réunissant un clavier de voix harmonieux où Fainsilber (Artus) donnait les sons de violoncelle et Lancelot (Lucien Pascal) les sons d'alto. Fainsilber est superbe, pénétré, pénétrant, noble d'attitude et de ton. Et comme brûlé par un feu intérieur. Le Galaad de Jean Marais, blond, grand, clair, un peu brusque, fort et gauche, mâle et puéril nous a semblé parfait. Quant au Ginifer de Georges Rollin, au premier acte surtout, on le doit beaucoup louer. Autres rôles par Anie Morène (Guenièvre), Blanchette Brunay (Blandine). Vitold (Merlin) et Yves Forget (Ségramore). Tous au-dessus de la moyenne.

Quand nous repenserons à ce rêve matérialisé, il nous semblera y avoir assisté en grands enfants émus et attentifs, à qui un conte moral fut fait par un autre enchanteur auquel les Fées du Lac avaient cette fois donné le nom amusant de Cocteau.

A LA GAITE

Le 8-10 : « La Fessée »

L'auteur appelle cela une « pièce gaie en trois actes ».

Nous appelons cela un vaudeville. Des personnes de bonne volonté y ont vu en outre des intentions satiriques. Va pour les intentions.

M. Jean de Letraz nous raconte ceci. Un homme a fessé sa femme devant la fenêtre ouverte. Voyez la vraisemblance. Il l'a fessée parce qu'elle l'avait giflé. Elle l'avait giflé parce que, instiguée par sa mère, elle prenait de grands airs, elle nobilionne, avec cet épais roturier : d'où conflit.

Parenthèse, ici, d'une seconde s. v. p. pour émunérer le personnel. « Lui » se nomme Pousset. « Elle », Hermine. La mère : Blanche, dite Chonchette. Il y a une petite sœur qui s'appelle Liliane; quelques comparses, un vicomte efféminé (dont le succès à Paris fut de singer les mines de Maurice Rostand) et enfin un photographe du nom de Grésillons.

Ce photographe est myope comme on ne l'est pas et habite en face. Il a

photographié la scène de la fessée, comme ça, au petit bonheur, à tort (certes) et à travers (si on peut dire) sans bien savoir ce que c'était. Et il a envoyé le film à développer.

Il l'a envoyé à une usine dont les ouvriers, justement, se livraient au nouveau sport français de la grève sur le tas. Par passe-temps, ces Messieurs, désœuvrés, ont agrandi le cliché, l'ont fait passer, laissé publier, tiré en affiches, etc. Tout cela sous un titre qui leur semble symbolique : « La Réaction corrigée par le Peuple ».

Ainsi toute une nation contemple la façade postérieure de Mme Pousset, née Hermine de Saint-Alba. N'est-ce pas que c'est amusant ?

Heureusement la physionomie est assez imprécise de ce côté là et on est parvenu à faire croire, moyennant finances, que c'est sa bonne, non sa femme que Pousset ce jour-là corrigeait.

Or, la petite Liliane, qui écrit dans les journaux, arrive à retourner la situation (et l'opinion du pays à la suite) en imprimant dans une feuille publique que la fessée allégorique n'était pas ce que crut le Front Populaire, mais au contraire : « L'Ordre fustigeant l'Anarchie ».

Sur quoi voilà la France restituée aux partis du centre. A cause d'un derrière. Mon Dieu, si c'était un

Belge qui avait trouvé çà on dirait que c'est de mauvais goût.

Heureusement ce n'est pas un Belge.

Quoi qu'il en soit, désormais c'est devenu un honneur d'avoir été fessée ainsi, historiquement, et parmi ces dames bien, tout le monde veut y mettre du sien. Entendez « sien » comme vous voudrez. C'est finalement Blanche, dite Chonchette, qui aura cette insigne gloire et déclarera devant le micro qu'elle est contente et fera mieux la prochaine fois. « Mieux », hein ? C'est ici qu'il faut rire...

La pièce est jouée avec l'entrain possible par Darman (Pousset) lequel peut toujours être drôle en soi, indépendamment de ce qu'il joue. Mlle Mireille Perrey (Hermine) créatrice du rôle — dont on ne voit que les jambes, à propos, au moment pathétique puisque le reste est braqué face à la fenêtre de fond — et Mme Marcelle Praince, impressionnante Chonchette, sont agréables à regarder. Le rôle de Doudou (tenu à Paris par M. Tissier) est ici tapetté par M. Walliery. Quant au photographe myopissime, dont M. Pierre Stephen fit au Théâtre de Paris une figure de farce funambulesque, il est à Bruxelles bien représenté par M. Jean Landret. Autres rôles secondaires

par : Made Sylvère, Jacqueline Bizos, Laudel et Daniel Walter (1).

Succès ? Est-ce que ça se demande ? Il y a cet attrait de la fessée, vous pensez bien, à quoi on ne peut résister. A Paris, figurez-vous, dans la première quinzaine de janvier dernier la concupiscence du public mettait cette entreprise au premier plan de tous les spectacles. 47,200 frs par soir, paraît-il ; plus que partout ailleurs dans les théâtres de l'intelligente Ville Lumière.

Quarante-sept mille deux cents.

C'est Lucien Dubech qui l'a dit. Alors ? Faut-il ajouter quelque chose à celà ?

Hélas.

Trois fois.

---

(1) A partir du 22-10, les principaux rôles, sauf Pousset, ont changé de titulaires. Notamment : Mona Sem (Hermine), Mady Purnode (Chonchette), Jacqueline Fonson (Liliane).

AUX GALERIES

Le 11 - 10 : « Eblouissement »

Pièce en trois actes et quatre tableaux de Keith Winter, adaptation française de M[me] Constance Coline, représentée pour la première fois à Paris (Théâtre des Arts) le 10 décembre 1936.

On est dans la famille Linden — famille de gentlemen-farmers — quelque part en Angleterre. Très gentlemen ; très peu farmers : les messieurs portent de hautes bottes, mais elles ne sont jamais crottées et une des dames arbore des toilettes haute couture ravissantes pour prendre le thé. C'est celle-là qui cause le drame. Henri Linden l'a épousée aux colonies et ramenée chez les siens, savoir : sa sœur Anna, une vieille rosse fort bougonne et ses frères David et Mickey. La nouvelle venue — Marielle — parée du charme oriental jette le trouble. Anna la déteste, Mickey la désire, David l'aime. Et elle le rend à ce dernier. Entre eux, dès le premier contact, ce fut l'éblouissement. Hélas, David est marié à Judith...

Pauvre petite poétique Judith ! Elle est vaincue d'avance, pas de force. Et elle a le goût du sacrifice. Quand elle voit que la partie est perdue, elle se réfugie dans la mort.

Et voilà tout notre monde avec ce fantôme attablé. Le remords, la haine,

la rancune rôdent. Les gens se regardent avec des yeux de meurtriers. Henri n'aime plus Marielle, responsable ; Mickey a rengainé ses saillies de petit taureau ; Anna grince des dents ; David est fou plus qu'à moitié.

Seigneur, que va-t-il arriver ? Ceci : que Marielle convaincra David de ce que Judith s'est tuée pour laisser aux amoureux le champ libre et David acceptera de tenter d'édifier un bonheur sur cette tombe et parmi ces ruines.

C'est tout simplement désolant. Et nous aimons autant ne pas plus avant commenter.

L'intérêt de la représentation repose sur l'interprétation du rôle d'Anna la grincheuse, la mal-contente, la Cassandre provinciale par Mme Marcelle Géniat, laquelle fait un sort à chaque trait. C'est une très admirable artiste. Le rôle de Marielle, joué à Paris par Lucienne Bogaert, est ici le fait de Suzanne Risler. Marie-Louise Delby est touchante en Judith. MM. René Worms, Chambois. Félix Clément sont respectivement Henri, David, Mickey.

Le public applaudit, mais pas très. Ce doit être la faute de l'auteur. On ne vient pas proposer à une salle où domine l'homme moyen (et la femme idem) de croire à pareil sacrifice. Si l'homme moyen admettait cela il aurait cessé d'être moyen... Vous voyez, c'est un cercle vicieux.

AU MOLIÈRE

Le 15-10 : « Petite Peste »

Une des nombreuses pièces de René Weil, dit Romain Coolus, ce qui « fait » beaucoup plus latin. Elle date de 1905. Nous ne pensons pas qu'on l'ait souvent jouée à Bruxelles depuis la guerre, si ce n'est en août 1928 — voilà tantôt dix ans, hé ! — avec Samuel Max et Solange Moret, notamment. C'est une œuvrette qui se serait sous-titrée au temps où le public admettait ces indications au départ : « Mauvais caractère mais bon cœur ». Autrement dit « fais ce que je veux, sinon gare à toi ! » On est tout simplement tenté de s'écrier comme Jacques dans « Christine » de Géraldy : « ...Pourquoi est-ce qu'il n'est pas permis de battre une femme ?... Ce serait si bon !... » (1)

Au demeurant, voici l'histoire. Marceline, la petite peste, vit chez des parents adoptifs, les Chameron, qui l'adorent et qu'elle n'adore pas moins. La félicité serait parfaite si Mme Paule Chameron, qui aime son mari, soyez-en convaincus, n'avait cependant une légère envie de faire une incursion dans le domaine de l'adultère et ce avec le jeune Chancelet. Micheline les ayant surpris au moment où ils se donnaient rendez-vous en vue de

(1) Acte II, scène II.

passer aux réalités, veut empêcher le drame, entendez le drame pour le brave Chameron qui est la mansuétude personnifiée. Elle y arrive, la « petite peste », en rendant Chancelet amoureux d'elle et en l'empêchant d'être présent au rendez-vous. Voilà que Chancelet se met à l'aimer, mais aussi Chantelouve, un homme mûr qui gravite dans l'entourage des Chameron. Or, Micheline aime Chantelouve mais pas du tout Chancelet. Malheureusement, le sieur Chantelouve est un peu bourru et Micheline a les apparences d'une chipie adorable. Cependant vous pensez bien qu'après s'être eng... copieusement tout le long des trois actes, ils finiront par se marier au dernier. Quant à Chancelet, on le laisse tomber avec désinvolture, ce qui ne cause pas à Mme Chameron de trop grands regrets.

Et nous, nous espérons que la « petite peste » a enfin trouvé son maître.

Bonne interprétation. Mme Jane Tony (Micheline) a un rôle turbulent et agressif. Elle s'y trouve fort à l'aise. M. Gevrey fait un Chancelet réussi. M. Gontier est un amoureux sombre et nerveux qui « encaisse » pourtant à ravir les gentillesses vinaigrées de sa future épouse. Ch. Mahieu est Chameron ; Fl. Iny, Mme Chameron. Autres rôles (il y a en tout 5 hommes, 4 femmes) convenablement tenus.

»-«

THÉATRE PATRIA

Le 17 - 10 : « Le Noël sur la place »

Sur la scène qui fut celle du Marais, l'« Equipe A » de Verviers a ramené un spectacle d'art : « Le Noël sur la place », jeu en trois parties sur les cinq mystères joyeux du Rosaire, d'Henri Ghéon.

Sur une place de village, cinq romanichels, un soir de Noël, improvisent un jeu de la Nativité. Ce serait faire injure, même à un mécréant que de lui conter ça. On voit Joseph, on voit Marie, on voit l'ange de l'Annonciation, puis l'arrivée à Bethléem; la joie (diversement exprimée) des simples et des Rois Mages devant la crèche de l'Enfant-Dieu, l'enfance paisible du fils du charpentier, et Jésus parmi les Docteurs...

Le miracle est que tout ceci soit redevenu émouvant et humain par le prestige d'une littérature adroite à ne pas laisser ignorer sa présence tout en se dissimulant le plus qu'elle peut. La merveille est que des acteurs amateurs, avec des oripeaux à dessein misérables aient su faire d'une imagerie d'Epinal de véritables petits tableaux, aient su atteindre à une grandeur vraie qui ne peut émaner que de l'humilité devant l'importance du sujet. Une troupe qui est arrivée au fini des professionnels sans — par bonheur — en avoir le vernis ce

qui nous contente et nous charme, en nous dépaysant.

Sans doute le principal mérite en revient-il à Oscar Lejeune, metteur en scène lucide, sensible, cultivé et croyant. Qu'il soit récompensé bien plus par l'émotion que son équipe propage que par la coupe qu'on lui a remise comme à un capitaine de football. (1)

Pourtant qu'il partage sa gerbe avec ceux qu'il a, comme on dit en wallon, « escolés » mais qui étaient dignes de ce choix, principalement Mme Jean Colaris qui accepte les personnages déplaisants ou grotesques et qui leur donne une vérité de vie recroquevillée, mais comme d'eau-forte. Mlle Marie-Louise Matray joue Marie avec le désir de pureté d'une pauvresse qui tâche à s'évader de la marque de basse origine. C'est très bien. La petite Ninette Mathy est une gamine qui fera peut-être du chemin. Elle récite à peine, juste ce qu'il faut pour que ce ne soit pas anormal et elle est à la situation comme une grande. Les deux hommes, MM. Jean Colaris et Jules Ghaye ne s'attirent pas un reproche. Ce dernier a un timbre de voix du plus agréable métal.

---

(1) « L'Equipe A » jouait sous les auspices de la Fédération Brabançonne des Cercles dramatiques de langue française pour la cérémonie de remise du Trophée Royal dont elle est détentrice pour l'année 1937.

AUX GALERIES

Le 20 - 10 : « **Altitude 3200** »

Comédie en trois actes et quatre tableaux, représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre de l'Etoile, le 17 février 1937.

L'auteur M. Julien Luchaire est venu au théâtre sur le tard, aux environs de la soixantaine. En quelques années il a écrit une dizaine de pièces, dont plusieurs encore inédites. Des titres ? Une « Bérénice » ; et puis : « Boccace, conte XIX » ; « Jamais deux sans trois », « Le Tocsin ».

Pour ce qui est de cette pièce-ci, il l'avoue : c'est un exercice. Il le fit pour donner des rôles de leur âge à de jeunes élèves de Rouleau, parmi lesquels sa petite-fille. Disons-le, cela se sent que c'est fait sur mesure. Chacun a sa petite scène ; mais à cause de cette justice distributive l'intérêt se disperse, l'attention s'éparpille.

Il est imaginé que deux groupes de jeunes alpinistes (filles et garçons) sont forcés d'hiverner à 3200 mètres d'altitude, en montagne, dans un hôtel

abandonné mais fort bien pourvu — même de champagne — parce qu'une avalanche les a coupés du monde. Qu'arrive-t-il ? L'amour, bien entendu. Mais sous ses divers masques : le flirt, le désir dédaigné, la passion charnelle combattue, l'amour platonique, pur. Celui-ci naît entre le jeune Irénée, pré-séminariste et l'héroïque Magali qui ira se jeter dans une crevasse pour ne pas entraver la vocation de son bien-aimé. L'idée est belle et toute la pièce eût gagné à être centrée sur ce drame-là. Mais non, ce n'est qu'un épisode. Et il n'y a une réussite de fine et prenante émotion qu'au moment où, le groupe délivré, on voit repartir Irénée seul, dépareillé, rangé désormais parmi ceux qui vont le front soucieux, cheminant dans la vie courbés sous le remords, escortés par une Ombre...

Joué avec entrain par de jeunes artistes pleins d'espoir et nantis de qualités, à qui le métier viendra. Exceptons de cette réserve les déjà chevronnés : A. Bernier (Victor), Hélène Dussart (Sonia), Pierre Feuillère (Benoit), Guarini (Marthe). Parmi les nouveaux: Fred Colin (Irénée), Christel Or (Zizi), Frida Houbert (Magali)... Quant aux autres, on se reverra.

AU PARC

Le 23 - 10 : « Napoléon unique »

La pièce que voici, en 3 actes, est de Paul Raynal. Elle fut représentée pour la première fois à Paris (Porte Saint-Martin) le 10 novembre 1936.

Est-ce vraiment une pièce ? Ce sont plutôt des dialogues car les cinq personnages dont se contente le tableau de distribution ne sont jamais ensemble en scène : une fois à trois, presque toujours à deux et le meilleur de l'œuvre est un monologue de Napoléon penché sur le gouffre de son âme, au Un.

Est-ce là un défaut ? Oui et non. Oui si l'on exige du théâtre selon toutes les règles (et encore : les Trois Unités sont ici respectées) ; non si l'on veut bien admettre que c'est un portrait que nous peint l'auteur et que, quel que soit l'interlocuteur du modèle il n'importe pas car il n'existe autant dire point : Napoléon est Unique. Pas de personnage à sa taille, non, pas même sa mère qui a bien la même tête de fer et la même lucidité d'aigle, mais chez qui le coin du génie est vacant.

Et à cause de cette grandeur solitaire du héros, de sa situation hors la commune mesure, à cause du fait que quoi qu'il dise il a l'air de parler à des ombres, l'anecdote petitement humaine a en somme assez peu d'intérêt. Mais encore quelle est-elle ? Le divorce d'avec Joséphine. Fouché le lui conseille et il sait que Fouché a raison. Mais comme son cœur s'insurge contre cette raison omniprésente il se venge, par un biais, en versant sur Fouché un torrent d'insultantes vérités (plus vraies, s'il se peut, qu'insultantes) et Talleyrand, qui survient, essuye la fin de l'orage et en prend pour son grade lequel, comme on sait, n'est pas mince.

Ensuite Napoléon consulte sa mère que Joséphine a essayé d'endoctriner. Mais on ne roule pas Madame Mère, qui conseille à son tour le divorce et l'exige, même, pour aussitôt. Exige ? Est-ce bien historique ? Ah !... si vous désirez un Bonaparte sorti des manuels d'histoire, passez donc chez M. Sardou ! C'est psychologiquement vraisemblable et c'est, ici, ce qui importe.

Enfin il y a la scène intime de répudiation où le grand homme, où l'homme Unique est peut-être un peu trop humain, à notre convenance, entre le souci de sa gloire et de sa légende et l'amour — inférieur à lui.

C'est tout. Il y a donc des défauts

mais ils y sont équilibrés par leurs qualités symétriques. M. Raynal est un tragique. Il aime la grandeur et s'y meut tout à l'aise. Si, dès lors, des gens ont pu trouver que cette œuvre est ennuyeuse, c'est que regarder la grandeur leur inflige mal de tête. On ne doit pas leur en vouloir. On a chacun la tête qu'on peut.

De sorte qu'en résumé il est inutile de plaider cette cause. Le Napoléon de Raynal est, là-haut, sur un socle si élevé que la foule peut passer sans devoir lever les yeux, et c'est bien. Ceux qui marchent sur le plan où cette statue se trouve érigée en verront d'eux-mêmes la valeur.

La troupe Karsenty nous amena un des créateurs : Henri Rollan, dans le rôle principal. Napoléon nerveux, verveux, peut-être plus emporté que nous n'eussions imaginé mais incomparable de vérité générale, d'identification physique avec ce héros, quoi qu'on fasse écrasant. M. Henri Rollan a poussé aussi loin qu'il se peut l'intelligence de ce rôle. Véra Sergine créa Madame Mère à Paris. Bien sûr, elle devait ressembler plus que Mady Berry (que nous avons vue ici) au portrait que Delpech grava de Létizia d'après le tableau de Gérard et qui figure en tête du beau livre où Lydie Peretti plaça sous son vrai jour la mère de l'empereur. Mais Sergine n'a pu avoir plus de souveraine autorité.

Pour ce qui est de Joséphine nous ne savons ce qu'en fit Annie Ducaux, mais nous pensons que Jeanne Boitel n'en donne qu'un aspect quelque peu restreint. Elle est belle, désirable, touchante, délicieusement femme sans doute. Mais il y a dans ses sursauts, ses désespoirs, ses convulsions quelque chose d'un peu maigre, de vaguement creux qui chagrine.

Quant à MM. Jean Toulout et Pierre Magnier (Fouché et Talleyrand) ils ont été sous leurs livrées splendides et leurs panaches de plumes, d'impeccables « grands » hommes, taille courante ; veuillez entendre celle qui permet d'entrevoir — par comparaison — le démesuré.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 23 - 10 : « Chacun sa vérité »
« Celui qui vaut douze livres »

Second spectacle de la S. A. S. E. C.
La pièce de Pirandello, écrite en 1916, fut révélée en langue française dans la version de Benjamin Crémieux, chez nous, à Bruxelles, par le Marais, en novembre 1924. En nous la rendant assez peu de temps après la mort de l'auteur (10-12-1936), Mme Berthe Bovy accomplit un geste pieux. Le théâtre du grand Italien est maintenant classé dans notre admiration, nous ne discutons plus le mérite de tous ces drames étranges de la personnalité. Il y a quelque temps, à Bruxelles, Massimo Bontempelli, parlant du dramaturge défunt, disait notamment : « Le théâtre de Pirandello est fait d'inquiétude, d'êtres » anonymes qui veulent devenir un » personnage... Et ces personnages » souffrent parce qu'ils ne se sentent » pas assez vivre... La vie de ces » personnages est grotesque et terrible. Ils ont la conscience à la fois » trouble et sûre d'être environnés » de néant. »

Ce sont là des bribes de jugement qui nous suffisent aujourd'hui à situer tout de suite une œuvre dont le même commentateur autorisé a dit qu'à y bien regarder elle n'est qu'une tragédie en cent actes divers.

Chacun sa vérité, cela veut dire que la vérité est relative, subjective, morcelée ; que ce n'est pas une chose concrète, mais une simple construction mentale, un reflet dans notre pensée ; que la vérité pour tout dire c'est l'idée que chacun s'en fait. « Cosi è, si vi pare » dit le titre italien, ce qui se traduirait mieux : « C'est ainsi, si cela vous plaît ». N'empêche que le titre français dit tout aussi bien, sinon mieux, la raison profonde du drame.

Que voici.

Un fonctionnaire, nommé Ponza, vient s'installer dans une petite ville avec sa femme et sa belle-mère. Mais il paraît séquestrer sa femme et, en tout cas l'empêcher de voir sa mère qui habite sous un autre toit. Grande effervescence dans le landerneau, d'autant que l'inquisition sans vergogne de nos provinciaux leur apprend que Mme Frola déclare son gendre fou. Fou en ceci qu'il croit sa première femme morte alors qu'il n'en est rien. C'est à savoir qu'on aurait dû lui enlever durant quelque temps sa femme (fille de Mme Frola) pour la soigner dans une maison de santé. Au

retour de la malade, guérie, il ne l'aurait pas reconnue et c'est en simulant un second mariage qu'on serait parvenu à la lui faire reprendre.

Quant à Ponza, il affirme lui aussi, que sa belle-mère est folle et qu'il lui cache cette seconde épouse pour laisser à la pauvre vieille l'illusion que sa fille vit encore. Une catastrophe sismique ayant détruit le village originaire de l'étrange trio (et les registres d'état-civil capables d'apporter la lumière) Mme Ponza seule pourrait donner le mot de l'énigme. On parvient à l'arracher à sa réclusion ; elle arrive voilée et comme fantômale et, ne se dévoilant pas plus matériellement que spirituellement, elle répond aux interrogateurs :

— Ce que je puis vous dire, c'est que je suis la fille de Mme Frola et que je suis aussi la « seconde » femme de M. Ponza.

— Mais quelle est votre identité ?

— Je suis Personne. Je suis celle qu'on me croit.

Interprétation d'une vie intense. Les quatorze personnages en scène (sept hommes, sept femmes) réussissent à passionner par leur mouvement réel (nous ne disons pas : agitation) mais trois figures dominent : Camille Corney, créateur du rôle de Ponza ; la parfaite Berthe Bovy (Mme Frola) et Jean Debucourt (Lambert Laudisi). Tous trois supérieurs. Mais,

pour ce qui est de Debucourt, dans ce personnage de substitut de l'auteur dont le ricanement joyeux se moque de nos incertitudes, on le peut dire incomparable. Peut-être même à lui-même. Jamais sans doute il ne retrouvera un rôle où, comme dans ce Méphisto familier à brûle-gueule et veston, il donnera l'illusion de la vie plus que la vie elle-même.

× × ×

« Celui qui vaut douze livres » fut aussi révélé au Marais — mars 1923 — dans son adaptation par Marie Austine et Jules Delacre. Cette pièce anglaise est d'un humour si fin qu'il rejoint la finesse française, nous voulons dire de la belle époque.

Il s'agit de la déconvenue d'un vaniteux arrivé, qui se contemple et fait des épates pour des prunes auprès de son ancienne femme, absolument de marbre devant sa réussite bourgeoise et qui l'estime juste douze livres, prix dont elle paya une machine à écrire qui représentait pour elle le moyen de gagner sa vie et de se libérer de ce dindon. L'auteur, Sir James Barrie, dans un prologue exquis d'humour impassible, nous convie à trouver en nous quelque chose de ce m'as-tu-vu éternel, multiforme, ubiquique, fier ici de devenir baronnet, là capitaine, ou ministre ; ailleurs épicier.

Berthe Bovy et Georges Saillard nous ont distillé, au compte-goutte,

ce filet d'ironie glaciale dans un décor solennel, compassé et comme il se doit : splendidement ennuyeux.

Et Jules Delacre présenta le spectacle. Oui, le Delacre du Marais, l'homme que l'incompréhension de certains obligea à cesser une tentative qui jetait sur Bruxelles un éclat hélas effacé. Jules Delacre déniché par Mayer et amené par lui quasi de force vers des bravos de regret qui ne furent pas ménagés. Et l'homme fut chic. Il parla de ce passé mort avec philosophie, détachement et discrétion. Tout de même, ses paroles de rémission nous firent penser à des vers de Gilkin que nous citons de mémoire mais qui doivent être, à une lettre près, ceux-ci.

O mon cœur, dans l'oubli noyons l'irré-
[parable
Et sous un lourd pardon broyons ces
[misérables !

AU PARC

Le 26 - 10 : « Le Dard »

« La double Expertise »

M. Gabriel Marcel est un auteur sévère. C'est pour cela qu'on le joue peu. Il a écrit quantité de pièces qu'on se contente de publier et qui rebutent les Directeurs. Par exemple : « Un homme de Dieu » (qui parut aux Cahiers Verts), « La Chapelle ardente », « Le Monde Cassé », « Le Cœur des autres », etc.

M. Marcel est un philosophe. Il use du théâtre pour confronter des idées. C'est encore ici le cas. Le résultat est qu'on est intéressé au jeu des idées, non conquis par le drame lequel demeure latent. En somme surtout drames d'idées. Et l'auteur a tellement de conscience dans l'exposé que quand il met face à face les rouges et les blancs il fait dire à chaque champion ce qu'il a de mieux à dire, sans passion, ne mécontentant par conséquent ni les blancs ni les rouges, mais ne les contentant pas non plus.

Le débat existe entre Eustache Soreau, professeur de lycée, très à

gauche, disons pré-communiste et Werner Schnee, compositeur allemand, aryen — comme il dit — cent pour cent, émigré cependant d'Allemagne pour suivre son accompagnateur et ami expulsé, lui, en tant que Juif. Soreau et Schnee sont amis mais cela ne tarde pas à aller mal entre eux parce que Schnee est un représentant de la spiritualité libre, un artiste individualiste, pauvre volontaire, alors que Soreau, homme de groupe, de parti, de troupeau, va de plus en plus dans la direction de la vie en « cellule », vers ce tiré par une certaine institutrice rousse et stalinienne nommée Gertrude. Dans les bras de qui, faut-il le dire, notre Soreau finira par tomber. On tombe du côté où l'on penche.

L'intérêt de ce Soreau, à nos yeux, est d'être un homme qui souffre d'avoir trop réussi (dans le sens bourgeois) et qui sent avec acuité combien il est inconséquent, pour ne pas dire plus, de vivre dans le confort moderne et presque la fortune, lorsque l'on prêche et guide les « prolétaires ». Bref, un homme divisé contre lui-même et qui cherche douloureusement à mettre ses théories en pratique. Werner est le contraire de cela. Il a agi comme Eustache ne l'eût peut-être pas fait ; mais ce n'est pas par application de théorie : par jaillissement.

A Soreau qui lui dit : « Plus j'aurai

réussi, plus je cultiverai en moi l'indignation », il répond : « C'est drôle de cultiver l'indignation, comme un légume ; on la sent ou on ne la sent pas, voilà tout ».

Ainsi sont les deux vis-à-vis. Cela se complique de ce que Béatrice, la femme de Soreau, aime en secret Werner. Cependant elle ne faillira pas. Et pendant que Soreau va retrouver définitivement son destin et sa communiste et que Werner court se livrer aux nazis, elle reste seule, désemparée...

Il y a bien d'autres personnages, mais peu consistants et comme greffés. Un seul est assez curieux, un fantoche genre Pécuchet qui serait devenu sénateur et que joue fort bien M. Joffre. D'ailleurs toute l'interprétation est excellente et il faut citer avant tout deux des créateurs (1). Ce sont le Werner extrêmement « nature » joué par le romancier allemand résidant en France Erich Noth, dont on dit qu'il aurait plus ou moins servi de modèle au personnage que nous lui voyons incarner et la Béatrice ravissante de douceur et d'équilibre de Mme Blanche Picard. En plus, M. Pierre Morin incarne Soreau avec

---

(1) Théâtre des Arts — Paris — Mars 1937, en représentations privées, par le « Club des Mécènes ».

intensité et humeur. Encore : Mado Ditza, Hélène Petit, Magd. Bérubet, Léonor Hirt et M. P. Varlet.

On terminait par « La double Expertise » un délassement du même auteur. Un lever de rideau passablement loufoque. Un individu qui fut déjà marié deux fois a convoqué ses ex-femmes et le mari de l'une d'elles pour donner leur avis sur sa nouvelle fiancée. Ces gens se disent des grossièretés paisibles. C'est déjà singulier. Quand arrive la promise — une sorte d'échappée de l'armée du salut, qui parle par paraboles — cela devient inepte et les « experts » se sauvent tour à tour. Le public attend avec impatience d'en pouvoir faire autant.

VARIÉTÉS

Ouverture le 26 - 10 : **Un nouveau Music-Hall**

Variétés, tel est le nom d'un nouveau théâtre situé rue de Malines à quelques pas de la gare du Nord. A vrai dire il s'agit plutôt d'un music-hall, lequel remplacera — avantageusement — le nouveau Palais d'Eté. Il a du reste les mêmes directeurs, à savoir MM. Franck et Somerhausen. Ces Messieurs ne peuvent que réussir mieux encore ici où tout semble fait pour plaire à l'œil. Particulièrement la disposition de la salle en éventail aux trois quarts déployé et dont le « bouton », le centre articulé, serait la scène. Une scène tournante, Mesdames et Messieurs, précédée d'une fosse d'orchestre à fond mobile ; c'est-à-dire d'où monte automatiquement l'orchestre quand il doit être en évidence et où il s'enfonce lentement lorsque sa présence ne sert plus à rien et même masque ou trouble la vision du public. Dans les gradins et parterre en pente où se peuvent loger 2400 spectateurs, tout est sacrifié à la convergence des re-

gards et au dégagement de ce champ de vision qui a tant d'importance. De telle sorte qu'un immense balcon n'est soutenu que par trois colonnes tellement adroitement placées qu'on ne les remarque autant dire point.

La lumière est judicieusement répartie et le plafond, notamment, compartimenté en alvéoles s'allumant de divers feux colorés, est une agréable trouvaille. Une loge du côté droit, qui vous a des airs d'aquarium, ajoute à l'étrangeté de bon aloi de cette salle qui a voulu être pittoresque, différente, non conforme et maximalement pratique.

Nous nous y rendrons quelquefois à votre intention, quand des artistes de théâtre ne dédaigneront pas d'y paraître — comme les Sakharoff le soir d'ouverture par exemple — ou même lorsque, ainsi qu'il en a été au cours de la seconde semaine, on y verra des clowns de la valeur de Dario et Bario qui ont déserté le cirque du fait que le cirque pour tout dire est désert et qui, où qu'ils portent désormais leur errance méritent de retenir l'attention de la critique parce qu'ils sont des maîtres du rire et, dans leur genre des artistes de premier plan.

AU MOLIÈRE

Le 27 - 10 : « Au Carrefour »

Cette pièce en 3 actes de M. Yoris d'Hanswyck fait penser inévitablement à certains films de propagande politique. On y veut prouver qu'il n'y a pas plusieurs vérités spirituelles mais une seule, on y accumule d'un côté tout le bien, de l'autre tout le mal. Oyez plutôt :

Deux groupes sont en présence : ici, Hurteaux et Richard, tous deux communistes. Le premier, gros industriel, est rouge afin de devenir député communiste, l'autre l'est par esprit humanitaire. Là, le groupe des croyants : Danièle, fille de Hurteaux, et Jean Crespin (un peintre pauvre) qui s'aiment en secret ; un prêtre de la famille.

Richard qui aime lui aussi Danièle veut l'épouser. Celle-ci s'y refuse : d'abord, parce que n'éprouvant pour lui aucune attirance, en second lieu parce qu'il est un mécréant. Cependant Richard qui a fait élire Hurteaux député communiste, obtient de celui-ci la main de Danièle. Entretemps, il a mis en pratique ses principes égalitaires, c'est-à-dire qu'étant le plus fort il a mis Crespin en demeure de lui céder le « terrain ». Mais

Danièle, à l'annonce de ces fiançailles par contrainte, tombe gravement malade et dépérit littéralement. Richard est affolé et impressionné. Il ne comprend pas l'esprit de soumission et l'humilité de Danièle et de Crespin. Sur ces entrefaites une grève éclate dans l'usine de Hurteaux. C'était inévitable, car tandis qu'il excite les ouvriers à la révolte en tant que député communiste, Hurteaux refuse d'augmenter leurs salaires en tant que patron. Au cours d'une bagarre il risque d'être mis à mal mais est sauvé par l'intervention du prêtre. Ce qui a pour effet de lui faire tourner « casaque » et de lui faire trouver qu'en somme les chrétiens sont de « braves gens »... Richard, lui, est frappé par la grâce divine et se fait missionnaire. Danièle deviendra Madame Crespin.

Deux personnages de complément: une servante archi-sourde, chargée de nous divertir et un homme de paille, un juif, Gorznik, destiné à faire croire que Hurteaux lui a cédé son usine alors qu'il la dirige toujours en fait. Ils apportent l'élément pittoresque.

De l'interprétation qui est louable, il faut citer dans l'ordre : M. Charles Mahieu (Hurteaux), Ch. Gontier (Richard), Mme Jane Tony (Danièle), M. Gevrey (Crespin), Mmes M. Grandet, Flore Iny, MM. Harzé (Gorznik) et Fleury (le prêtre).

»-«

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 28 - 10 : « Les Burgraves »

Si nous formulions notre avis sur Victor Hugo, auteur dramatique, au sortir de la représentation des « Burgraves », nous aurions l'air très irrespectueux. Trop irrespectueux.

Recourons en ce cas à un procédé dont nous n'abusons pas, faisons-nous cautionner et copions quelques lignes chez un historien bien classé de la littérature. Par exemple Thibaudet.

« Les Burgraves » sont comme « Hernani » une grande date : celle où le public, qui attend depuis quinze ans le Shakespeare promis prend acte de son absence sous cette armure surhumaine d'airain, de pierre, d'antiquité qui descendit, à grand bruit de vers éclatants, sur la scène du Théâtre Français en février 1843 comme celle d'Eviradnus, mais qui ne vainquit pas, laissa le trône à une sagesse pratique et vulgaire et rentra, comme Barberousse, aux solitudes. Le torrent de la poéise déchaîné dans « Hernani » s'aggrandit ici à la mesure du Rhin, le son du cor devient celui d'une immense bal-

lade germanique qui se résout en figures sans commune mesure avec la nature du théâtre. « Les Burgraves », qu'on n'a jamais pu ranimer sur la scène, fût-ce celle d'Orange, tiennent dans le monde du Théâtre Français une place monumentale. C'est un cénotaphe à la ressemblance des tombeaux de Charlemagne et de Napoléon, la cuve de porphyre où il n'y a rien que cette idée possible d'un Shakespeare romantique français, l'un de ces autels de pierre que fit élever Alexandre quand il fallut reculer et que la conquête de l'Inde lui fut refusée par ses soldats, c'est le Moscou de la grande armée du drame, l'acte enfin de démesure napoléonienne le plus authentique de Victor Hugo.

Voilà qui est bien suffisant. Il faut laisser dormir dans les bibliothèques cette histoire de Frédéric Barberousse qui sort de sa tombe pour venir dompter du regard les quatre générations de burgraves datant de son frère Job, et pour pardonner à ce dernier un crime ancien, d'ailleurs raté. Tout cela entouré de serfs enchaînés et d'orgies déchaînées, d'ombre et de lumière, de jour et de nuit (antithèse ! antithèse ! antithèse !) de fioles qui ressuscitent les mourants et vice versa, de « fils qui va tuer son père », et autres poncifs époustouflants qu'une langue sonore, comme vous savez, mais fatiguante, ne parvient

pas à galvaniser. L'échec de 1843 est actuellement une défaite qu'il ne faut plus renouveler.

Et cependant quel bel effort avait fait la S. G. S. revigorée ! Une distribution magnifique : Philippe Rolla-Barberousse, Grétillat-Job, Delvair-Guanhumara, Maurice Donneaud-Otbert, Denise Bara-Régina. Du luxe, en vérité. Si ce groupe de première valeur n'a pu nous éblouir c'est que l'entreprise est surhumaine.

Quantité d'acteurs de chez nous faisaient le complément. Parmi eux, seuls MM. Morenne (Magnus) et Gohir (Hatto) tiennent des rôles non épisodiques. M. Morenne particulièrement s'en est fort bien tiré.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 28 - 10 : « L'Orage »

Mme Paule Fischer qui dirige le « Théâtre des Indépendants » a repris courageusement sa tâche ingrate qui est de fournir des échantillons représentatifs du théâtre étranger. Ingrate, oui, parce qu'il faudrait pouvoir non seulement dire le texte étranger mais l'assimiler avec une âme étrangère — et c'est bien difficile, sinon impossible. Faut-il pour cela jeter le manche après la cognée ? Jamais de la vie. Simplement il faut se résigner à comprendre qu'on est en face d'une sorte d'expérience de laboratoire qui ne peut s'adresser qu'à un surchoix de public. Le reste serait déconcerté...

On a donné cette fois « l'Orage », le plus célèbre des drames d'Alexandre Ostrowsky (1823-1886), dramaturge russe pré-révolutionnaire. La pièce date de 1860. Elle a surtout pour but de peindre la singulière condition de la femme dans le milieu des marchands de la Russie d'alors. Singulière en effet. S'il faut s'en rapporter à la pièce (et les historiens disent que oui) la jeune fille faisait

alors quasiment ce qu'elle voulait mais la femme mariée était une sorte d'esclave qui devait se prosterner devant son mari, comme du reste le fils devait se prosterner devant sa mère.

Et nous voyons une femme mal mariée, Catherine Kabanoff (Yanova) instiguée par une jeune fille très rusée, Varvara (Dussart) sa belle-sœur, tromper son mari Tikhone (M. Josz) et prendre ainsi, en outre, revanche contre son insupportable belle-mère Marthe Kabanova (Rose Deny).

Mais l'exaltation russe, ce déséquilibre perpétuel, fait des siennes et malgré les supplications de Boris, l'amant (Royet), Catherine bourrelée de remords se confesse publiquement puis va se jeter à l'eau... Sombre histoire, généralement commentée par Kouliguine (Max Hermes) un autodidacte dont la finesse naturelle s'oppose à la stupidité continuellement rageuse du notable Dikoï (Edgard Willy) qui est l'ilote de l'aventure.

Très bien mise en scène par M[me] Maroutaeff, cette pièce nous a donc renseignés sur une époque du théâtre slave où ce dernier était encore l'expression spontanée d'une personnalité.

AUX GALERIES

Le 29 - 10 : « Ma Liberté »

Comédie en trois actes et quatre tableaux de Denys Amiel, dont la première eut lieu le 20 novembre 1936 au Théâtre Saint-Georges. M. Clément Vautel en a dit qu'on y voit un inceste larvé. M. Clément Vautel n'est pas si bête que ça...

Il faut entendre qu'il y a là dedans un père et une fille qui ont canalisé les fluides émanant du complexe d'Oedipe. Voilà : canalisé. Et leur « canal » côtoie de temps en temps le scabreux. Pas trop, juste ce qu'il faut pour aguicher ceux qui aiment ça. Et ce n'est pas leur faute, c'est celle de l'auteur qui, soyez-en sûrs, spécule sur les mauvais instincts de son public. Et cela avec une feinte candeur si bien jouée que nombre de gens s'y laissent prendre et vous jureraient deux doigts levés que le jour n'est pas plus pur que le fond de leur cœur. Bon. Essayons de penser comme eux.

Donc André Jannetier (42 ans) et sa fille naturelle Alice (21) font un joli petit ménage. En tout bien, tout

honneur. Enfin, ils s'entendent à ravir et ne sont pas des bêtes de troupeau. En cela très sympathiques.

Tous deux se marient, chacun de son côté, et les deux ménages vivent côte à côte. Mauvais ça. Raymond Vercel, l'heureux époux d'Alice, appartient à la catégorie multitudinaire « homme-masse » ; sa femme dit de lui : « J'ai l'impression de l'avoir acheté à Uniprix ». Suzanne, la femme d'André, est... femme et puis c'est tout. Alors, il arrive que pendant qu'André et Alice, les cérébraux, ont laissé là les « autres » pour aller prendre un bain de Schumann, les « autres » se consolent à eux deux comme ils peuvent, et vous voyez tout de suite comment.

Flagrant délit. Séparations.

Revoilà le père et la fille tête à tête, et s'entendant délicieusement. Jusqu'au jour où Alice s'adjuge un nouveau jeune homme qui paraît la comprendre et à qui elle dit en preuve d'amour suprême : « Je t'aliènerai MA liberté ». Pendant ce temps, André de son côté soupe avec une dame. Oh, il n'y est pas allé de bien bon cœur. Mais il y est. Si bien qu'Alice, ayant réglé sa nouvelle union, lui téléphone qu'elle est heureuse. Les larmes aux yeux. De bonheur ? Et que fait l'autre, au bout du fil ? Oui quelle bobine (tiens, c'est le mot !) quelle bobine a-t-il à l'autre bout du fil celui-là dont on avait fait

le personnage essentiel masculin et qu'on nous escamote sans crier gare au moment de la conclusion. Est-il heureux, sans réserves, lui aussi ? On ne nous le dit pas. De telle sorte que nous sommes inquiets tout de même sur les suites de la seconde expérience ? Mais tant pis.

A part ça la pièce est alerte, de bonne facture (excepté ce déséquilibre final du second personnage essentiel demeuré à la cantonade) et jouée admirablement, surtout par Henri et Denise Bosc qui sont père et fille à la ville tout autant que dans la pièce. Et ceci ajoute du piquant. De beaux artistes, très applaudis.

MM. Marconi et Félix Clément sont les deux partenaires d'Alice et Léa Gray est cette Suzanne qui partage la couche sinon les plaisirs d'esprit de Jannetier. Le reste est petits rôles.

Un bon spectacle, bien français — plus français que franc, sous l'angle freudien.

NOVEMBRE

AU PARC

Le 4 - 11 : « Le Dybbuk »

Représentation par le théâtre Habimah de Palestine.

Dans le décor étrange d'une synagogue un homme prie devant le tabernacle. C'est Hanan. Des étudiants chantent, tandis que non loin d'eux un personnage au masque impassible et inquiétant conserve une immobilité telle qu'il nous apparaît aussitôt comme en dehors du monde réel. C'est Meshulach (Le Messager).

Hanan est un mystique, un passionné, un adepte de la Sancta Kabbala. Son « moi » est en proie à une dualité terrible, un conflit entre le monde matériel et le monde divin. Le monde matériel en l'occurrence est représenté par son amour pour Leah dont il est de même aimé. Mais il apprend que Leah ne l'épousera point, le père de celle-ci la destinant à un parti plus riche. Hanan en meurt. Mais son âme se réincarne en Leah, vit en Leah, elle est « Dybbuk ». Le rabbin Azriel veut sauver cette juive possédée. Dans une scène admirable au plus haut point, tant par le jeu des acteurs que par ce qu'il y a d'occulte dans le sujet, Azriel excommunie le Dybbuk tandis que

s'affaisse Leah épuisée. Ayant réussi à la délivrer il enferme Leah dans un cercle magique. Revenue à elle, elle croit entendre la voix de son fiancé Hanan, veut courir à lui, est retenue par le Cercle qui l'en empêche, le force et brise la puissance qui la retenait. Mais le Dybbuk s'unit à nouveau à Leah et elle en meurt, tandis que le Messager apparaît comme il est apparu pour Hanan et recouvre le corps de Leah.

Nous n'avons pu qu'apprécier la force de l'interprétation, le texte nous étant inaccessible puisque en hébreu... Nous ne citerons personne, nous ne saurions lequel des acteurs est le plus à louer. Il faut pourtant accorder une mention spéciale à la danse des pauvres, des estropiés au cours d'un mariage. On a l'impression de voir s'animer une « cour des miracles » hallucinante. C'est un spectacle difficile à oublier.

Le théâtre Habimah de Palestine a droit à notre admiration. Nous espérons qu'on peut s'en rendre compte par l'exemple que nous avons choisi d'en donner (1).

C'est du très grand Théâtre.

»-«

---

(1) « Le Dybbuk » est de S. An-Ski (musique de Engel). Le Théâtre Habimah a joué également : les 5 (et 6 en matinée) « Le Juif Errant », le 6 (soirée) « Rêve de Golem ».

AUX GALERIES

Le 9 - 11 : « Le train pour Venise »

Dans cette pièce nouvelle en 3 actes, à cinq personnages, de Georges Berr et Louis Verneuil, jouée à Bruxelles avant Paris, on conte l'histoire d'un mari fin psychologue et plus malin que sa femme. Ça doit être rare, mais ça arrive. Il a constaté une fois pour toute que cette entêtée est maniable quand on ne l'aborde pas de front, mais plutôt par un biais. Ainsi dans le cas qui nous occupe Caroline Ancelot (c'est la dame) va prendre le train pour Venise avec Etienne de Boisrobert, un soupirant. On vous dit : un soupirant. Il n'y a pas d'amant dans cette affaire ; Verneuil et Berr qui savent prendre le vent ont très bien entendu la vox populi qui déjà murmurait : « encore une fois de l'adultère ! ». Donc, Caroline veut fuir parce que délaissée par un mari trop occupé et Boisrobert sera son second époux. Tout ça est très bien arrangé.

Tout ça sera très bien dérangé par le mari Michel Ancelot qui arrive, flaire le danger, accapare le rival, en

prend la mesure, lui fait gober qu'ils furent amis d'enfance et feint de lui découvrir un très beau talent de sculpteur. Au point de lui commander son buste. Tout ceci en coups de vent, après avoir astucieusement fait rater le train au couple de moins en moins sûr de se former. En effet plus Caroline voit Ancelot et Boisrobert avoir l'air de se toquer l'un de l'autre moins elle a envie de mordre à un fruit qui a cessé d'être défendu. C'est une fille d'Eve...

Finalement c'est avec son mari qu'elle prendra le train pour Venise (car il faut bien qu'il parte ce train symbolique, tout de même). Elle fuira, laissant là le benêt dont la mésaventure nous divertit sans nous toucher parce que lui — comme les autres — fait partie d'un théâtre de marionnettes admirablement réglé, mais ainsi que sont les mécaniques. Les deux autres fantoches sont : un beau-père enlevé à la galerie des ganaches et délicieusement joué par Robert Seller et un domestique amoureux et très certainement syndiqué que type Roger Vieuille. Quant au trio Ancelot - Boisrobert - Caroline, le voici : Verneuil lui-même, Armontel, Huguette, qu'on nomme encore Duflos. Parfaits et tellement dans le style !

Ce train pour Venise est un train de tournée, Dieu sait en quel coin de la carte est fixée sa gare terminus.

AU PARC

Le 9 - 11 : « Le cœur dispose »

Depuis que le Molière reprit en novembre 1931 cette pièce de Francis de Croisset (qui date de 1912) on ne l'avait plus revue, croyons-nous, sur une scène régulière. Dès lors remémorons le contenu de cet échantillon de finesse bien française fabriqué par un Belge importé (1).

Le financier Miran-Charville a une fille, Hélène, très courtisée, qui se méfie des coureurs de dot mais s'éprend plus ou moins du baron Houzier tripoteur sans scrupule, qu'elle croit bon et honnête. Le dit baron, de connivence avec un séide, a l'intention d'escroquer Miran-Charville cependant qu'il se fiance avec sa fille, mais il y a une justice immanente. Miran a un secrétaire, Levaltier, intelligent, beau garçon, adroit en affaires, loyal, qui démasque à la longue le jeu des escarpes, se fait aimer de l'héroïne et l'épouse.

Du moment que l'on tient un secrétaire sympathique, cette histoire court dans le bon style à sa fin. Et cette fois-ci c'était Pierre Dux. Ce nom prononcé, on a tout dit ! En outre : Angely, Péral, Auzat, Morin, Réginald.

---

(1) L'auteur était mort la veille: 8-11-37.

AU MOLIÈRE

Le 9 - 11 : « Fog l'ancien »

Une pièce policière en 3 actes.

Une question : connaissez-vous vos classiques en fait de roman policier ? Oui. En ce cas vous savez qu'il y avait une fois en France un bandit nommé Ballmeyer qui était arrivé à se faire admettre dans la police et qui fut chargé, lors de la fameuse affaire dite « Mystère de la chambre jaune » de se rechercher lui-même, maintenant qu'il s'appelait Larsan. Quelle angoisse : partout des traces d'un malfaiteur cru invisible uniquement parce qu'il ne cessait d'être sous nos yeux mais sous le masque d'une fausse identité !...

Pourquoi pareille mésaventure n'arriverait-elle pas à Scotland Yard ? On vous le demande, les Anglais ne sont pas plus malins.

Elle arrive, la mésaventure, grâce à l'imagination de M. Ch. Desbonnets et sous les espèces et apparences d'un certain détective Wolesley qui recherche le gibier de bagne Fog l'Ancien, sans être trop — et pour cause — pressé de le trouver...

Cela se complique ici de ce que Wolesley est espionné at home par une femme qui l'aime, Evelyn Bruce, mais qui n'en est pas moins au service du chef de Scotland Yard, Campbell et en même temps la nièce d'un autre indicateur de police nommé Somerwurst dont les manières étranges et les fréquentes simulations font miroir aux alouettes en retenant toute l'attention. En tout cas jusqu'à la fin du second acte où, dans une obscurité propice déchirée de coups de revolver, le dit Somerwurst est fort proprement poignardé. Par Fog? Non, par la petite dame qui se rend ainsi digne de lui avec qui à la fin du III nous la verrons filer vers d'autres aventures.

Ce divertissement est joué dans le ton adéquat par Ch. Gontier (Wolesley), Bodson (Campbell), Fleury (Scott), Riga (Bemble), Harzé (Somerwurst), I. France (Peggy) et Netty Loncin (Evelyn) lauréate de Conservatoire qui va pouvoir s'occuper à rendre souple l'académisme raide qu'elle a appris.

AU PARC

Le 14 - 11 : « Le Voyage »

Le second gala Karsenty nous a valu de connaître « Le Voyage » pièce en trois actes de M. Henry Bernstein, représentée pour la première fois à Paris — Gymnase — le 7 janvier 1937.

L'annuelle pièce habile d'un auteur qui vraiment, sous ce rapport, « sait y faire ». Qu'en pensera la postérité? Nous nous le demandons, sans avoir l'outrecuidance de répondre. Au risque de faire piètre figure à ses yeux (si les thuriféraires de Bernstein ont raison) nous avouons n'avoir eu l'impression que d'un jeu adroit autour d'un sujet mince. Si mince ! Un jeune homme, Maxime Rudin, est devenu l'amant d'une dame moins jeune Nicole Lambessier. Le couple allait partir en voyage, en Corse, mais il y a un empêchement pour quelle raison le voyage sera imaginaire. Fiction à quoi nous sommes priés de participer.

Au cours de ce voyage supposé, Maxime apprend que Nicole a été, tout de suite avant de tomber dans

ses bras à lui, la maîtresse de Germain Serrurier. Comme Serrurier est son ami, Maxime le méprise profondément et il veut rompre avec Nicole non parce qu'elle a eu un amant (qu'il dit) mais à cause de l'indignité générale et définitive de cet amant, ce Serrurier de deuxième zone, ce Serrurier que, ce Serrurier qui...

Ce Serrurier pour lequel on se tue, figurez-vous. Comme péripétie finale on apprend par téléphone (le téléphone est premier rôle dans cette pièce-là) qu'une jeune fille charmante, nommée Caroline, familièrement Caro, qu'on avait vue quelquefois passer et venir aux nouvelles, s'est suicidée parce que délaissée par Germain. Cela ouvre les yeux à Maxime, sinon sur l'importance de son ami du moins sur la nécessité de garder l'amour tant qu'on l'a. Sur quoi comme dit la chanson « chacun s'en fut coucher ». C'est-à-dire Maxime et Nicole, ensemble bien entendu.

Encore une fois l'aventure est conduite avec le maximum de dextérité. Et il y a pour distraire tant entre les deux hommes qu'entre les deux femmes des oppositions d'optimisme et de pessimisme, exprimées ou non, qui ont l'intention de capter l'atmosphère de notre temps. D'accord.

Il est tout de même étonnant qu'une œuvre de cette minceur fasse événement, du moins auprès de la grande

majorité des amateurs de théâtre de France et de Navarre.

C'est sans doute que l'interprétation y est pour beaucoup. A Paris : Tessier, Claude Dauphin, Jean Wall ! Ici : Tessier, Paul Bernard, Robert-Arnoux. C'est ce dernier qui joue Serrurier ; il nous a plu infiniment. Valentine Tessier est irréprochable, encore que nous l'ayons déjà vue plus à son avantage. La fantaisie de M. Paul Bernard manque quelque peu de rayonnement. Est-ce tout à fait sa faute si la poésie corse ne loge pas tout entière, sous son dépaysé chapeau de soleil de paysan ? En Caro, Geneviève Craffe est ravissante. M. Robert Guillon fait quelques entrées délectables de concierge ultra familier.

Mise en scène conforme à celle de Paris, ce qui veut dire admirable — et ce coup-ci sans restriction.

AUX GALERIES

Le 17 - 11 : « Le Cocu magnifique »

Cette pièce en 3 actes est du début de 1921. Dès le 3 mars de la dite année elle fut jouée au Parc à Bruxelles par Lugné Poë et Régina-Camier et nous avons souvenance de ce que la première fut marquée d'une animation extraordinaire aux entr'actes et de discussions quelquefois vives dans les couloirs. Quatre ans plus tard, en mars 1925, M. G. Colin et Régina-Camier ramenaient la pièce aux Galeries où elle n'offusquait plus personne...

Un auteur de chez nous, M. Fernand Crommelynck, y étudie un cas certainement morbide, mais il le fait avec un talent qu'il est impossible de nier. Le héros de la pièce, Bruno, adorant sa femme, et exaltant ses charmes avec une complaisance abondamment lyrique à tout venant, finit littéralement et presqu'à son insu par la déshabiller publiquement, en paroles d'abord, en fait plus tard.

Puis il a des « retours », des « repentirs » qui le jettent dans une

jalousie de plus en plus voisine de la folie. La jalousie, c'est le doute. Le doute tue Bruno, Bruno veut tuer le doute, car c'est devenu un duel à mort où l'un des deux doit être supprimé. Ne pouvant être certain de l'innocence de sa femme, il veut être SUR de sa faute, car il croit à l'apaisement par la certitude. Il se fait donc l'ordonnateur de son propre cocuage. Mais le doute subsiste. Il y a maintenant « le fait »: reste l'« intention ». Où saisir cette dernière au collet? Et les « expériences » recommencent... Et ainsi, d'étape en étape, dans la chute, nous le voyons sombrer dans une démence qui nous angoisse dans le temps qu'elle nous propose à rire : car il s'agit d'une farce tragi-comique, la farce de l'envers de l'amour.

Quelques-uns ont dit : Est-ce un chef-d'œuvre ? Nous ne trancherons pas. Mais le fait que la question puisse être posée est déjà significatif.

L'œuvre est jouée avec talent par Jean-Louis Barrault et Mme Madeleine Renaud dont les dénudations sont mesurées et non franchement osées comme celles de sa devancière — peut-être plus troublantes, d'ailleurs, d'être moins cyniques. Madeleine Renaud parvient à voiler de pudeur et à pétrir d'innocence ce rôle extrêmement délicat à jouer. Quant au personnage de Bruno il est d'un lyrisme,

d'une verve, d'une verbosité qui mettent l'interprète à rude épreuve. M. Barrault le joue avec foi et très vrai ; trop vrai quelquefois, c'est-à-dire sans certain ton de farce dont l'absence se fait sentir à la fin.

De l'entourage très entraîné, très cohérent, on ne peut guère que détacher l'étrange figure d'Estrugo, ce double effaré et sans doute raisonnable de Bruno — muet presque toujours parce que la raison de Bruno est si souvent muette ! M. Blain a dessiné de ce « témoin » consterné une image singulière, si réussie qu'on s'étonne aux instants « parlés » de ce qu'elle ne soit pas tout à fait fantômale.

Le public vient nombreux mais une partie se croit à la gaudriole et cela explique quelques rires malsonnants. Une gêne où il y a de l'émotion, un rien d'effroi et quantité de comique rentré courbe les compréhensifs qui mettent un temps, après la rampe éteinte, à se débattre entre l'admiration due à l'œuvre et ce genre de tristesse qu'on emporte au sortir d'un asile d'obsédés.

AUX VARIÉTÉS

Le 19 - 11 : « Tourbillons de Plaisirs »

Il doit exister un septième sens, le sixième étant déjà classé... ce serait celui dévolu à certains directeurs qui « montent » des spectacles harponnants. MM. Franck et Somerhausen ont ce don.

« Tourbillons de plaisirs » est un spectacle aussi superficiel qu'éblouissant; la formule magique de la revue qui plaît. De jolies femmes quasi in naturalibus, quelques sketches drôles et enfin des acrobates qui nous rappellent que le théâtre des Variétés est avant tout un music-hall. Mais tout est soigné, mis au point, fignolé. enlevé avec brio. Et nous nous souviendrons d'un grand mulâtre à voix de basse qui fait suivre le très négro-américain « Old Man River » du « Leyiz-m' plorer » de Defrècheux chanté en excellent liégeois ! Les Wallons présents en furent un peu estomaqués mais ravis et... flattés. Marthe Ferrare, excellente chanteuse d'opérette, prend avec son entrain communicatif les allures de vedette. Parmi tant d'autres conservons la vision d'un tableau, particulièrement délicat de tons, constituant une ravissante réminiscence de l'époque d'avant guerre et de ses typiques chansons. Cette scintillante réussite a pour auteur M. Jean Valmy. »-«

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 25 - 11 : « Les trois Sultanes »

Charles-Simon Favart (1710-1792) fut un des grands amuseurs du XVIIIe siècle. Il inventa le vaudeville à ariettes d'où il est permis d'affirmer qu'est sorti l'opéra-comique. Il travaillait pour le théâtre de la Foire dès 1732, encore qu'à ce moment pâtissier ; mais postérieures sont ses œuvres à citer : « La Chercheuse d'esprit » (1741), « Annette et Lubin » (1762) et « Les trois Sultanes » (1777). Il fut successivement directeur du théâtre de campagne de Maurice de Saxe (qui parcourut notre pays) de l'Opéra Comique et d'un théâtre qui porta son nom dès 1781. En plus, d'une « Histoire du Théâtre en Belgique » de Frédéric Faber (1878) on peut déduire que Favart installa sa troupe à la Monnaie de Bruxelles, et donc dirigea cette maison vénérable, vers 1748.

Il est presque impossible de ne pas rappeler, quand ce nom est évoqué, que la reconduction de son bail de renommée fut due à la célèbre opérette d'Offenbach « Madame Favart »

(1878) qui raconte plus ou moins fidèlement les démêlés du ménage avec le Maréchal de Saxe dont nos provinces ont connu les exploits. Mais n'allons pas tourner, après tant d'autres, autour de la piquante Marie Duronceray qui trompait ses amants avec son époux, et venons-en à nos moutons. Ce ne seront pas ceux de Lubin et d'Annette, la S. G. S. ayant préféré les Sultanes pour mettre son public en contact avec un classique souriant.

Ce sont trois actes charmants, et sans rides. On y voit le sultan Soliman aux prises avec les brigues de trois sultanes et plus encore avec l'ennui. Hé, oui, le pauvre s'ennuie à périr. Et il y a de quoi. Les femmes lui cèdent vraiment trop vite parce qu'il est le Maître, voyez-vous (comme l'était le grand Maurice !). La Circassienne Délia qui chante à ravir et la noire Espagnole Elmire, ambitieuse et retorse, ne rusent que pour être favorites. Mais voici venir la petite Française Roxelane, blonde, piquante, capricieuse, indisciplinée, spirituelle qui pense que même en captivité on n'est pas esclave si longtemps qu'on n'a pas le cœur pris (n'est-il pas vrai, Ombre de Madame Favart ?) Roxelane qu'on ne force pas à la houzarde et qui repasse à la ronde le mouchoir quand le Grand Turc croit bon de le lui jeter. Elle fait comprendre à ce bachi-bouzouk qu'en

France, pays de l'amour, la femme aimée est maîtresse. Or maîtresse ne s'entend pas uniquement comme féminin de « maître » et Roxelane indépendante mais sensible, passe à la seconde acception dès qu'elle est sûre de mériter la première.

Cette fantaisie aimable, et à clé, qui a dû enchanter les belles dames qui connaissaient la chronique galante et qui avaient vécu le temps du Bien-Aimé en a certes contenté pas mal d'autres, depuis, en leur affirmant le règne de la jolie femme. Elle plaît tout autant aujourd'hui. Surtout quand le rôle de Roxelane est tenu par Madeleine Renaud qui est toute grâce, toute finesse, toute légèreté, toute gaîté aussi. Oui, et qui la pousse même un peu loin quand elle pouffe pour son propre compte sans se soucier de l'auditoire. Mais enfin il faut être indulgent pour les privautés qu'une telle Roxelane se permet avec le public. M. Escande fut, près d'elle, un superbe et divers Soliman. L'eunuque Osmin était fort bien joué par Léon Rosy. Délia dut à Ellen Beauclair une voix fraîche ; Elmire à A.-M. Ferrière un air sombre plus qu'à souhait. M. Max Mathieu assurait la régie de scène ; très réussie. Un ballet gracieux, une musique d'époque — ou le paraissant — complétaient l'illusion.

Le public a été conquis et revoilà Favart en faveur.

AUX GALERIES

Le 25 - 11 : « L'Entrave » — « Au Bercail »

M. Edgar de Caire (au Barreau, Me De Keersmaecker) se distingue de la phalange des dramaturges belges par une particularité : il possède le moyen d'assurer à ses pièces (il a déjà fait jouer : « La Faute » — 1932 — et « A côté du bonheur » — 1934) des distributions gratinées. Et puis il sait aussi assurer à ses premières (qui sont données au profit d'une œuvre sympathique) des auditoires sinon triés du moins brillants. Cela est habile et tous les atouts ont bien l'air dans son jeu. Tout de même il y a la pièce. Or celle-ci a été discutée. En voici le sujet :

Hélène Farel est riche et pourtant elle a volé 20,000 francs à son amie, Mme Dussart. Elle a volé parce qu'une force impérieuse et secrète l'y a poussée. Ce méfait à peine accompli elle ne pense qu'à restituer la somme et elle court pour cet office d'abord chez un avocat, Maître Ivan que l'auteur a eu la précaution de nous présenter dès le lever du rideau comme un homme d'une parfaite intégrité.

Or cet homme de loi, honnête, irréprochable, on le sait, ne veut pas livrer Hélène Farel à la malignité publique et l'engage à nier, donc à mentir. Pour la restitution de l'argent la coupable va trouver un prêtre, le Prieur des Dominicains et lui avoue sa faute. Et l'homme de Dieu lui indique la même attitude à prendre : nier. Mais le mari, Gérard Farel, ayant appris l'accusation dont est accablée sa femme finit par douter d'elle. Cependant une plainte est déposée par Mme Dussart. Devant le juge d'instruction, Mme Farel nie toujours jusqu'au moment où prise dans un piège qu'on lui tend elle se trahit.

Le mari qui place la probité audessus de tout apprend ce drame et s'apprête à chasser la malheureuse lorsque le Prieur intervient et fait comprendre à l'impitoyable que sa femme est victime d'un état morbide, héréditaire, d'une kleptomanie dont elle est irresponsable. Et la pièce se termine sur le pardon de Gérard Farel.

Quoique l'auteur ait surtout mis à l'avant-plan le cas de conscience professionnel et sacerdotal, Mary Marquet a pu obtenir des moments de véritable émotion, surtout au « trois », dans un texte où il y a plus d'analyse pourtant que de couplets sentimentaux.

Mary Marquet était entourée d'éléments de grande valeur dont voici les noms: MM. Georges Leroy (le Prieur), André Carnège (Maître Ivan), André Varennes (Gérard Farel), Julien Lacroix (le professeur Simon). Citons encore M[mes] Léa Gray et Frida Houbert, MM. R. Murat, A. Bernier.

On avait commencé par un lever de rideau « Au Bercail » où le même auteur tourne autour de cette situation exorbitante : une femme qui prétend réintégrer le domicile conjugal après quarante-trois ans d'absence — événement grotesque que le mari a dû attendre pour constater qu'il est cornu.

»-«

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 26 - 11 : « La Duchesse d'Amalfi »

La période élisabéthaine est prospectée par les fournisseurs de pièces retapées depuis le succès de Ben Jonson, venant concurrencer Shakespeare. Voici qu'on en est à John Webster et qu'on nous soumet sa « Duchesse de Malfi » devenue « Duchesse d'Amalfi », soit bonnet blanc et blanc bonnet. L'adaptateur est M. Henri Fluchère, agrégé d'anglais qui enseigne à Marseille — lequel aurait, ce dit-on, condensé la matière, dont ce qui reste nous suffit bien.

C'est la Compagnie du Rideau Gris, fondée à Marseille en 1931, qui a monté la pièce (3 actes en divers tableaux) en juin dernier, dans la cité phocéenne. Cette jeune troupe qui est parvenue à retenir l'attention sans porter l'estampille de Paris est allée jouer la « Duchesse » sur les bords de la Seine en septembre, à l'occasion de l'Exposition, au Théâtre des Champs-Elysées. Nous ne savons plus qui, à l'époque, a qualifié cette sorte de drame aigu d'objet d'art Renaissance, formule qui nous semble excellente.

Pour la juger il faut la placer dans son temps. Elle remonte à 1612 et se base sur un terrible fait divers de

la Renaissance italienne, qui se situe vers 1504. Nous sommes donc au Musée Tussaud. C'est sans doute pourquoi, bien que placés devant une accumulation d'horreurs et un tas de cadavres nous ne frémissons guère qu'en principe. Peut-être simplement parce que notre faculté d'effroi est tout de suite essoufflée. Parmi les aimables choses qu'on nous montre, en effet, il y a par exemple une femme étranglée, oui: posément garottée sous nos yeux. Et puis la main sanglante d'un assassiné que l'on apporte à la maîtresse de ce dernier. Plus tard des fous qui gesticulent et un seigneur qui se croit devenu loup. Le tout dans un bruit de paroles d'une verdeur acide qui révolte nos oreilles de gens de fin de races polies, mais qui avaient cours à une époque non émasculée.

Quant au sujet : la duchesse d'Amalfi n'a point de pires ennemis secrets que ses frères, le Cardinal, qui convoite ses biens et le duc Fernand qui la convoite elle-même. Or, veuve et jeune, elle a pris compagnon en cachette en la personne de son intendant Antonio, dont elle a un enfant. A cette nouvelle, leur transmise par Daniel de Bosola — un ruffian magnifique qui est leur homme lige depuis qu'ils l'ont tiré des galères — les deux frères arrivent, dépistent Antonio, le massacrent, font tuer la duchesse et l'enfant et tout cela par Bosola

qui finit par devenir un bourreau accablé de dégoût au point qu'il se retourne vers ses maîtres, noyant le Cardinal et saignant le duc Fernand ni plus ni moins qu'un porc puant. Et nous passons d'autres crimes, dont le Cardinal notamment rendra compte à son Dieu...

Il suffit, arrêtons les frais. Vous pensez bien qu'une partie du public des élégants galas de la S. A. S. E. C. en a été ce qu'on nomme sidéré. Il a néanmoins applaudi l'interprétation et surtout le satanique Bosola de M. A. Roussin. Ce rôle qui classe son titulaire valait le déplacement. Un inquiétant cardinal de belle prestance, joué par M. P. Nîmes s'opposait à un duc Fernand plutôt nerveux dont se chargea M. L. Ducreux, l'animateur louable de cette compagnie au renom grandissant. Antonio était silhouetté joliment par M. J. Riveyre. Quant à la frêle, ardente et pitoyable duchesse elle trouvait dans le corps menu de Mlle M. Cheminat une incarnation adéquate et dans sa voix musicale un charme insinuant. Cinq autres acteurs masculins et trois femmes complétaient la distribution. Le tout très homogène et agissant sur fond de bons décors. Un peu de musique de Darius Milhaud s'était donné pour but de compléter l'illusion.

Que l'âme de Webster soit comptable des cauchemars qu'elle a du déchaîner !

AU PARC

Le 26 - 11 : « Fausse Route »

Le Studio d'Art Dramatique de Paris, sous la direction de M. Henry Vermeil, a représenté cette pièce de Mme Marie Descoutures.

Il s'agit d'une femme qui se fourvoye en aimant l'ami de son fils. Ce n'est pas une Maman Colibri, car l'ami est homme d'âge mûr et serait plutôt le Mentor d'un Télémaque que le Pylade d'un Oreste. Mais alors, où est la « fausse route » ? En ceci que l'homme aimé, Francis, ne répond pas à l'amour de la dame. N'y pourrait pas répondre, apprenons-nous bientôt par les paroles de vengeance d'un soupirant évincé. Vous y êtes ? Cela veut dire que Francis pourrait devoir répondre, comme le fit audacieusement à une enquête un frêle poète blond trop connu : « L'amour ? Connais pas ».

Fureur d'Hélène (c'est la fourvoyée) qui est ravie de croire son fils en péril pour trouver valable prétexte à flanquer l'inverti à la porte. Or cela ne va pas tout seul : Michel, le fils,

se cabre et clame la pureté et la profondeur d'une amitié qui, pour être devenue suspecte, n'en est pas moins ancrée. Toutefois Francis se sacrifie et prend congé non sans avoir au préalable expliqué à Stani, cousin et confident, que le détachement à l'égard du féminin n'est pas forcément coupable. Et voilà le bout de l'oreille. C'est une thèse de défense de certains homosexuels qui seraient plutôt homosensuels, orientés dans le sens que vous savez, mais orientés uniquement et sans plus ; soit : qui restent dans le sentiment et ne passent pas aux actes. Fort bien, le croira qui voudra.

Ce genre de plaidoyer pourrait être déplaisant; Mme Descoutures l'a composé en un style si cérémonieux que la gêne possible en est très atténuée et l'on peut rendre cet hommage à l'auteur que son ouvrage est de bonne facture et s'écoute avec tranquillité. D'autant que c'est joué avec soin par une troupe homogène où personne ne cherche à briller au détriment des autres. On doit citer surtout Hélène Tossy (Hélène), Marcel André (Stani) d'un naturel bien savoureux, Michel André (le jeune ami), Henry Nassiet (l'évincé), Henry Vermeil un Francis au type parfaitement adapté à l'étrangeté du personnage. En outre un second fils — entrevu — et la bonne...

La pièce étant courte malgré ses trois actes, la troupe a lu des vers de poètes belges, délicate attention. Si nous avions à décerner la palme en ce petit tournoi, après avoir un instant balancé entre Marcel André et Tossy, c'est à cette dernière finalement — pour sa ferveur et ses accents violoncellés — que nous la remettrions.

DÉCEMBRE

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 2-12 : « R. U. R. »

R. U. R. = Rezon's Universal Robots. Ceci est le nom d'une firme fournissant le monde de robots. Firme inventée par Karel Capek (prononçons Tchapek voulez-vous ?) l'humoristique auteur tchécoslovaque de « L'Année du Jardinier » (traduite par Joseph Gagnaire et publiée chez Stock).

Anticipation à la manière de Wells ou de Verne ? Si vous voulez. Mais à ne pas prendre à la lettre en croyant que ces robots-ci annoncent ceux de demain comme le « Nautilus » annonça les U-boots. Du tout. Soyez sûrs que pour Capek les robots existent dès maintenant ; que ce sont les esclaves de la machine (machines eux-mêmes) qu'on vise ; qu'on espère bien qu'il y en a dans la salle et que ce à quoi on en a c'est à la robotisation du monde par l'égalitarisme machinal. Ainsi la pièce est supportable ; elle serait enfantine sans cela.

Donc des hommes, dans une île, fabriquent des robots qui ont tout de l'homme, sauf la sensibilité et le pouvoir procréateur. Ces robots font tout le travail des hommes qui sombrent, de ce fait, dans la paresse intégrale et dans la jouissance stérile. De plus en plus ils font tout faire aux robots, même la guerre. Si bien qu'un jour les robots, entraînés au meurtre,

font la révolution, et massacrent la race inutile et parasitaire des hommes. Ils n'en conservent qu'un parce qu'ils l'avaient vu, comme eux, travailler de ses mains. Ils le chargent de retrouver le secret de la création des robots qui a été perdu par la faute d'une femme dans le désastre de la fin des hommes.

Or le pauvre rescapé n'en sort pas. Tout ce qu'il pourra faire c'est d'assister, lui seul conscient du prodige, à l'évolution de deux robots supérieurs qui viennent de redécouvrir le rire, les pleurs, la pudeur, la souffrance, l'amour, la jalousie et qui vont recommencer la formidable aventure d'Adam et Eve. Est-ce bien utile ? Puisque la soif de progrès ramènera leurs descendants, dans des millénaires, au même point.

Quoi qu'il en soit, vous voyez l'idée. Il y a des passages très capables de faire réfléchir les spectateurs qui ne sont pas déjà robotisés par l'organisation sociale ou la politique. Il y a aussi un dernier acte assez malencontreusement grandguignolesque qui tarde trop à conclure. C'est néanmoins fort original et digne de retenir l'attention. La troupe du Théâtre des Indépendants a joué avec foi cet apologue et nous y citerons les noms de MM. Josz, Hermès, Willy, Darmor, Mylo et celui d'Anne-Marie Ferrière qui mit le sourire féminin dans cette hallucination prophétique.

AU PARC

Le 4 - 12 : « Pamplemousse »

Venant du Théâtre Daunou, où elle fut représentée pour la première fois le 19 mai 1937, cette comédie en trois actes d'André Birabeau nous est montrée par une troupe Karsenty qui contient six des « créateurs » sur douze personnages (six masculins, six féminins) qu'elle comporte.

On nous conte l'aventure de bourgeois provinciaux très vexés de devoir accueillir un nègre comme membre de la famille. A vrai dire un métis de noire et de blanc, mais incamouflable tout de même.

C'est arrivé comme ça: Guillaume Monfavet, ingénieur, a dû séjourner seul (c'est-à-dire sans sa femme) aux colonies. Il y a eu un enfant, Noël surnommé dans la suite « Pamplemousse » par assimilation avec un fruit exotique et puis — surtout — pour le pittoresque du titre. Notre homme a caché aux siens l'existence de ce moricaud ; mais pas si bien qu'on n'en puisse découvrir la résidence un jour où le pauvre Monfavet

est si atteint des fièvres coloniales qu'on croit qu'il va mourir. Madame Monfavet, et sa mère Madame Onzain, sont du type cornélien ; ou du moins aiment à se considérer telles. Elles font leur devoir avant tout. Elles le font avec une mauvaise humeur à vous dégoûter du devoir, mais enfin elles le font. Elles envoient chercher le bâtard, ignorant qu'il est de couleur. Mais on peut dire sans chercher le jeu de mots qu'elles pâlissent en le voyant si noir. Et, mon Dieu, on sent tout de suite que, d'un commun accord, ce fruit trop sombre d'amours peu reluisantes sera rejeté dans la ténèbre extérieure qui convient, sûrement, à son teint.

Seulement il y a les enfants blancs de Monfavet, les « légitimes », qui ont surpris le secret et qui, eux, adoptent l'intrus. De telle sorte que pour s'en tirer il faudra que l'on attribue cette paternité encombrante à l'oncle Ludovic Onzain, un rigolo sans volonté que son dragon de mère mène par le bout du nez, et dont on admettra dans la terrible petite ville (terrible parce que petite) plus facilement la « frasque » que celle de l'honorable père de famille Monfavet qui, elle, se serait pour le moins qualifiée « scandale ».

M. Birabeau a réussi à faire rire avec ce sujet qui, dans le fond, est triste. C'est surtout par des détails,

en brossant le tableau, réussi, d'une famille moyenne où les gens se détestent, dans leur inconscient, à peu de chose près autant qu'ils s'aiment. Du reste on s'amuse surtout à cause du talent d'artistes choisis avec un soin exquis. Savoir, parmi les créateurs de leur rôle : Jacques de Féraudy (Ludovic), Mona Dol (Madame Monfavet), Maximilienne (Madame Onzain), Marcelle Barry (Mme Vellenaud), le petit Félix Salomon (Pamplemousse) et le petit Henri Peiffert (Patrick) un gosse qui promet beaucoup et qui n'a déjà plus qu'à apprendre la diction. Mme Maximilienne bat les records. Elle est tellement « nature » que ceux qui ont cela chez eux sans s'en rendre compte en ont presque le bandeau arraché.

Dans les rôles tenus de seconde main (non créateurs) à noter : J. Louvigny (Monfavet) admirable de mesure, J. Coquelin (un médecin) et Jean Gall, qui double Jean Paqui sans en avoir le vernis.

On a ri, mais jamais de tout à fait bon cœur. Cela aurait ressemblé à un abus de force envers ce pauvre mioche africain, cause première de la farce. Cela tout le monde a dû plus ou moins le sentir. A Paris des nègres acclimatés ont cru permis de souligner l'inconvenance et il y a même eu une sorte d'enquete du ministère des Colonies. Ah ! mais !

A cela Birabeau a répondu, c'était son droit, de façon cinglante : « J'ai » été surpris qu'on ait pu douter de » ma sympathie pour les noirs... Mes » enfants blancs embrassent leur frère » de couleur... Je connais, du côté de » Lyon, des parents qui penseront que » des enfants peuvent être plus cruels » que cela avec un petit blanc.» Il faisait ainsi allusion à un pauvret tué par des gamins dont les parents voyaient plus « rouge » (on ne peut mieux dire) que ceux du petit assassiné. Vous souvenez-vous de ce fait-divers... politique ?

Voilà des à-côtés significatifs qui frapperont plus l'historien que la pièce même, si ce juge sans passion retrouve plus tard, dans la poussière, ce qui a trait à « Pamplemousse ».

AUX GALERIES

Le 6 - 12 : « La Femme déshabillée »

Cette pièce en trois actes de M. Irving Kaye Davis, traduite par Andrée Méry, a été présentée au public bruxellois avant celui de Paris, non point par hasard, délibérément parce que, a dit son manager : « Autrefois les » directeurs de théâtres parisiens ne » voulaient pas d'une pièce étrennée » sur une scène belge. Maintenant » c'est eux qui nous conseillent de » tenter l'épreuve sachant par expé- » rience que vos jugements sont mar- » qués au coin de l'équité. » (1) Oh! oh! voilà qui est bien flatteur et fait vivement penser à ce bloc enfariné qui ne dit rien qui vaille...

En tout cas si ce fut habileté pure que cette déclaration, il sera prouvé une fois de plus qu'être trop habile est dangereux. M. Rozenberg aura en effet excité notre équité à un mauvais moment. Elle nous force à lui dire que la pièce qu'il défend est médiocre. Qu'il défend sans entrain, d'ailleurs, car il est fort intelligent. A la vérité — toujours selon ses dires — il l'avait commandée, cette version française, de confiance et voilà ce que c'est que d'acheter un chat dans un sac.

---

(1) « Nation Belge » 6-12-37 — Interview de Lucien Rozenberg.

L'histoire ? Elle tient dans le creux de la main. L'essayiste Philip Frampton, écrivain sérieux mais peu lu (comme de juste) découvre que sa femme Josie, sous un nom d'emprunt, a commis un livre libertin à succès: « La Femme déshabillée ». Il en éprouve une double jalousie, jalousie d'auteur confidentiel pour le gros tirage immérité, jalousie d'homme — justifiée. Car enfin notre Josie raconte dans son bouquin quelques horreurs qu'on n'invente pas. Dès lors où les a-t-elle connues ? Il croit repérer les amants, va les boxer (nous sommes à New-York) se fait boxer lui-même (il y a des plaisanteries de tout repos sur le sujet des yeux pochés) et finit par apprendre au moment de divorcer que tout le piment prodigué l'honnête Josie est allée le prendre chez Boccace, Voltaire, Maupassant... Attendrissant aboutissement qui put combler des new-yorkais, mais ne nous satisfait qu'à moitié.

Par bonheur, l'affaire nous fournit l'occasion de voir en scène Rozenberg et Soria et cela est un plaisir en soi. Ils incarnent le couple Frampton. Parmi les autres artistes, à citer surtout Pierre Etchepare (un dramaturge), Bernier (un éditeur) et Guarini, une dactylo disgrâciée à plaisir, petit rôle fort bien dessiné.

Ma foi, jetons sur cette femme déshabillée le pudique manteau de Noé.

AUX VARIÉTÉS

Le 10 - 12 : « Sidonie Panache »

Cette opérette à grand spectacle de Mouëzy-Eon et Willemetz, musique de Szulc, fut créée au Châtelet en novembre 1930 et tint l'affiche durant plus d'une année. Bach en était qui la promène aujourd'hui en tournée dans trois villes belges — dont Bruxelles — et puis ensuite dans le Midi. Entretemps on l'avait représentée à l'Alhambra en décembre 1932, avec Duclos, Géo Bury, Roels et Broka.

Défilés militaires, clairons d'armée, tambour-major, coups de feu, ballets, lorettes à crinolines, arabes à burnous, et quoi encore ? Toute la lyre...

Sidonie Panache, blanchisseuse (Violette Fleury) aime en secret un peintre, des Ormaux (Geo Bury) et pour le sauver des méfaits de la conscription alors sévissante, s'engage à sa place en se faisant passer pour garçon. Elle va guerroyer en Afrique contre les tribus d'Abd-El-Kader et y rencontre le nommé Chabichou, porteur d'eau auvergnat (Bach) engagé-remplaçant que surveille sa promise

la minuscule et délurée Rosalie devenue cantinière (Monique Bert). Vous suivez ? Des Ormaux, pris de remords, rejoint l'armée dans le bled et, sauvé de malemort par le « sergent » Panache, ne tarde pas trop à découvrir en lui la jolie Sidonie qui fera son bonheur — comme Rosalie fera celui de Chabichou.

M. Bach a été vu « en chair et en os ». Voir « en chair et en os » les vedettes de l'écran et de la téhessef est un sport peut-être profitable au public qui est ainsi mis à même de faire la discrimination entre celles de ces vedettes qui valent le rapprochement et celles qui pourraient méditer utilement deux vers de Déroulède tout au plus retouchés :

Montrons-nous de loin, comme l'espérance
Et pour rester fort gardons-nous distant...

Il a une bonne tête M. Bach et rit bien. Quant à « Sidonie Panache » elle a le nom qui lui convient. Panache, panache panache, on en a mis partout.

AU PARC

Le 13 - 12 : « Praxadora » ou « L'amour communiste »

Il ne s'agit pas, sachez-le tout de suite, de communisme tel que nous le cuisine M. Staline, mais de ce communisme à la Lycurgue qui tourna mal à Sparte, dans des jadis lointains et qui ne réussit pas mieux, depuis, dans la Cité d'Icarie de l'égalitariste Etienne Cabet dont G. Lenôtre conta l'histoire de façon tellement instructive qu'on l'indique en passant à vos curiosités (1).

Non, il s'agit d'un communisme moqué par Aristophane, revu par le comte A. du Bois. Aristophane est en scène, et comme personnage principal, de sorte que tout emprunt qui serait fait à ses œuvres est licite du moment que c'est lui qui s'exprime.

Dans l'histoire que voilà cet homme d'esprit, ce « renard » comme ne cesse de le nommer sa chère Praxadora,

---

(1) G. Lenôtre : « Histoires de police et d'aventures » — Flammarion. Collection « Hier et Aujourd'hui ». (Pages 91 à 112).

a imaginé un stratagème pour tromper les Athéniens et cette Praxadora par dessus le marché. C'est-à-dire qu'il veut épouser un tendron, la mignonne blondinette Teredon, en dépit du veto de son banquier de père. Il endoctrine donc la courtisane Praxadora et une bande de femmes qui veulent suivre cette « meneuse » et les charge d'envahir le pnyx déguisées en hommes, afin d'y faire voter par surprise une loi qui abolisse l'autorité paternelle. Mais il est trahi par son esclave juif Ioudah qui aime Praxadora et lui vend la mèche. Si bien que cette rusée (à malin malin et demi) va au pnyx en effet mais y fait voter le communisme et un communisme un peu là surtout dans les affaires d'amour. Pour rétablir l'équilibre toujours rompu par la Nature (qui n'y entend rien) ce que ne peut supporter dêmos, les messieurs de moins de 45 ans seront dévolus aux vieilles, les gamines remises aux barbons... Il résulte de ce trouble et de quelques autres concomitants une révolte qu'Ioudah (le Juif !) conduit et qui se termine par une cote mal taillée pour Aristophane, lequel y perd Praxadora, conquise par Ioudah libéré, et Teredon qu'il donne lui-même au jeune Agathon. Par grandeur d'âme ou par malice ? On ne sait pas très bien.

D'ailleurs il n'importe. Tout cela est prétexte à quelques couplets bien

rimés, dont le but est de moquer, sous le masque, des choses du temps présent. Le mieux épointé de ces dards nous a paru décoché aux trembleurs de la bourgeoisie qui se mettent à la tête des hordes, croyant échapper au danger et sans voir qu'ils y vont tout droit, eux premiers, puisqu'ils sont passés ouvre-file dans une marche à l'abîme.

Cette œuvre de notre compatriote avait été, paraît-il, lue et reçue au Théâtre Français, en 1921. Comme il est peu probable qu'on l'y représente sous le régime actuel, c'est nous qui aurons les premiers connu une satire en somme émoussée du fait qu'elle reste académique.

Dans une très abondante et excellente distribution, nous retiendrons Roger Gaillard (Aristophane), la fine, lumineuse, très féminine Rachel Bérendt (Praxadora), Michèle Alfa (Teredon), Max Péral (un vieillard cacochyme), Stéphane Audel, ardent Ioudah, Charbonnier (un portefaix), A. Berger (Agathon), Charmal, Lefèvre et Ghislaine Roy qui débutait solennellement — et s'en tira sans anicroche — sous les traits sévères de Xantippe.

Belle mise en scene, public réduit, succès paisible.

AUX GALERIES

Le 16 - 12 : « La Parisienne »
« Un Caprice »

Henri Becque (1837-1899) est, comme on dit, l'homme d'une pièce. Et encore faudrait-il savoir laquelle, car ceux qui s'expriment ainsi vont chercher dans l'abondante production de l'auteur, les uns « Les Corbeaux » (1882) les autres « La Parisienne » (Renaissance 1885).

Pour nous ce sera « La Parisienne » puisque, grâce à une actrice exceptionnelle — Edwige Feuillère — on vient de nous la rendre à l'occasion du centenaire de Becque.

Cette Parisienne n'est pas un modèle de vertu; aussi trouva-t-on, en son temps à Paris, que le titre généralisateur était d'un goût douteux. On y regarde de moins près aujourd'hui. Au vrai, c'est l'aventure d'une jeune femme, Clotilde Du Mesnil qui a un époux benêt, Adolphe, un amant collant comme la glu, Lafont, et qui veut un peu prendre de l'air. Elle se donne, en cachette, à un gandin nommé Simpson (une cravate, des chiens, des fusils) qui la lâche après quelques mois à peu près poliment, ce qui la force à reprendre, faute de mieux, cet antidérapant de Lafont. Voilà qui est résumer vite, mais il faut tenir compte de ce que ce n'est plus le moment de découvrir l'Amérique...

Le mérite de la pièce est dans l'étude minutieuse des fines roueries moyennant quoi la Parisienne mène à trois sans presque s'empêtrer.

Il faut une femme comme Edwige Feuillère pour le bien démontrer. Jolie, jeune, savoureuse au possible dans les costumes du temps, elle nous dépayse strictement, nous fait revivre une époque pittoresque et, sous des atours périmés nous montre l'Eve éternelle, la petite Eve aux petits mensonges, pour petits hommes sans envergure. La perfection du genre. Nous devrons à Edwige Feuillère une évocation d'une absolue intégrité.

Encore que ceux qui l'escortaient n'eussent pas son jeu délié, surtout H.-J. Chambois, Lafont un petit peu trop d'une pièce, l'entourage tout entier participait de son rayonnement, et nous citerons : Thervaï (Adolphe) et William Aguet (Simpson). Quant à la mise en scène, elle achevait le saut dans le passé par une fidélité mieux que totale, curieusement interprétative.

« Un Caprice » est le « proverbe » de Musset le plus important en ce sens que ce fut lui qui fut joué le premier à la Comédie Française (27-11-1847) et que c'est son succès qui fit comprendre à quel point le théâtre du poète était jouable, ce dont pendant dix ans, par une aberration inexplicable, critiques, directeurs, ac-

teurs — et auteur même, plus ou moins — avaient parfaitement douté. Nous disons dix ans, en ce qui concerne le « Caprice », parce que le texte en parut le 15 juin 1837 dans « La Revue des deux Mondes ».

Nul n'est prophète en son pays, dit un proverbe que Musset ne mit pas en scène. L'histoire d'« Un Caprice » le démontre car cette œuvrette exquise fut jouée en russe, à Saint-Pétersbourg, dès le 8 décembre 1837 — cinq mois après sa parution — par Mme Karatyguina. Ensuite, en français, mais toujours en Russie, par Mme Allan-Despréaux, actrice française qui faisait alors les beaux jours du Théâtre Michel (4-12-1843) et qui l'y représenta avec, en sous-titre le proverbe qui l'achève : « un jeune curé fait les meilleurs sermons ». Elle y fut étourdissante dans le rôle de Mme de Léry et c'est sur les conseils de Mme Karatyguina (son amie) que rentrée en France elle voulut se montrer dans un rôle qui l'avantageait. Et voilà comment, par quel étrange détour, une actrice slave obligea les Français à mettre en place un des joyaux de leur couronne littéraire. A cette première de consécration à Paris, Judith tint le rôle de Mathilde et, avec Brindeau (M. de Chavigny), donna la réplique à Allan.

On sait que c'est l'histoire de la jolie Mathilde de Chavigny qui, brodant une bourse pour son mari, a le

chagrin de voir qu'elle a été devancée par une rivale, mais qui est aussitôt vengée spirituellement par son amie Mme de Léry, laquelle amène Chavigny à reconnaître que la rivale est sans intérêt et fait que la bourse rouge (celle de l'épouse) l'emporte sur la bourse bleue.

Cette bourse n'est pas d'invention pure ; Musset la reçut lui-même anonymement en mars 1837, y trouva le sujet du proverbe, et découvrit que la donatrice était Aimée d'Alton qui devint sa maîtresse un mois plus tard, bien qu'elle fût sa cousine.

Voilà sans doute beaucoup de détails. Mais, n'est-ce pas, nous parlons d'un poète qui vaut ça.

Il reste à dire qu'Edwige Feuillère a été le charme mussetien en personne dans le rôle de Mme de Léry ; que Mlle Jenny Rackson (Mathilde) et M. H.-J. Chambois (Chavigny) l'ont fort joliment secondée et que nul ne s'est permis, en entendant Mme de Léry, à la Scène VI, dire « rebonsoir, chère » de s'écrier ainsi que fit, pour son malheur, l'acteur Samson dans le temps qu'on répétait :

— Rebonsoir chère, quelle langue est-ce là ?

A quoi Musset aussitôt rétorqua :

— La langue des femmes du monde, que les comédiens ne connaissent pas.

Le tendre Alfred, comme vous voyez, avait quelquefois la dent dure.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le 17 - 12 : « Au Soleil de l'Instinct »

Pièce en trois actes de Paul Raynal, créée à l'Œuvre le 1er mars 1932 par Aimé Clariond et Annie Ducaux, que nous allons revoir ici accompagnés de Maurice Donneaud. Car il n'y a que trois personnages, ceux qui comptent. Les confidents, camarades, ganaches, domestiques et autres « utilités » de remplissage que manient les auteurs « habiles » sont éliminés parce que nous ne sommes pas dans l'anecdotique, où le public se retrouve de plain-pied. Nous ne sommes pas non plus dans l'exceptionnel, nous sommes dans l'essentiel, ce qui est différent.

Il y a Alban et son frère Rémi, il y a Brigitte. Ce qu'ils disent et font le public ne l'aime guère et s'en importune parce qu'il se figure, le public, qu'il y a Alban et Rémi Dupont et puis Brigitte Dubois. Non. Alban, Rémi, Brigitte sont des sommes, ils n'ont pas de nom de famille parce qu'ils additionnent en eux tous les Dubois et tous les Dupont et tous

les Nimportequoi, encore, de la création. Du moins en ont-ils l'ambition.

Voyez le début. Brigitte est à Rémi mais elle aime en secret Alban. Et le jour où ce dernier l'apprend par un aveu, il apprend aussi que Rémi s'est détaché de Brigitte. Bravo, tout va donc s'arranger ! — pense aussitôt le spectateur — on va me jouer la main-passe. Alban aura Brigitte, Rémi ira faire un petit tour et tout le monde digèrera en paix!

Un instant. Ça c'est l'histoire d'Alban Machin et de Brigitte Chose. Ici il y a l'Homme, la Femme, le Frère. Alban, Homme total, apprenant que la route est libre s'abandonne à son amour, car il aimait Brigitte lui aussi. Pourquoi, dites-vous, par quelle arbitraire de l'auteur?... N'errez pas s. v. p. il aime Brigitte parce qu'il aimait la Femme et que Brigitte est la Femme tout court.

Que va-t-il arriver, à cette hauteur, dans cette intensité ? Ceci : Alban sachant qu'il peut aimer se fait humble et tendre, de dur et fermé qu'il était ; dur et fermé pour contenir son puissant secret. Or, ce que Brigitte avait distingué en lui c'est cet aspect de force (physique ou morale, c'est tout comme) qui lui donnait les qualités de Maître que cherche partout, consciemment ou non, la Féminité. Humble et tendre, il la déçoit. Elle cesse sur-le-champ de l'aimer. Sur-le-champ ? Si vite ?

— Veuillez considérer que nous avons l'essentiel à dire, et peu de temps pour musarder.

Non seulement elle cesse de l'aimer, mais elle le méprise, mais elle le fouaille et l'insulte. Il prend l'air d'un esclave : elle le frappe ! C'est ce que font les faibles devenus puissants...

Or, Alban est ce Maître que devrait être le mâle. L'insulte l'atteint en plein visage. Brigitte n'est plus pour lui la Femme, elle est l'Ennemie. Il s'en fera réaimer n'importe comment, par ruse au besoin, et quand Brigitte rendra les armes il la rejettera avec dédain.

Voilà la pièce.

Avec ce correctif qu'à la fin, au moment où la Femme est acculée au suicide, Rémi, homme ordinaire, somme moins complète de dureté mâle, fera intervenir la pitié et obtiendra le pardon d'Alban en invoquant la figure sacrée de la Mère, aspect auguste de la Femme.

Sans aucun doute voilà ce qu'a voulu Reynal; voilà ce qui explique la tension et les retours de flamme d'un conflit que les assistants, dans leur jugeotte, vous arrangeraient tout de suite, en cinq secs comme ils disent parce qu'ils sont en effet d'une époque où tout a l'air de se terminer dans de provisoires arrangements.

Cette œuvre peu accessible, devant laquelle une salle chic s'est courageu-

sement ennuyée, a été jouée magnifiquement par Annie Ducaux, très bien par Maurice Donneaud, avec quelques ratés au moteur par Clariond qui a l'aspect physique et le jeu « milmortien » qui seuls conviennent mais qui, malheureusement, n'était plus assez sûr de son texte pour travailler à plein rendement. Et c'est un peu dommage. Merci tout de même à lui (et à Mayer l'organisateur) de nous avoir montré, à son plan, une œuvre haute qu'on n'osera pas aborder bien souvent.

AU MOLIÈRE

Le 17 - 12 : « Le Grillon du Foyer »

Le « Grillon du Foyer » est un conte de Noël du bon Dickens (1). C'est le récit du retour d'un aventurier qui alla conquérir quelque toison d'or pour délivrer des bons, impuissants, persécutés par des méchants. Et c'est l'avènement du bonheur chez ceux-là qui réjouit le cœur. Quant au grillon qui fait son petit bruit dans l'âtre, c'est le symbole de la quiétude du foyer domestique.

Cette comédie, plusieurs fois jouée au Molière, depuis novembre 1927, est reprise avec conscience et talent par la troupe de M. Charles Mahieu.

Une musique de scène de Massenet complète cette agréable pièce honnête par de doux accords où se font entendre à la fois le cri-cri du grillon et le ron-ron rassurant de la bouilloire familiale.

---

(1) Trois actes de Ludovic de Francmesnil (Odéon 1904), d'après Ch. Dickens.

AU PARC

Le 21 - 12 : « Marol »

Une pièce nouvelle, signée Jacques Le Bourgeois. Par nouvelle, entendez récente, car le sujet n'est aucunement nouveau, puisqu'il s'agit du « faiseur ». Du faiseur qui s'est appelé Mercadet vers 1840 et Topaze dès 1928.

Nous préférions Topaze, parce que celui-là, c'est une fripouille devenue telle par contamination, tandis que ce Marol est fripouille de naissance. L'auteur ne lui donne qu'une excuse, et vous jugerez si c'en est une : il a du sex-appeal.

Ce personnage, bluffeur et parfaitement amoral, s'introduit presque de force dans une vieille affaire saine qui périclite sous le poids des charges sociales et des grèves à répétition, le tissage Dugard.

Il ahurit Dugard, devient l'amant de sa sœur, trouble sa fille et se fait l'associé du pauvre homme en le payant de monnaie de singe et d'argent emprunté au notaire qui a rédigé l'acte.

Et puis, le voilà agissant, le souriant Marol, creusant le gouffre des dettes et le portant à cette ampleur d'abîme où l'Etat se croit forcé de verser des millions, soi disant parce que le désastre atteindrait trop de banques ; en réalité parce que des personnages consulaires, avides et

vénaux, ont été adroitement compromis... Des choses courantes, quoi.

Enfin, après avoir ruiné Dugard et lui avoir racheté un château avec son propre argent, Marol épouse au nez, (au nez qui s'allonge) de M[lle] Dugard, la fille du syndic à la faillite Dugard lequel a flairé la bonne affaire — celle où la liquidation durera jusqu'à la fin des temps, des temps — du moins — que nous vivons.

Cette pièce en quatre actes est techniquement bien faite et prouve que l'auteur « tient » le métier et pourra mettre une expérience réelle et de la dextérité au service du prochain sujet original qu'on lui souhaite de rencontrer.

L'interprétation abondante comprend notamment M. Maurice Remy, Marol trop sympathique, en qui ne perce pas assez (et c'est un tort) le bandit qu'on voudrait exécrer ; Joffre (Dugard) ; Palau, un savoureux caissier, qui rétrograde au rôle d'huissier, ce qui est bien fait, car il reste honnête; Auzat (le notaire) ; Réginald (le syndic) ; Morenne (un député) ; M[mes] Suzanne Delvé, M. Bérubet, Micheline Bernard, etc...

En résumé, pièce bien troussée, mais bien troussée sur des dessous malpropres dont on a la veulerie de ne plus s'étonner. Pour quelle raison ceux-là seuls qui ne sont pas conscients de cette veulerie ambiante y peuvent faire figure de béats.

AUX GALERIES

Le 27 - 12 : « La main passe »

Cette pièce nouvelle a été tirée par MM. Aimé Declercq et Charles Spaak d'un film de ce dernier « La Pension Mimosa ». Elle compte cinq actes. Elle gagnerait à n'en compter que quatre, le premier étant superflu et facilement remplaçable par quelques répliques explicatives qui se glisseraient le plus aisément du monde au début du II qui deviendrait le I. Tel quel, c'est longuet. Sans doute parce que les techniques du film et du théâtre sont choses très différentes et que des minuties de détails qui sont acceptables à l'écran sont à la scène indésirables. A la scène le trait de base ou de contour suffit et notre imagination fait le reste. Il y a aussi que certains milieux, très supportables en images animées, frisent le poncif ou le démodé ailleurs...

Ces réflexions, non pas tellement pour que nos compatriotes en aient l'air accablé, mais opportunes en tant qu'elles s'adressent par dessus eux à la formule qu'ils inaugurent et qui semble en soi discutable : verser le

répertoire cinématographique dans celui du théâtre. C'est déjà suffisant le va et vient, de l'un à l'autre, des interprètes. En principe nous disons qu'on ferait bien de limiter là les chevauchements.

En l'occurrence on est, jusqu'au cou, plongé dans le monde des tripots et même assez près de cette pègre qui joue du surin et du revolver, quelquefois dans les bouges, constamment devant la camera. Le croupier Noblet et sa femme ont recueilli jadis un fils de joueur, imprégné sans espoir du virus paternel, et bien près de devenir un « mauvais garçon » vers sa vingtième année, époque où la mère Noblet se met à l'aimer sans le savoir. Car c'est une refoulée, ainsi que s'exprime la fille Nelly, une môme sachant ce qu'elle dit, comme vous voyez. Cette fille, le jeune Pierre l'aime à plein, ce qui le rend tout à fait incapable de humer le parfum capiteux des belles femmes mûres. Loulou Noblet le voit bien, qui refoule de moins en moins. Elle héberge le couple chez elle, surtout pour aider perfidement Nelly à se perdre dans l'esprit de Pierre. Et quand elle croit le moment venu, elle fait enlever la donzelle par un mec à la redresse ; préparant quant à elle ses bras dits maternels au sanglotant garçon qu'elle consolera de toutes les façons, plus une. Hélas, c'est un mourant qu'elle aura à étreindre, car il se tue,

ayant perdu au jeu de la vie sa gonzesse, au jeu tout court jusqu'à ses boutons de manchettes.

Autour de ce drame, vingt croquis de joueurs dont on ne peut nier l'intérêt extrinsèque ; mais qui sont adventices et comme périphériques.

Belle distribution, avec Germaine Dermoz (Mme Noblet), André Fouché (Pierre), Therval (Noblet), André Bernier (Schoenfeld), Nadine Picard (Nelly), Gillain (Alfred) et quelques autres dont l'apport est épisodique.

En somme intéressante expérience où s'est dépensé du talent. Si elle s'avérait négative, ni Charles Spaak, ni Aimé Declercq n'en devraient avoir d'amertume: on ne croirait pas leur métier en défaut, mais l'osmose des genres impossible.

AU MOLIÈRE

Le 28 - 12 : « Charel »

Nous l'avions dit : c'est devenu la maison des Charles. Au point que cela passe en titre. Parce que Charel, en bruxellois, cela veut dire Charles — question de prononciation.

Charel Cordemans est un gros commerçant (et un commerçant gros) du bas de la ville. Il est veuf et amoureux de Madame Hortense qui tient papeterie à l'enseigne de « La Plume d'Or ». Charel est aussi père, et bon père ma foi, puis que pour complaire au jeune ménage formé de son fils Joseph et de Charlotte, née Van Skonveut, il laisse expulser de chez lui sa vieille servante Nathalie et jusqu'à cette Hortense qui est le charme intermittent de son âge mûr. Tous ces petits malheurs domestiques viennent de Charlotte, parce que Charlotte est allée à Paris et en est revenue éblouie, imprégnée de parfait mépris pour tout ce qui n'est pas parisien.

Heureusement le bon sens bruxellois habite tout de même, diffus, en elle et le jour où il commence à se

condenser dans l'embryon d'un descendant des Cordemans elle revient à de meilleurs sentiments, ouvre les bras à Nathalie et le livret de famille à Hortense. Ce qui nous vaut des épousailles et une naissance à l'horizon. De quoi s'attendrir tant et plus.

MM. Charles Desbonnets et Charles Mahieu ont orchestré ce thème dans le style Beulemans orthodoxe et nous y avons applaudi de bonne foi. D'autant que M. Charles Mahieu (Cordemans), Mmes Madeleine Grandet (Nathalie) et Betsy Vanès (Hortense) sont calibrés à ces types locaux juste à point. Mlle Jane Tony et M. Gevrey figurent le jeune ménage. Et M. Lecocq hale, piane-piane, un pas pressé qu'on nomme Vitesse, par ironie...

Sympathique ce Charel, en somme, qui nous force à tourner le dernier feuillet 37 dans une atmosphère bien de chez nous.

ADDENDA

Liste des Spectacles dont il n'est pas rendu compte dans le présent volume groupés par théâtres (ou salles) dans l'ordre chronologique.

—ooo—

THEATRE ALBERT

JANVIER
8 : **Liberté Provisoire** (Michel Duran).

FEVRIER
26 : **Club de Gangsters.**

MARS
26 : **Maître Bolbec et son Mari** (G. Berr et L. Verneuil).

AVRIL
5 : **Les Comptes du 11 Avril** (Mister Van et Marcel Antoine).

MAI
9 : **L'après-midi puérile** (danses Cl. Demol et élèves).
Fermeture en tant que théâtre.

JANVIER

1 : **Valses de Vienne** et **Le Vagabond Roi,** en alternance.

7 : Mat. enf. **Le Cirque Rouletabosse.**

29 : **Bols le magnifique.**

FEVRIER

4 : Mat. enf. **Le Cirque Rouletabosse.**

MARS

4 : Mat. enf. **Cadet Roussel.**

5 : **Le Roi du Cirque** (A. Mauprey et Max Alexis).

26 : **La Joie vous appelle** (Revue).

AVRIL

23 : **La Marseillaise** (M. Noiset. — Musique : R. Breard).

28 : **Phi-Phi,** avec Roels, Mussière, Carny.

MAI

14 : **No, no, Nanette** (Mussière. — Dot Shirley).

JUILLET

9 : **La Veuve Joyeuse** (saison d'été).

23 : **Rêve de Valse.**

AOUT

6 : **Folie d'amour** (Hermitte, Derval, Dercy, Willys).

13 : Florelle (dans la revue).

20 : Germaine Lix (dans la revue).

SEPTEMBRE

3 : Henry Garat (id.).

OCTOBRE

8 : **Le Pays du Sourire,** avec José Janson.

22 : **Ceux de la légion,** opérette.

29 : **La Comtesse Maritza.**

NOVEMBRE

6 : **Au Soleil du Mexique** (Mouëzy-Eon et Willemetz, mus. de Yvain et R. Granville).

DECEMBRE

11 : **La belle saison,** opérette, avec Lucienne Boyer, Pills et Tabet, Boucot, Jeanne Véniat.

27 : **L'auberge du cheval blanc.**

MAISON DE L'AMATEUR

37, Boulevard d'Anvers

MARS

20 : Inauguration. Discours inaugural par M. Raoul Renaux.

ATRIUM

MARS

30 : **Léon Vaincra** (Armand Fluche), revue.

CERCLE ARTISTIQUE

JANVIER

23 : Les Danses Javanaises du Prince Malais Raden Mas Jodjana.

MARS

13 : Récital de danses : Denise Chainaye.

CONSERVATOIRE

NOVEMBRE

20 : **Hamlet**, lecture par Jacq. Copeau.

THEATRE COMMUNAL (Flamand)

JANVIER

15 : **Opportun ou Le Doyen des Enfants de chœur** (Maxime-Léry et Guy d'Abzac) par Cercle Euterpe.

AVRIL

16 : **Qui ?** (G. Vaxelaire) par Union dramatique.

OCTOBRE

15 : **Argent Comptant** (Y. Noé et J. Alley) Cercle Euterpe.

EMPIRE
(EX LUNA THEATRE)

JANVIER

4 : Florelle et Mauricet.
15 : Pills et Tabet.
29 : Les Sœurs Schwarz. — Ch. Fallot. — La môme Piaf.

FEVRIER

5 : Duvallès.
19 : Lys Gauthy.
26 : Betove, Joan Werner et Franconay.

MARS

5 : Henry Garat.
17 : Emile et Vincent Isola, illusionnistes. (Il s'agit des anciens directeurs de théâtre parisiens).

27 : Ray Ventura.
31 : Mireille.

AVRIL
16 : Cecile Sorel.
30 : **Le Paradis des Cinglés** (Rose Amy).

MAI
14 : Yvette Guilbert. — Tramel.
28 : Clôture.

SEPTEMBRE
10 : Réouverture : les sœurs Schwartz.
17 : Joan Warner — Samson Fainsilber.
24 : Lys Gauthy — Ouvrard.

OCTOBRE
1 : Mireille — Marianne Oswald.
8 : Mayol.
15 : Franconay.
22 : Guy Berry et Reine Paulet.
29 : **Folies de Paris**, revue.

NOVEMBRE
12 : Agnès Capri.

THEATRE DES GALERIES

JANVIER
7 et 9 : Mat. **Philippe II** (Emile Verhaeren).
8 : **Trois... six... neuf...** (Michel Duran).
21 : Mat. enf. **Les trois petits cochons et le grand méchant loup.**

FEVRIER
3 : **Samson.**
15 : Reconstitution du « Chat Noir » (au bénéfice de Bréas).

16 : **Le Mariage de Mademoiselle Beulemans** (J. F. Fonson et Wicheler).
18 : Mat. enf. **Les trois petits cochons et le grand méchant loup.**
20 : **Ma Cousine de Varsovie.**

MARS
6 : Mat. **L'Avare** (Molière).
17 : **La ligne de cœur** (Claude - André Puget).
18 et 20 : Mat. class. **Mercadet ou le Faiseur** (H. de Balzac).
25 (et 1er et 3 avril) : Mat. enf. **La Petite Shirley à Bruxelles.**
31 : **Bloch de Chicago** (Tristan Bernard) avec Rozenberg.

AVRIL
7 : **Les Amants terribles** (Noël Coward).
20 : **Romance** avec Mad. Soria, P. Bernard, L. Rozenberg.

MAI
14 : **Mademoiselle** (J. Deval) avec Géniat.
27 : **Flossie** avec Jacqueline Francell.

JUIN
12 : Specacle coupé. — Mary Marquet.
14 au 17 : relâche.
21 : **Passionnément** (Gala Journées Médicale).

JUILLET
20 : **Revue de Miss Belgique.**

AOUT
11 : **Gisèle et son chauffeur** (Jean Sylvère). Lucigny et S. Marquis.

SEPTEMBRE

28 : **Le Circuit de Minuit** avec Jacques Berlioz et S. Moret.

OCTOBRE

14 et 28 : Mat. enf. **Les trois petits cochons.**

19 : Mat. : **Amphytrion**, avec R. Gaillard.
Soirée : **Bajazet** (Racine) M. Marquet, Yonnel, Escande et **Un Caprice** (Musset) par la Comédie Française.

NOVEMBRE

16 : **Le Chandelier** (Musset) Madeleine Renaud et J. Bertheau.

18 et 20 : Mat.: **Les joyeuses commères de Windsor** (Shakespeare, adapt. B. Zimmer) Hubert Daix.

29, 30 : **Un roi, deux dames et un valet** (François Porché) Simone.

DECEMBRE

1 : Idem.

3 : **L'Amant de Mme Vidal**, avec Popesco.

9 : Mat. enf. : **Les trois petits cochons.**

11 : **Maître Bolbec et son mari** (Berr et Verneuil) Rozenberg et Soria.

16 : Mat.: **Jodelet ou le Maître Valet**, avec M. Roels.

23, 27, 28, 30 et 31 : Mat. enf.: **Le tour du monde de deux enfants.**

THEATRE MOLIERE

JANVIER

14 : Mat. enf. : **Miloupoulou Roi des Gnômes.**

FEVRIER

25 : Mat. enf. : **Le Méchant Hans et les Poupées de cire.**

MARS

19 : **Liberté Provisoire** (œuvre du vêtement d'Ixelles).

20 : Matinée.

AVRIL

8 : Mat. enf. : **Les mésaventures de Larisette et Pleurnichard, marins d'eau douce.**

23 : **Samson** (Bernstein).

MAI

22 : **Mon Ami Teddy** (Rivoire et Bernard).

31 : Clôture.

JUIN

18 : **La Flambée** (saison d'été).

SEPTEMBRE

29 : **Le Rosaire.**

OCTOBRE

7 : Mat. enf. : Marionnettes de L. Leroy.

14 : Mat. : **Le Joueur** (Regnard).

21 : Mat. enf. : Marionnettes ; clowns.

NOVEMBRE

25 et 27 : Mat. : **Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée** (Musset) Louison ; (id.) Ch. Gontier.

30 : **L'Homme qui assassina.**

DECEMBRE

2 et 4 : mat. et 9 : soirée : **La Souris** (Ed. Pailleron).

16 : Mat. enf. : **Le Petit Poucet.**

28 et 31 : Mat. enf. : **La Sœur de Gribouille. — Riquet à la houppe.**

PALAIS DES BEAUX-ARTS

JANVIER

7 : Jan Kiepura.

21 : **Le Bourgeois Gentilhomme** (Molière).

26 : **Denise**, par la Comédie Française.

29 : Ballets Jooss. - La Grande Ville. - Johann Strauss. - Le Miroir.

FEVRIER

1 : **Le Garçon et l'Aveugle** (farce anonyme).
Le mystère de la nativité.
Œuvres du Moyen-Age par les Etudiants de l'Université de Liége.

6 : **Le Train Fantôme**, par la Gilde St-Michel et St Luc.

6 : Récital de chants Mlle E. Buyko.

16 et 1er mars : **Les Adelphes** (Térence) par Jeune Théâtre U. L. B.

18 : Marianne Oswald.

19 : **L'Amant de Mme Vidal** (L. Verneuil).

27 : **Cendrillon** (Amies de la jeune fille).

MARS

3 : La Argentinita, danseuse espagnole.

6 : **La Jalousie** (S. Guitry).

12 : Récital de danses : Berthe Roggen.

14 : Récital de danses : S. Redant.

AVRIL

6, 27 : Récital de danses : Claude Fiasko.

9, 14 et 26 : Pierre Doriaan.
17 : **Dis qu'c'est toi** (Bousquet et Falk) par la Jeune Equipe.
22 : Gala de l'Epopée.
24 : Danse : B. Roggen et son école.
25 : **Rabakatania**, chants et danses nègres.
28 : Ensemble des ballets russes (Philharmonique).
30 : **Un soir au bois sacré.**
30 : Danse : Marga Waldron.

MAI

3 : Danse : Elsa Darciel.
4 : **Bitte Einsteigen** (W. Rosen) avec Siegfried Arno.
19 : Pierre Doriaan.
20 : **Bérénice** (Racine) avec R. Gaillard (S. G. S.).
26 : Ballets Bellowa — Ray Ventura.

JUIN

6 : **Othello** (Shakespeare) (adap. de Vigny). — S. G. S.

SEPTEMBRE

26 : **Une cour d'amour en 1220.** — Gala folklorique wallon.

OCTOBRE

19 - 28 : Pierre Doriaan.
31 (et 3 nov.) : Doriaan et Simone Sigal.

NOVEMBRE

26 : Danses : Argentinita. — Térésina. — Alex Von Sweine.

DECEMBRE

3 et 10 : Idem.

4 : Danses : Manuela del Rio.

8 : **Le dictateur** (Jules Romains) Jean Hervé, Aimé Clariond, Mary Morgan.

9 : **Phédre,** avec Henriette Barreau et Maurice Donneaud (par la S.G.S.).

10 : La Térésina.

24-25-26 : **Tovaritch** (J. Deval) Elvire Popesco.

24 : (Grande salle) Mireille - Joan Warner - Lys Gauthy.

NOUVEAU PALAIS D'ÉTE

MAI

5 : Réouverture. — Lucien Baroux.

14 : **Tropical Express 37,** revue.

JUIN

18 : Max Dearly dans **Un Monsieur qui s'explique.**

25 : Jean Lumière, chansonnier.

JUILLET

2 : Armand Bernard.

AOUT

20 : Wiener et Doucet.

SEPTEMBRE

17 : Jo Bouillon et son orchestre.

THEATRE DU PARC

JANVIER

3 : Mat. : **La Cigale** (Meilhac et Halévy).
Soirée : **La Robe Rouge** (Eugène Brieux).

5 : **La Course du Flambeau** (Paul Hervieu).

7 : Mat. et soirée : **Ruy-Blas** (Victor Hugo).

12 et 14 : Mat. littér.: **La Robe Rouge** (Brieux).

15 et 22 en soirée, et 30 en matinée : Walter Rummel (Festival Liszt).

25 : **La femme en fleur** (Denys Amiel).

26 et 28, mat. litté. et 1er, 15 et 16 févr.: **Les Etapes** (Gustave Vanzype).

FEVRIER

2 : Récital de danses : Lisa Duncan.

4 : Mat. et soirée : **Le Cid** (Corneille).

6 : **La fin du monde** (Sacha Guitry).

11 et 16 : Mat. litt. : **Les Effrontés** (Emile Augier).

17 : **La Cigale.**

23 et 25 : Mat. litt. : **A Damme en Flandre** (Paul Spaak).

MARS

9, 11 et 22 : Mat. litt. : **L'Espionne** (V. Sardou).

29 : **A Damme en Flandre** (P. Spaak).

AVRIL

2, 3 et 4 : **La Nuit d'Octobre** et **Le Chandelier.**

6 : **La Rabouilleuse** (Emile Fabre) avec Mary Marquet.

MAI

1 : **You never can Tell** (Shaw) (Englisch Players).

2 : **The Two Mrs Carolls** (M. Veillers), id.

3 : **The Old Folbs at home** (Harwood) id.

4 : **Macbeth** (Shakespeare), id.

5 : **Dusty Ermine** (Neil Grant) id. — Clôture.

OCTOBRE

12 : **Sport** (M.-J. de Zogheb) avec Rachel Berendt.

19 : **Elizabeth la femme sans homme,** avec G. Dermoz et R. Gaillard.

NOVEMBRE

3 : **Bérénice** (Racine).

4 et 9 : Mat. litt. : **La Barricade** (Paul Bourget).

17 : **Le monde où l'on s'ennuie** (Pailleron).

22 et 27 : **Les Fourberies de Scapin** et Fables.

25 : Mat. : **Brignol et sa fille** (A. Capus).

DECEMBRE

6 et 16 : **Le jeu de l'amour et du hasard.**

7, 8, 10, 11, soir.; 9 et 14, matin. : **Le monde où l'on s'ennuie** (S. Pailleron).

23 et 28 : **La Dernière Victoire** (G. Rency).

THEATRE PATRIA

JANVIER

17 : Mat. par la G. C. A. T.: **Hamlet** (W. Shakespeare).

17 : Soirée : **La Cigale.**

21 : Mat. : **L'Avare.**

21 : Soirée : **Mademoiselle de la Seiglière.**
23 : **Oh ! les beaux reins.**
24 : Mat. : **La Cigale.**
24 : Soirée : **La Nouvelle Idole.**
30 : **La Fleur d'oranger.**
31 : Mat. : **Princesse de rêve.**

FEVRIER
1 : **Les trois sagesses du vieux Wang.**
7 : Mat. : **Marchande de fleurs.**
7 : Soirée : **L'Otage.**
13 : **Mon curé, sa sœur et moi.**
20 : **Le Prof' d'anglais.**
21 : Mat. : **Polyeucte** (Corneille) par G. C. A. T.
21 : Soirée : **L'Heure H...** (P. Chaine).
26 : **Toque... Toque, qui est là ?**

MARS
6 : **Stoop Fecit** (D. Claeys et H. Coopman) par Cercle Euterpe.
7 : Mat. et soirée : **La mystérieuse conversation du Marquis de Cardonia** (Germain Lucigny).
21 : **L'Histoire du Crocodile.**

AVRIL
3 : **La Petite Chocolatière.**
4 : Mat. : **Paquebot Tenacity.**
4 : Soirée : **La Petite Chocolatière.**
9 : **Les Noces de Jeannette** et **Le Barbier de Séville.**
10 : **L'Oncle Mathurin** et **Le Feu du Voisin.**
18 : **Peg de mon cœur.**
24 : **Une femme ravie** (par Cercle Euterpe).

MAI

1 : **La Dernière Victoire** (Rency).

2 : **Ces dames aux chapeaux verts** (Acremant).

29 : **L'Ecrivain public** (F. Bodson) « Les Etapes ». — **Le Voyage à Biarritz** (Sarment) « Le Libre Elan ». — **Joujoux** (J. Harcel) « La Jarretière ».

OCTOBRE

17 : **Napoléonette.**

23 : **Y'a d'l'humour.**

31 : **La Menace.**

NOVEMBRE

6 : **La pie borgne.**

7 : Mat. : **Andromaque.** — Soirée : **Signor Bracoli.**

DECEMBRE

5 : **Le Barbier de Séville** (Beaumarchais).

23 : Matinée : **La Souris.** — Soirée : **Chantal.**

THEATRE DU RÉSIDENCE

JANVIER

16 : **La Dernière Victoire** (G. Rency) par Cercle Euterpe.

TAVERNE ROYALE

DECEMBRE

22 : Banquet du Xe anniversaire de l'**Union de la Presse Théâtrale Belge.** Orateurs : H. Dons, R. Dupierreux, O. Grojean, P. Henen,

H. Soumagne, L. Pierard, célébrant l'œuvre accomplie et félicitant les fondateurs de l'U. P. T., H. Lejeune et J. Flament.

UNION COLONIALE

JANVIER
24 : Mat. : **600.000 francs par mois.**
30 : **C'est pourri...re.**

VARIETÉS

NOVEMBRE
12 : Jean Tranchant.

DECEMBRE
21 : Alvata, Singing Babies, Aéros.
30 : Adolphe et Adolphine (Willy Maury et Gilberte Legrand).

THEATRE DU VAUDEVILLE

AVRIL
30 : **Lady Warner a disparu** (ouvert. saison d'été).

MAI
28 : **L'homme qui fut tué deux fois** (Hanswyck et Van Stalle).

JUIN
11 : Clôture.

AOUT
13 : **La dame de Vittel** (R. Ferdinand et Dolley).

TABLE CHRONOLOGIQUE

des

Spectacles groupés par théâtres

THEATRE ALBERT

		Pages
Amitié	5- 2	49

GAITÉ

Couchette n° 3	23- 2	74
Six filles à marier	9- 3	105
Une revue gaie...té !	27- 3	136
Nus d'été, ou sourires de femmes	25- 6	204
La Revue légère	27- 8	228
La fessée	8-10	256

GALERIES

Le vent dans les voiles	4- 1	13
Le voyage à Marrakech	22- 1	37
Le Club des Gangsters	29- 1	43
Christian	9- 2	52
La revue de Dorin	23- 2	72

Pages

Beaumes - les - Anges, 4000 habitants 3- 3 86
Puits numéro 7 .... 10- 3 108
L'Ecole des Cocottes 24- 3 133
Le circuit de minuit 27- 4 162
Les aventures du roi Pausole 21- 5 185
The Philadelphia, ballet Company 8- 6 195
La Revue du Crochet 18- 6 202
7 en vacances 6- 8 221
L 2, Agent secret 19- 8 226
Un déjeûner de soleil ... 9- 9 233
La fuite en Egypte 17- 9 243
Eblouissement 11-10 260
Altitude 3200 .... 20-10 266
Ma liberté 29-10 290
Le train pour Venise 9-11 297
Le cocu magnifique 17-11 305
L'Entrave - Au bercail ... 25-11 312
La femme déshabillée ... 6-12 329
La Parisienne - Un caprice 16-12 336
La main passe 27-12 347

MOLIERE

Marie - Rose 8- 1 20
Café noir 5- 3 98
Le maître de forges 28- 3 138
Sous l'épaulette 11- 5 177
Dolly 4- 7 209
Le Roi, la Loi, la Liberté 12- 8 224
La gamine 15- 9 240
Petite peste 15-10 262
Au carrefour 27-10 283

Pages
Fog l'ancien 9-11 300
Le grillon du foyer 17-12 344
Charel 28-12 350

NOUVEAU PALAIS D'ÉTÉ

Au soleil de Marseille ... 1- 6 191
Jean Tranchant 11- 6 199
Mistinguett 10- 7 211
Lyne Clevers - Pierre Mingand 23- 7 214
La Revue Cubaine 30- 7 216
La Môme Piaf - Les Fratellini 10- 9 238

PALAIS DES BEAUX-ARTS

Société Auxiliaire des Spectacles et Conférences (S. A. S. E. C.)

Le médecin de son honneur 14- 1 23
Madame Quinze .... 22 -1 33
Les Ballets Jooss 28- 1 40
La belle Marinière 5- 3 95
Les Chevaliers de la Table Ronde 8-10 252
Chacun sa vérité - Celui qui vaut douze livres ... 23-10 272
La duchesse d'Amalfi ... 26-11 315
Au soleil de l'instinct ... 17-12 340

Société des Grands Spectacles (S. G. S.)

La bonne mère - Riquet à la houppe 11- 2 56
Patrie 25- 2 77

Pages

Mademoiselle de la Seiglière 11- 3 111
Le jeu de l'amour et du hasard - Le Menteur ... 13- 5 180
Les Burgraves 28-10 285
Les trois sultanes 25-11 309

Groupe : Théâtre des Indépendants

La Naïade. - Boris Godounov 11- 2 60
La femme selon mon cœur 2- 3 83
Le baladin du monde occidental 29- 4 171
L'orage 28-10 288
R. U. R. 2-12 323

Divers

La chanson théâtralisée 9- 4 153

PARC

Un crime 8- 1 16
Pluie 16- 1 26
Croisière 20- 2 67
Le Chandelier - Les folies amoureuses 4- 3 91
Je t'attendais 8- 3 102
L'annonce faite à Marie 16- 3 120
La Rabouilleuse 6- 4 143
Cages de verre 9- 4 149
Le Calvaire 16- 4 156
L'héritière 23- 4 159
L'auberge des apparences 29- 4 166
Vers la terre Canadienne 2-10 249
Le Dard - La double expertise 26-10 277

		Pages
Le Dybbuk	4-11	295
Le cœur dispose	9-11	299
Fausse route	26-11	318
Praxadora, ou l'amour communiste	13-12	333
Marol	21-12	345

Galas Karsenty

Le veilleur de nuit - Le mot de Cambronne	21- 1	29
Elizabeth, la femme sans homme	13- 2	63
Les Innocentes	18- 3	124
Napoléon unique	23-10	268
Le Voyage	14-11	302
Pamplemousse	4-12	325

PATRIA

Le diable pendu par honnêteté	13- 3	116
Madame Source Précieuse	18- 3	128
Le Noël sur la place	17-10	264

VARIETES

Un nouveau music-hall	26-10	281
Tourbillon de plaisirs	19-11	308
Sidonie Panache	10-12	331

VAUDEVILLE

Crol, fournisseur de la Cour	12- 3	113
La Revue du Vaudeville 37	10- 9	235



Table alphabétique des Titres Récapitulative

(années 1933 à 1937 inclusivement)

Le nombre entre parenthèses indique le millésime du volume où se trouve le chapitre cherché.

Pages

Abbé Constantin (L') .... (33) 259
P. Decourcelle et L. Halévy.

A chacun son drame .... (35) 312
Ad. Lousberg.

Affaire (Une) .... (33) 229
P. Varenne et R. Sylva.

Affaire de la rue Royale (L') (35) 296
Jean Guitton et Max Maurey.

Age de Juliette (L') .... (36) 86
Jacques Deval.

Agence Amour et Cie ...... (34) 241
Louis Forest.

Agnès Capri .... (36) 333

Aiglon (L') (Edm. Rostand) (33) 269

Ailes brisées (Les) .... (34) 286
Pierre Wolff.

Alain, sa mère et sa maîtresse (35) 97
Armont et Gerbidon.

Pages

Alchimiste (L') .... (36) 270
Ben Jonson.

Aloyse, la bourgeoise pervertie (33) 181
de Lorde et Marsile.

Altitude 3200 .... (37) 266
Julien Luchaire.

Amants .... (34) 59
Maurice Donnay.

Amants terribles (Les) - (Private Lives) .... (35) 155
Noël Coward (adapt. de Claude - André Puget et Virginia Vernon).

Amazone et l'accordeur (L') (36) 249
Jérôme K. Jérôme (ad. Andrée Méry et Pierre Scize).

Ami de la Maison (L') .... (36) 177
Max Deauville.

Ami Teddy (Mon) .... (34) 363
André Rivoire et L. Besnard.

Amitié .... (37) 49
Michel Duran.

Amour et le Plaisir (L') ...... (35) 279
A. T'Serstevens (d'après Crébillon fils).

Amour pleûre (L') .... (33) 111
J. Mignolet.

Amour tchante à Tchanturlette (L') .... (34) 67
J. André (Musique de Henri Vilette).

Amphitryon (Molière) .... (34) 151

Andromaque (Racine) .... (34) 71

Anniversaire de la Fondation (L') .... (35) 215
Tchékov.

		Pages
Annonce faite à Marie (L') ... Paul Claudel.	(37)	120
Antigone .... Sophocle (Adapt. de Paul Meurice et A. Vacquerie).	(35)	390
Antoine Rudel (Fauré - Frémiet)	(35)	92
Aristocrates (Les) (Pogodine)	(36)	102
Arlequin poli par l'amour ... Marivaux.	(36)	77
Arlésienne (L') .... Alphonse Daudet (Musique de Georges Bizet).	(34)	164
Article d'usage .... Roger Avermaete.	(36)	304
Art vu nu (L') .... Meuraly.	(36)	215
Assaut (L') .... Henry Bernstein.	(35)	106
As Verts Volets .... Henri Hurard.	(33)	241
Athalie .... Racine.	(34)	170
Auberge des Apparences (L') Claude Spaak.	(37)	166
Auberge du cheval blanc (L') H. Müller (Adapt. L. Bernard. - Mus. de Ralph Benatsky. - Lyrics de R. Dorin).	(36)	223
Aurélie .... Germaine Lefrancq.	(33)	77
Autoritaire (L') .... Henri Clerc.	(33)	135
Avare (L') .... Molière.	(35)	57

Pages

Ave Maria .... (35) 175
Pieter Magerman (Trad. de M. Mousenne. - Musique de R. van der Spurt).

Aventures du Roi Pausole (Les) .... (37) 185
A. Willemetz (d'après P. Louys. - Mus. de A. Honegger).

Avril, ou le père imaginaire (33) 71
L. Verneuil et G. Berr.

Awè, Nèni ! .... (34) 143
A. Legrand et G. Halleux.

Båbo (Li) .... (34) 295
Georges Ista.

Baladin du Monde Occidental (Le) John M. Synge .... (37) 171

Ballets Jooss, d'Essen (Les) ... (33) 38
(34) 134 (37) 40

Ballets Russes de Paris (Les) (35) 193

Ballets Weidt (Les) .... (34) 109

Banco .... (36) 227
Alfred Savoir.

Banque Nemo (La) .... (33) 88
Louis Verneuil.

Barabbas .... (34) 26
Michel de Ghelderode.

Barbier de Séville (Le) .... (34) 35
Beaumarchais (35) 267

Beaumes-les-Anges, 4000 habitants .... (37) 86
Henri Decoin.

Beauté du Diable (La) .... (33) 333
Jacques Deval.

Béguin de la Garnison (Le) (34) 213
Paul Murio.

Pages

Belle Amour (La) .... (33) 9
Léopold Marchand.

Belle de Haguenau (La) ...... (35) 217
Jean Variot (Musique du comte de St-Laurent).

Belle Marinière (La) .... (37) 95
Marcel Achard.

Bercail (Au) .... (37) 312
Edgar de Caire.

Bérénice .... (33) 335
Jean Racine.

Betove et Marianne Oswald (34) 215

Beulemans à Marseille .... (35) 269
J.-Fr. Fonson.

Bichon .... (35) 252
Jean de Letraz.

Bloch de Chicago .... (33) 325
Anne Nichols (Adapt. Tr. Bernard).

Blonde Marie (La) .... (36) 306
Trudi Schoop, mus. de Paul Schoop.

Bluff .... (34) 281
Georges Delance.

Bonheur (Le) .... (34) 139
Henry Bernstein.

Bonheur, Mesdames ...(Le) ... (34) 373
Francis de Croisset (Adapt. de Willemetz et Christiné).

Bonne Mère (La) .... (37) 56
Florian.

Bonn' Maman .... (33) 15
Gustave Libeau.

Boris Godounof .... (37) 60
Pouchkine.

Pages

Bossu (Le) .... (33) 86
Paul Féval.

Bouche d'or .... (36) 62
Armand Thibaut.

Bouquet perdu .... (34) 225
Lucie Paul-Margueritte.

Bourgeois Gentilhomme (Le) (35) 143
Molière (Musique de Lulli).

Bourrachon .... (33) 122
Laurent Doillet.

Brave M. Radfern (Ce) ...... (36) 114
J. B. Priestley (Adapt. G. de Warfaz).

Britannicus .... (35) 325
Racine.

Burgraves (Les) .... (37) 285
Victor Hugo.

Café Noir .... (37) 98
Agatha Christie (trad. M. Duchatto. - Adapt. Raoul Renaux et Paul Blanchart).

Cages de Verre .... (37) 149
Georges Vandéric.

Caillou .... (35) 265
André Baugé (Musique de Charles Cuvillier).

Calvaire (Le) .... (37) 156
Jacques de Feraudy (d'après O. Mirbeau).

Caprice (Un) .... (37) 336
Alfred de Musset.

Carine ou la jeune fille folle de son âme .... (34) 320
Fernand Crommelynck.

Pages
Carrefour (Au) .... (37) 283
Yoris d'Hanswyck.
Cavaliers vers la Mer (Les) (34) 338
John Millnigton Synge (Traduct. de Maur. Bourgeois).
Celui qui vaut douze livres ... (37) 275
James Barrie (Adapt. Marie Austine et J. Delacre).
Ce que femme veut... .... (34) 23
Etienne Rey et Alfr. Savoir.
Chacun sa vérité .... (37) 272
Luigi Pirandello (version de B. Crémieux).
Chambre d'hôtel .... (33) 84
Pierre Rocher.
Chandelier (Le) .... (37) 91
Alfred de Musset.
Chanson Théâtralisée (La) ... (37) 153
Chant du Désert (Le) .... (36) 292
Roger Ferreol et Saint Granier (d'après O. Harbach, O. Hammerstein et F. Mandel). Mus. de P. Romberg.
Chanteur de Paris (Le) ...... (34) 397
Abadie et R. de Cesse.
Charel .... (37) 350
Charles Desbonnets et Charles Mahieu.
Charles Fallot .... (35) 129
Chasseur de chez Maxim's (Le) .... (36) 112
Yves Mirande.
Chatterton .... (34) 154
Alfred de Vigny.

Pages

Chevaliers de la Table Ronde (Les) .... (37) 252
Jean Cocteau.
Chipée .... (36) 110
Alex Madis.
Choisir (Voir : Gare au Tournant).
Chotard et Cie .... (35) 71
Roger Ferdinand.
Christian .... (37) 52
Yvan Noé.
Christine .... (33) 151
Paul Géraldy.
Cid (Le) .... (35) 78
Corneille.
Cinna .... (36) 129
Corneille.
Circuit de Minuit (Le) .... (37) 162
Aimé Declercq.
Clé des champs (La) .... (35) 249
André Frère.
Cloître (Le) .... (34) 129
Emile Verhaeren.
Club des Canards Mandarins (Le) .... (35) 181
Henri Duvernois et Pascal Forthuny.
Club des Gangsters (Le) ...... (37) 43
L. Gross et C. Carpenter (trad. M. Dubois, adapt. Pierre Chambord).
Cluse (La) .... (34) 358
Georges Rens.
Cocu magnifique (Le) .... (37) 305
Fernand Crommelynck.
Cœur (Le) .... (36) 373
Henry Bernstein.

Pages

Cœur dispose (Le) .... (37) 299
Francis de Croisset.

Comte Obligado (Le) .... (35) 318
André Barde (Musique de R. Moretti).

Corde au cou (La) .... (35) 225
Léon Donnay.

Coriolan .... (34) 277
Shakespeare. (Adapt. de René-Louis Piachaud).

Couchette nº 3 .... (37) 74
Alex Madis, lyrics de Willemetz, mus. de Szulc.

Coucous (Les) .... (35) 393
Adrien Crahay.

Courbe d'une étoile (La) ...... (36) 256
Max Deauville.

Course à l'Etoile (La) .... (33) 48
Louis Verneuil.

Court-Circuit (Le) .... (35) 342
Joullot et Benjamin Rabier.

Cousin de Valparaiso (Le) ... (33) 108
Jean-François Fonson.

Cousine de Varsovie (Ma) ... (36) 313
Louis Verneuil.

Crapaude da Moncheu Dace (Li) .... (33) 155
Henri Hurard.

Crime (Un) .... (37) 16
(Fernand Nozière).

Crime et Châtiment .... (34) 172
F. M. Dostoïewsky. (Adapt. de Gaston Baty).

Croisière .... (37) 67
Chalux.

Pages
Crol, fournisseur de la Cour (37) 113
Osc. Walter et Leo Stein. (Adapt. G. Libeau, P. Van Stalle et Ch. Campé).
Crucifiés (Les) .... (35) 342
A. P. Antoine et Poidloue.
Curé chez les riches (Mon) ... (34) 112
Clément Vautel.
Cusène Ortense .... (34) 96
Clément Déom.
Cybèle, déesse de la Terre ... (34) 199
Albert Lepage.
Cyclone (Le) .... (34) 162
Somerset Maughan. (Adapt. de de Carbuccia).
Cygne (Le) .... (33) 51
Frans Molnar. (Trad. La Mazière et Adorjan).
Dame aux Camélias (La) ...... (34) 175
Alexandre Dumas (fils). (34) 355
Dames aux chapeaux verts (Ces) .... (35) 303
A. Acremant (d'après G. Acremant).
Dame de chez Maxim's (La) (33) 96
Georges Feydeau.
Dames du 12 (Ces) .... (34) 245
Mouëzy-Eon et André Dahl.
Dame du Wagon-Lit (La) ... (36) 74
Claude Gevel.
Dame Nature .... (36) 278
André Birabeau.
Danses javanaises .... (35) 255
Danseuse Espagnole (La) ... (35) 259
G. Kaldenburg, Rebner, Alberdé et C. Déom.

Pages

Dans sa candeur naïve .... (33) 54
Jacques Deval.
Dard (Le) .... (37) 277
Gabriel Marcel.
Dégourdis de la 11e (Les) ... (36) 135
Mouëzy-Eon.
Déjeuner chez le Maréchal de la Noblesse (Un) .... (36) 157
Iwan Tourguéniev.
Déjeuner d'amoureux (Un) ... (33) 246
André Birabeau.
Déjeûner de soleil (Un) ...... (37) 233
André Birabeau.
Déjeûners du Théâtre ... (33) 137 - 296 (34) 323 (35) 388 (36) 18 - 97 - 198
Demoiselle de Magasin (La) (33) 60
Jean-François Fonson.
Demoiselle de Mamers (La) ... (35) 115
Yves Mirande et Gustave Quinson.
Demoiselles en uniforme ...... (33) 167
Christa Winsloe. (Trad. H. Varna et Marc Cab).
Dépit amoureux (Le) .... (33) 322
Molière.
Dernier Empereur (Le) .... (34) 92
Jean-Richard Bloch.
Deux couverts .... (34) 158
Sacha Guitry.
Deux Demoiselles (Les) .... (36) 71
Tristan Bernard.
Deux « Monsieur » de Madame (Les) .... (35) 136
Félix Gandéra.
Deux Orhpelines (Les) .... (33) 114
d'Ennery et Cormon.

Pages

Diable pendu par honnêteté (Le) .... (37) 116
Jef Scheirs. (Adapt. Charles Desbonnets).
Dieu sait pourquoi .... (35) 138
Steve Passeur.
Discour (Li) .... (35) 163
J. André.
Discours des prix (Le) .... (35) 37
Jean Sarment.
Divin Arétin (Le) .... (35) 368
Alfred Mortier.
Dix minutes alibi .... (34) 383
Anthony Armstrong. (Trad. et adapt. de Andrey Parr et Jacques Truelle).
Dix-neuf ans .... (33) 307
Jean Bastia. (Mus. de P. Bastia).
Dji marèye mi Fi .... (33) 156
Fistral.
Dolly .... (37) 209
Noël Francès.
Domino .... (36) 396
Marcel Achard.
Do Mi Sol Do .... (35) 219
Paul Géraldy.
Don José .... (36) 398
Bernard - Luc.
Don Juan .... (34) 44
André Obey.
Double expertise (La) .... (37) 280
Gabriel Marcel.
Doyen des Enfants de Chœur (Le) .... (34) 167
Maxime-Léry et Guy d'Abzac.

Pages
Duchesse d'Amalfi (La) .... (37) 315
John Webster. (Adapt. Henri Fluchère).
Duel (Le) .... (35) 53
Henri Lavedan.
Dybbuk (Le) .... (37) 295
S. An-Ski.
Eblouissement .... (37) 260
Keith Winter. (Adapt. Constance Coline).
Ecole des Cocottes (L') .... (37) 133
Armont et Gerbidon.
Ecole des Contribuables (L') (34) 271
Louis Verneuil et Georges Berr.
Ecole des Femmes (L') ...... (36) 154
Molière.
Ecole des Philosophes (L') ... (33) 343
Sacha Guitry.
Ecole des Satyres (L') .... (34) 238
Philippe Maquet.
Elizabeth, la femme sans homme .... (37) 63
André Josset.
Elle et son mari .... (34) 179
Jean Alley.
Embarquement pour Cythère (L') .... (34) 235
Mousenne et Furnelle.
Empereur Jones (L') .... (36) 366
Eugène O'Neill.
Endiablé pour le Ciel .... (35) 46
Hatcher Hugues. (Trad. de Suzanne Gervais).
Enfant de cœur (L') .... (33) 305
René Fauchois.

Pages

Enfant de l'amour (L') .... (33) 59
Henry Bataille.

Enfant de Nazareth (L') ...... (36) 137
Armand Varlez.

Enigmatique Gentleman (L') (35) 371
Alfred Gragron.

Enlevez-moi .... (34) 57
Raoul Praxy et Hallais. (Lyrics de P. Varenne et Max Eddy. Mus. de Gabaroche).

Entrave (L') .... (37) 312
Edgar de Caire.

Epervier (L') .... (34) 74
Francis de Croisset.

Escape me never ....
Voir « Tu ne m'échapperas jamais ».

Espoir .... (36) 37
Henry Bernstein.

Et moi j'te dis qu'elle t'a fait d'l'œil .... (34) 233
Maurice Hennequin et Pierre Veber.

Esther .... (35) 166
Racine. (Chœurs de J. B. Moreau).

Et ça donc .... (36) 48
Jacques Bastin.

Eté (L') .... (36) 24
Jacques Natanson.

Etre ou ne pas l'être (L') ...... (36) 304
Roger Avermaete.

Eventail (L') .... (36) 289
Goldoni. (Adaptat. Paule Fischer).

Pages

Faillite (Une) .... (36) 325
Bjoernston.

Fairy Queen (The). - (Le Songe d'une nuit d'été) ... (35) 206
Henry Purcell(d'après Shakespeare).

Faiseur (Le) .... (36) 309
H. de Balzac. (Adapt. de S. Jollivet). Mus. de scène de Darius Milhaud.

Fais pas l'Enfant .... (33) 26
de Mackiels (d'après Kebbé-Howard).

Fanny .... (35) 34
Marcel Pagnol.

Fantoche et Cie
Voir « Homme au foulard bleu (L').

Farce de Maître Patelin (La) (35) 234

Farce des deux nues (La) ... (35) 223
Herman Closson.

Farce du Cuvier (La) .... (35) 390

Farce du Chaudronnier (La) (35) 203
(Adapt. de Henri Brochet).

Fausse route .... (37) 318
Marie Descoutures.

Fauteuil 47 (Le) .... (33) 112
Louis Verneuil

Félix .... (33) 299
Henry Bernstein.

Femme en blanc (La) .... (33) 200
Marcel Achard.

Femme déshabillée (La) ...... (37) 329
Irving Kaye Davis. (Trad. Andrée Méry).

Pages

Femme en fleur (La) .... (36) 330
Denys Amiel.

Femme Libre (Une) .... (35) 83
Armand Salacrou.

Femme qu'a le cœur trop petit (Une) .... (34) 29
Fernand Crommelynck.

Femme ravie (Une) .... (33) 29
Louis Verneuil.

Femmes savantes (Les) .... (35) 351
Molière.

Femme selon mon cœur (La) (37) 83
Raoul Crabbé.

Femme silencieuse (La) ...... (33) 82
Ben Jonson. (Adapt. Marcel Achard).

Fessée (La) .... (37) 256
Jean de Létraz.

Feu la mère de Madame ...... (35) 400
Georges Feydeau.

Fi - fi - tje .... (36) 32
Gibet et Devère. (Mus. de F. Bastin).

Fig le Vertueux .... (35) 158
Albert Acremant.

Fille à Lévy (La) .... (33) 353
André Falco et Jean Sarrus.

Fin du Monde (La) .... (36) 106
Sacha Guitry.

Flambée (La) .... (33) 279
Henri Kistemaeckers.

Fleur des Alpes (La) .... (36) 259
J. Burkhard et R. Bertram. (Adapt. Mouëzy-Eon. - Lyrics H. Wernert. - Mus. de Stolz).

		Pages
Fleur de luxe	(33)	222
Armont et Gerbidon.		
Flossie	(33)	341
A. Willemetz et Gerbidon. (Lyrics de Pothier, mus. de Szule).		
F. N. R. S.	(34)	255
Lucien Boyer.		
Fog l'Ancien	(37)	300
Charles Desbonnets.		
Folies amoureuses (Les)	(34)	100
Regnard.	(37)	93
Folle de son corps	(33)	17
André Birabeau.		
Folle Nuit (La)	(33)	187
Félix Gandera et Mouëzy-Eon.		
Fontaines lumineuses (Les) ...	(36)	388
Georges Berr et Louis Verneuil.		
Fortuné	(35)	355
Robert Delamare.		
Fourberies de Nérine (Les) ...	(36)	59
Théodore de Banville.		
Fourberies de Scapin (Les) ...	(36)	189
Molière.		
Foyer d'autrui (Le)	(36)	157
Ivan Tourguéniev.		
France, notre Déesse	(35)	88
Albert du Bois.		
Francerie (La)	(33)	345
Paul Raynal.		
Françoise	(33)	142
Sacha Guitry.		
Fridolin	(34)	326

Pages

Fugue (La) .... (33) 197
Henri Duvernois. (34) 156

Fuite en Egypte (La) .... (37) 243
Robert Spitzer.

Gablou .... (33) 70
A. Potier.

Gala de l'Humour .... (36) 140

Gamine (La) .... (37) 240
Pierre Veber et Henry de Gorsse.

Gare au tournant .... (36) 378
Georges Vaxelaire.

Gaston, prends-moi ! .... (34) 211
Maurice Hennequin et Pierre Veber.

Germaine se promet .... (35) 299
Georges Berr.

Gilles et Julien .... (35) 129

Godefroid de Bouillon .... (36) 13
Hermann Closson.

Grand-Guignol (Le) ... (35) 341 354

Grand 7 (Au) la maison des confidences .... (36) 185
Henri Duvernois.

Grand Voyage (Le) .... (34) 89
C. R. Sherrif. (Adapt. de Lucien Besnard et Virginia Vernon).

Grillon du foyer (Le) .... (37) 344
Ludovic de Francmesnil (d'après Dickens).

Groom s'en chargera (Le) ... (36) 207
Jean Bastia. (Mus. de Pascal Bastia).

Guéridon Empire (Le) ....
(Voir « Revive l'Empereur »).

Pages

Guignol
Voir « Homme au foulard bleu » (L').

Habit Vert (L') .... (35) 100
Robert de Flers et G.-A. de Caillavet.

Hélène .... (36) 167
Gustave Van Zype.

Héritière (L') .... (37) 159
Armand Somès (d'après Ed. Estaunié).

Hermine (L') .... (36) 131
Jean Anouilh.

Heure H. (L') .... (36) 340
Pierre Chaine.

Histoire du crocodile (L') ... (36) 21
Fernand Wicheler.

Holopherne .... (34) 199
Albert Lepage.

Homicide (L') .... (34) 182
Léon Ruth.

Homme (L') .... (34) 351
Denys Amiel.

Homme au foulard bleu (L') (35) 227
Georges Berr et Louis Verneuil.

Homme blanc (L') .... (34) 388
André de Richaud.

Homme du Nord (Un) .... (34) 39
Charles Méré.

Homme est venu... (Un) ...... (36) 34
Tonia Navar.

Homme qui a perdu son nom (L') .... (33) 24
Ivan Noë et H. de Vere Stacpoole.

Pages

Homme qui assassina (L') ... (34) 69
Pierre Frondaie (d'après Claude Farrère).

Horace .... (34) 399
Corneille.

Hors série .... (33) 21
Aimé Declercq.

Hôtel du Libre-Echange (L') (34) 197
Georges Feydeau et Desvallières.

Il était une fois .... (33) 207
Francis de Croisset.

Illusionniste (L') .... (33) 337
Sacha Guitry.

Il manquait un homme ...... (35) 123
Félix Gandéra.

Inconnue d'Arras (L') .... (36) 66
Armand Salacrou.

Innocentes (Les) .... (37) 124
Lilian Hellman. (Adapt. André Bernheim).

Instinct (L') .... (36) 120
Henry Kistemaeckers.

Ione et Brieux .... (34) 161

Iphigénie .... (35) 374
Racine.

Jacqueline .... (34) 158
Sacha Guitry.

Jasante de la vieille (La) ...... (33) 68
Jehan Rictus.

Jazz .... (35) 49
Marcel Pagnol.

Jazz Follies .... (34) 119

Jean de la Lune .... (34) 274
Marcel Achard.

Jean Tranchant .... (37) 199

Pages
Jeanne .... (33) 119
Henri Duvernois.
Je ne sais quoi... (Le) .... (36) 219
Fr. de Croisset et M. de Waleffe.
J'enlève la mariée .... (35) 287
Daniel Norman.
Je t'attendais .... (37) 102
Jacques Natanson.
Jésus-Christ, passion en 12 tableaux
Voir« Passion de N.-S. Jésus-Christ .... (35) 170
Jeux Dangereux .... (36) 391
Henri Decoin.
Jeu de l'Amour et du Hasard (Le) .... (37) 180
Marivaux.
Je vivrai un grand amour ... (35) 138
Nouveau titre de (et voir) « Dieu sait pourquoi ».
Joséphine a de la barbe ...... (36) 210
Auguste Jolly.
Julie et Julie .... (34) 390
André Legrand.
J'veux dormir avec toi ! ...... (34) 231
Maurice Hennequin et Pierre Veber.
Kaatje .... (36) 118
Paul Spaak.
Kamasoutra (Le) .... (35) 355
Régis Gignoux.
Knock, ou le triomphe de la médecine .... (36) 42
Jules Romains.

Pages

Laburnum Grove ....
Voir « Ce brave M. Radfern ».

Là-Haut .... (36) 363
Mirande, Quinson et Willemetz. (Mus. de M. Yvain).

Laura de Santelmo .... (36) 183

L. 2 Agent secret .... (37) 226
Germain - Lucigny.

Lèçon d'amour .... (35) 393
Ad. Adolphy.

Légataire universel (Le) ...... (36) 59
Regnard.

Liberté (Ma) .... (37) 290
Denys Amiel.

Liberté provisoire .... (35) 150
Michel Duran.

Liebelei .... (34) 63
Arthur Schnitzler.

Liégeoise (La) .... (36) 316
George Garnir.

Ligne de cœur (La) .... (33) 36
C. A. Puget.

Li pus bèle dès deux .... (33) 281
Nicolas Trokart.

Locataire du troisième sur la cour (Le) .... (34) 115
Jérôme K. Jérôme. (Adapt. de Andrée Méry).

Lorenzaccio .... (36) 267
Alfred de Musset.

Luthier de Crémone (Le) ... (35) 119
François Coppée.

Lyne Clevers - Pierre Mingand (37) 214

Lysistrata .... (33) 348
Maurice Donnay.

Pages

Madame « Je veux » .... (35) 410
A. Grünwald. (Adapt. de Ch.-L. Pothier et G. Delance. Mus. d'Osc. Strauss).

Madame Peperbol a tort ...... (36) 380
Joris d'Hanswyck et Léo Berryer.

Madame Quinze .... (37) 33
Jean Sarment.

Madame Sans-Gêne .... (33) 149
Victorien Sardou.

Madame Source Précieuse ... (37) 128
S. I. Hsiung (trad. : Georgette J.-J. Bernard).

Mademoiselle .... (33) 215
Jacques Deval.

Mademoiselle de la Seiglière (37) 111
Jules Sandeau.

Mademoiselle Josette ma femme .... (33) 243
Paul Gavault et Charvan.

Mademoiselle ma mère .... (34) 404
Louis Verneuil.

Magasin de Porcelaine (Le)
Voir « Plaisir d'Amour ».

Magie Rouge .... (34) 205
Michel de Ghelderode.

Main passe (La) .... (37) 347
Charles Spaak et Aimé Declercq.

Mais n'te promène donc pas toute nue .... (34) 240
Georges Feydeau.

Maison de Poupée .... (34) 65
Henrik Ibsen.

		Pages
Maître Bolbec et son mari ... G. Berr et L. Verneuil.	(33)	219
Maître de Forges (Le) .... Georges Ohnet.	(37)	138
Maître de son cœur (Le) ...... Paul Raynal.	(33)	157
Malade Imaginaire (Le) ...... Molière.	(33)	276
Maman .... Joë de Crawhez.	(33)	99
Mam'zelle ma fille .... E. Boucher, A. William et L. Berryer.	(35)	403
Mam'zelle Nitouche .... H. Meilhac et Al. Millaud. (Mus. de Hervé).	(36)	301
Marchand de Venise (Le) ...... W. Shakespeare. (Adaptat. d'A. de Vigny).	(35)	112
Marche héroïque (La) .... Charles Abadie.	(36)	351
Mariage de Figaro (Le) .... Beaumarchais.	(34)	333
Mariage de Mlle Beulemans (Le) .... Jean-François Fonson et Fernand Wicheler.	(34)	37
Mariage forcé (Le) .... Molière.	(34)	151
Marianne Oswald (34) 203	(35)	19
Maria, ou La Donneuse .... Alfred Savoir.	(34)	347
Marie - Rose .... Fern. Wicheler et L. Le Gouriadec.	(37)	20

Pages

Mariette, ou comment on écrit l'Histoire .... (34) 136
Sacha Guitry.

Marionnettes de Salzbourg (Les) .... (34) 283
Mari que j'ai voulu (Le) ... (34) 329
Louis Verneuil.

Marius .... (35) 27
Marcel Pagnol.

Marol .... (37) 345
Jacques Le Bourgeois.

Marottes... et Illusions .... (36) 366
Alice Brown. (Adapt. Paule Fischer).

Martine .... (35) 119
Jean-Jacques Bernard.

Mås d'vinte (Les) .... (35) 40
Clément Déom.

Match .... (34) 187
Philippe Lambert.

Mauvais Garçons (Les) .... (36) 191
Joris d'Hanswijk et Léo Berryer.

Måvas fond'mints .... (34) 42
Nicolas Trokart.

Maya .... (33) 249
Simon Gantillon.

Médecin de son honneur (Le) (37) 23
Calderon. (Adapt. Alexandre Arnoux).

Médecin malgré lui (Le) ...... (33) 322
Molière.

Mégère apprivoisée (La) ...... (34) 19
W. Shakespeare. Adapt. de Georges de La Fouchardière).

Pages

Mek - Toub .... (33) 315
Joë de Crawhez.

Ménage de Caroline (Le) ...... (35) 308
Michel de Ghelderode.

Menteur (Le) .... (37) 181
P. Corneille.

Merle blanc (Le) .... (36) 353
Jean Guitton.

Messager (Le) .... (35) 74
Henry Bernstein.

Messieurs aux chapeaux noirs (Ces) .... (33) 204
Willy Maury et Jean Tarride.

Métier d'amant (Le) .... (34) 182
Edmond Sée.

Mî .... (35) 95
Joseph Durbuy.

Milionère .... (35) 361
Joseph Mignolet.

Milmort .... (33) 290 (34) 76
Paul Demasy.

Mireille .... (35) 129 (36) 151

Misanthrope (Le) .... (34) 380
Molière.

Miss Ba .... (34) 262
Rudolf Bésier. (Adapt. de Ch. Neveu).

Miss Hobbes ....
(Voir « l'Amazone et l'Accordeur »).

Mistinguett .... (37) 211

Mithridate .... (36) 81
Racine.

Moi, dictateur .... (35) 322
Léo Berryer.

Pages
Moins une seconde .... (33) 164
Elliot Lester. (Adapt. H. Liebrecht et L. Renieu).
Môme Piaf (La) - Les Fratellini .... (37) 238
Mon ami Philippe .... (33) 210
André de Chatellus.
Mon Gosse de Père .... (35) 81
Léopold Marchand.
Monnonke Djouprèle .... (35) 163
Georges Ista.
Monsieur de cinq heures (Le) (35) 306
M. Hennequin et P. Veber.
Monsieur de Pourceaugnac ... (34) 222
Molière.
M. et Mme Un Tel .... (35) 108
Denys Amiel.
M. Fritz Frans Neumann ...... (34) 102
René Benjamin.
Monsieur Peperbol (34) 289 (35) 316
Joris d'Hanswyck et Léo Berryer.
Mortel Baiser .... (33) 162
Loïc Le Gouriadec.
Mot de Cambronne (Le) ...... (37) 31
Sacha Guitry.
Moulins qui chantent (Les) ... (36) 243
J. F. Fonson et F. Wicheler. (Mus. de Arth. Van Oost).
Mousquetaires au Couvent (Les) .... (36) 217
P. Ferrier et J. Prével. (Mus. de L. Varney).
Mozart .... (35) 405
Sacha Guitry. (Musique de Reynaldo Hahn).

Pages
M'voula (Tornades) .... (34) 54
Chalux.
Naïade (La) .... (37) 60
Pouchkine. (Traduct. Mme Yanova).
Napoléon Unique .... (37) 268
Paul Raynal.
Nationale 6 .... (36) 77
Jean-Jacques Bernard.
Ne faisons pas un rêve .... (33) 273
Yvan Noë.
New-York Baby .... (35) 178
Max et Max. (Musique de Fanny Gordon).
Nina Rosa .... (33) 41
Mouëzy-Eon et A. Willemetz. (Mus. de Romberg).
Nocturne .... (35) 241
Léo de Vriès.
Nocturne .... (35) 312
René Fauchois.
Noël sur la place (Le) .... (37) 264
Henri Ghéon.
No, No, Nanette .... (33) 93
Mandel, Harbach et Irving Caesar. (Adapt. Ferréol et de Simone). (Mus. de V. Youmans).
Nouveau music-hall (Un) ...... (37) 281
Nouveau testament (Le) ...... (35) 145
Sacha Guitry.
Nuit au bouge (Une) .... (35) 341
Charles Méré.
Nuit de Mai (La) .... (35) 119
A. de Musset.

Pages

Nuit en wagon-lit (Une) (P. L. M.) .... (33) 288
Rip et Henri Christiné.

Nuit-là (Cette) .... (33) 310
de Tazmadar de Lajos de Zilahy. (Ad. Denys Amiel).

Nus d'été, ou Sourires de Femmes .... (37) 204
Cluny, Vallier et Jacques Loar.

Nutèye d'Awouss .... (33) 44
Loncin fils.

Octave .... (35) 400
Yves Mirande.

Oedipe - Roi .... (34) 360
Sophocle.

Oh ! Papa ! .... (34) 82
André Barde. (Musique de Maurice Yvain).

Oh ! parle-m'en ! .... (35) 63
Rip.

Oiseau dans la main (L') ... (33) 146
John Drinkwater .(Traduct. L. Pierard).

Oncle Baby .... (36) 322
Meura et Trokart. (Musique F. Bastin).

On clér dimègne .... (33) 330
Duchatto. (Adap. A. Potier).

On potine... au Molière ...... (35) 408
Jef Orban et Charles Mahieu. (Musique de Jos Van Beers).

On purge bébé .... (35) 400
Georges Feydeau.

Pages

Ophélia .... (36) 154
Suzanne Chainaye.

Orage (L') .... (37) 288
Alexandre Ostrowsky.

Ouragan 100/1 .... (33) 62
Adapt. de l'américain par Saint-Granier et Mapes.

Ourbîre (L') .... (33) 33
Nicolas Trokart.

Pamplemousse .... (37) 325
André Birabeau.

Pan .... (35) 271
Charles Van Lerberghe (Mus. de Schoemacker).

Panaicou .... (34) 96
F. Jaminet.

Pantagleize .... (34) 305
Michel de Ghelderode.

Pantalon (Le) .... (34) 317
Carl Sternheim.

Panurge .... (35) 22
Paul Demasy.

Papa .... (33) 248
R. de Flers et A. de Caillavet.

Paris - Bruxelles .... (36) 146
Charles Forgeois et Raoul Renaux.

Parisienne (La) .... (37) 336
Henri Becque.

Parlez-moi d'amour .... (36) 345
G. Berr et L. Verneuil.

Passion de N.-S. Jésus-Christ (La) .... (35) 170
Maxime-Léry et Guy d'Abzac.

Pages

Passion du Fils de l'Homme (La) .... (34) 149 (35) 134
Loïc Le Gouriadec.
Passionnément .... (35) 276
M. Hennequin et A. Willemetz. (Musique de André Messager).
Pas sur la bouche .... (35) 244
André Barde. (Musique de M. Yvain).
Patrie .... (37) 77
Victorien Sardou.
Pauvrès Djins .... (33) 33
Henri Hurard.
Pays du Fou-Rire (Au) .... (35) 63
Marcel Roels.
Pays du Sourire (Le) .... (36) 239
A. Mauprey et J. Marietti. (Mus. de Fr. Lehar).
Pédaillac .... (36) 44
Robert Perrier et Léon Ruth.
Peg de mon cœur .... (33) 283
Hartley Manners. (Adapt. Y. Mirande et M. Vaucaire).
Pèlerine écossaise (La) .... (33) 244
Sacha Guitry.
Peperbol en ribote .... (35) 381
Joris d'Hanswyck.
Pervertis (Les) .... (35) 355
André de Lorde et Pierre Chaine.
Petite bonne d'Abraham (La) (33) 226
Mouëzy-Eon et F. Gandera. (Mus. de M. Pollet).
Petite Chocolatière (La) ...... (33) 234
Paul Gavault. (34) 110

Pages

Petite femme sans chemise (Une) .... (34) 217
Barancey.

Petite grue du cinquième (La) (34) 132
Yves Mirande et Quinson.

Petite Peste .... (37) 262
Romain Coolus.

Petite qui voit grand (Une) ... (35) 345
A. Acremant (d'après G. Acremant).

Peych - Devos et Cie .... (36) 265
Léo Berryer et Mme Couarraze.

Phèdre .... (33) 253
Jean Racine.

Philadelphia Ballet Company (The) .... (37) 195

Philoctète .... (36) 370
Sophocle. (Trad. Sylvain).

Phi - Phi .... (35) 293
A. Willemetz et F. Solar. (Mus. de Henri Christiné).

Pied sur l'accélérateur (Le) ... (35) 334
Philippe Lambert.

Pierrot Narcisse .... (36) 167
Albert Giraud.

Pile ou Face .... (33) 48
Louis Verneuil.

Pills et Tabet .... (35) 221

Plaideurs (Les) (34) 100 (36) 370
Racine.

Plaisir d'Amour .... (36) 93
Jean Martet.

Plancher des Vaches (Le) ...... (36) 55
Jean Sarment.

Pages

Plomes (Les) .... (35) 132
Henri Hurard.

Pluie .... (37) 26
Mme E. R. Blanchet et H. de Carbuccia (d'après Somerset Maugham).

Plus beaux yeux du monde (Les) .... (35) 67
Jean Sarment.

Po d'vorcer Bèrtine .... (33) 70
Nicolas Trokart.

? (point d'interrogation) ...... (35) 239
Clark Smith.

Polka des Chaises (La) .... (34) 50
R. Mackensie. (Trad. de G. Pitoëff et B. Cremieux).

Polyeucte .... (34) 309
Corneille.

Portrait de Beulemans (Le)
Voir « Paris-Bruxelles »).

Poupette .... (33) 320
José Germain.

Praxadora, ou l'amour communiste .... (37) 333
Albert du Bois.

Première famille (La) .... (34) 338
Jules Supervielle.

Présidente (La)
(Voir « J'veux dormir avec toi ! »).

Prince Jean (Le) .... (34) 378
Charles Méré.

Princesse Czardas (La) .... (35) 262
Leo Stein et Bela Jenbach. (Musique de Emmerich Kalman).

		Pages
Princesse Turandot (La) ...... Carlo Gozzi. (Trad. de J. J. Olivier).	(35)	43
Prisonnière (La) .... Edouard Bourdet.	(35)	363
Profession de Mme Warren (La) .... Bernard Shaw.	(33)	18
Prosper .... Lucienne Favre.	(36)	27
Providence .... Jean Montazel.	(34)	190
Puce Anglaise (La) .... Eug. Zamiatine. (Traduct. Y. Dersy). (Mus. de S. Weksler).	(33)	317
Puits *n*° 7 .... Jules Gille.	(37)	108
Quand l'amour chante .... Erich - Wolfgang Korngold, Max Eddy et Marietti. (Mus. de Johann Strauss).	(35)	30
Quand le peuple est roi .... Georges Vaxelaire.	(33)	256
Quartier nègre .... Georges Simenon.	(36)	358
Qui-cè qui d'mande dès èfants J. Evrard.	(34)	143
Quick .... Félix Gandera.	(34)	293
Quitte pour la peur .... Alfred de Vigny.	(35)	53
Rabouilleuse (La) .... Emile Fabre (d'apr. Balzac).	(37)	143

Pages
Races (Les) .... (34) 257
F. Brückner. (Adapt. de
Renée Cavé).
Rafale (La) .... (34) 365
Henry Bernstein.
Raffles .... (33) 80
Hornings et Pressy. (Trad.
Dario Nicodémi).
Ray Ventura .... (35) 19
Rédempteur (Le) .... (35) 181
Charles Desbonnets.
**Retour de l'Enfant Prodigue
(Le)** .... (35) 46
André Gide.
Rêve de jeunesse .... (34) 224
Elie Dautrin.
Revive l'Empereur .... (36) 194
Rip.
Revue chez Molière (La) ...... (35) 189
Revue Cubaine (La) .... (37) 216
Revue de Dorin (La) .... (37) 72
Revue des Galeries (La) ...... (33) 170
L. Fonson et R. Deman. 173 - 177
Revue Dubas d'la ville (La) ... (34) 121
L. Fonson et R. Deman.
Revue du Crochet (La) .... (37) 202
Revue du Vaudeville 36 (La) (36) 233
G. Libeau et R. Lebrun.
Revue du Vaudeville 37 (La) (37) 235
G. Libeau, R. Lebrun et
M. Roels.
Revue Gaie...té ! (Une) ...... (37) 136
Leo Berryer, Jacques Loar
et Fred Dolys.
Revue légère (La) .... (37) 228
Laury et Hardel.

		Pages
Rien qu'un homme	(34)	235
Max Deauville.		
Riquet à la Houppe	(37)	57
Théodore de Banville.		
Rodje et Djane	(33)	111
Roger la Honte	(34)	87
Jules Mary et Georges Grisier.		
Roi (Le)	(36)	394
R. de Flers, G. A. de Caillavet et Emm. Arène.		
Roi, deux dames et un valet (Un)	(36)	383
François Porché.		
Roi, la loi, la liberté (Le)	(37)	224
Virgile (Noël Barcy).		
Romance	(33)	12
Edw. Sheldon. (Adapt. par R. de Flers et F. de Croisset).		
Rosaire (Le)	(34)	17
Bisson (d'après Fl. Barclay).		
Rose - Marie	(33)	129
Otto Harbasch et Oscar Hammerstein. (Mus. de Rudolf Friml et Herbert Stothart).		
Rôtchild dè Vinâve (Li)	(35)	379
Clément Déom.		
Rouge	(36)	274
Henri Duvernois.		
Rubicon (Le)	(33)	261
Edouard Bourdet.		
R. U. R.	(37)	323
Karel Capek.		
Ruth Draper	(36)	172

		Pages
Ruy Blas	(33)	302
Victor Hugo.		
Sakharoff (Les) (33) 64 - 351	(36)	123
Saltimbanques (Les)	(36)	262
M. Ordonneau. (Musique de L. Ganne).		
Samson	(34)	335
Henry Bernstein.		
Sang sur l'hermine (Du)	(33)	236
Louis Verneuil.		
Sans le troisième	(36)	333
Milan Begovitch. (Adapt. Marguita Bekova).		
Sapho	(34)	124
Alph. Daudet et Ad. Belot.		
Satan	(34)	386
Louis Verneuil.		
Satyre Inconnu (Le)	(33)	359
Rob. de Mackiels et Rod. Lothar.		
7 en Vacances	(37)	221
Sketches de J. Villars et H.-G. Clouzet.		
Sérénade à trois	(36)	253
Noël Coward. (Adapt. J. Bommart).		
Serviteur de deux maitres (Le)	(34)	48
Goldoni. (Mise en scène de Max Reinhardt).		
Seul	(35)	279
Gustave Van Zype.		
Sicilien ou l'Amour peintre (Le)	(34)	338
Molière. (Mus. de Lulli).		

Pages
Sidonie Panache .... (37) 331
Mouëzy-Eon et Willemetz. (Musique de Szulc).
Simone est comme ça .... (35) 331
Yves Mirande et Madis. (Musique de R. Moretti et Pingault).
Six filles à marier .... (37) 105
Guitton ; lyrics : Pujol ; musique : Moretti.
Sœur Béatrice .... (35) 397
Pieter Magerman. (Adapt. de M. Mousenne. Musique de R. Van der Spurt).
Sœur de luxe (Ma) .... (33) 285
André Birabeau.
Soir de réveillon (Un) .... (34) 301
Armont et Gerbidon. (Couplets de Jean Boyer. Musique de R. Moretti).
Soir d'Espagne .... (33) 328
Soir d'oubli (Un) .... (36) 236
Jean Valmy et Rob. Valaire.
Soleil de l'Instinct (Au) ...... (37) 340
Paul Raynal.
Soleil de Marseille (Au) ...... (37) 191
Marc Cab, Tutelier et Audiffred ; lyrics de Leo Koger ; mus. de Georges Sellers.
Soleil de Minuit (Le) .... (33) 103
Théo Fleischmann.
Son Excellence n'est pas de bois .... (33) 183
Souffle du désordre (Le) ......
Voir « Antoine Rudel ».

Pages

Souriante Madame Beudet (La) .... (34) 344
Denys Amiel et A. Obey.

Sous l'épaulette .... (37) 177
Arthur Bernède.

Sport .... (33) 236
Madeleine - Jacques de Zogheb.

Stradivarius (Le) .... (36) 62
Max Maurey.

Suites d'un premier lit (Les) (35) 249
Eugène Labiche et Marc Michel.

Surprise - Partie .... (35) 184
S. E. Van Raalte.

Ta Bouche .... (35) 348
A. Willemetz et Y. Mirande. (Musique de M. Yvain).

Taciturne (Le) .... (36) 180
Roger Martin du Gard.

Tamerlan .... (34) 105
Max Deauville.

Tante Marie .... (34) 341
Anne Valray.

Tâti l'Pèriqui .... (33) 330
Edouard Remouchamps.

Teddy and Partner .... (33) 273
Yvan Noë.

Tell .... (35) 230
René Morax. (Musique de Gustave Doret).

Téméraire (Le) .... (33) 265
Henri Decoin.

Temps difficiles (Les) .... (34) 249
Edouard Bourdet.

		Pages
Tendresse (La)	(35)	126
Henri Bataille.		
Térésina (La)	(33)	240
Tessa, la Nymphe au cœur fidèle	(35)	384
Basil Dean (d'après M. Kennedy. Adapt. de Jean Giraudoux).		
Testament de Mosselman (Le)	(36)	53
Yoris d'Hanswijk et Léo Berryer.		
Théâtre Ohel (Le)	(34)	219
Thyl	(34)	312
Maurice Gauchez.		
Toi, c'est moi	(36)	143
H. Duvernois. (Lyrics de Bertal, Maubon et Chamfleury. Musique de Moïse Simons).		
Topaze	(33)	133
Marcel Pagnol.		
Tosca (La)	(33)	131
Victorien Sardou.		
Tourbillons de plaisirs	(37)	308
Jean Valmy.		
Tour de Nesle (La)	(34)	61
Alexandre Dumas.		
Tovaritch	(34)	393
Jacques Deval.		
Train pour Venise (Le)	(37)	297
Georges Berr et Louis Verneuil.		
Traite des femmes (La)	(35)	197
de Valmonca.		
Tremplin (Le)	(33)	74
Edm. Menzel.		

Pages
Triangle (Le) .... (35) 343
Régis Gignoux.
Triplepatte .... (34) 367
Tr. Bernard et A. Godfernaux.
Trois acteurs, un drame ...... (36) 167
Michel de Ghelderode.
Trois amours .... (36) 174
G. Vaxelaire (d'après Ad. Belot).
Trois et une .... (34) 146
Denys Amiel.
Troisième chambre (La) ...... (33) 101
Sacha Guitry et Alb. Willemetz.
Trois Masques (Les) .... (35) 354
Charles Méré.
Trois pour cent .... (33) 116
Roger Ferdinand.
Trois... Six... Neuf... .... (36) 286
Michel Duran.
Trois sultanes (Les) ....(37) 309
Charles - Simon Favart.
Trouble .... (36) 89
Henry Vermeil.
Troublez-moi .... (36) 337
Yves Mirande. (Musique de Moretti).
Tu m'épouseras .... (33) 46
Louis Verneuil.
Tu ne m'échapperas jamais ... (36) 160
Margaret Kennedy. (Adapt. de Pierre Sabatier).
Typhon (Le) .... (33) 355
Melchior Lengyel. (Trad. A.

Pages

Dubosc, adaptat. Serge Basset).

Uday Shan Kar .... (36) 149-297

Vacances .... (35) 257
Robert Colon.

Vagabond - Roi (Le) .... (36) 355
W. H. Post et B. Hoocker. Adapt. F. Steurs et P. Van Stalle. (Mus. de Friml).

Veilleur de nuit (Le) .... (37) 29
Sacha Guitry.

Vent dans les voiles (Le) ...... (37) 13
André Frère.

Vent et la Pluie (Le) .... (35) 337
Merton Hodge. (Adapt. de G. de Warfaz).

Véronique .... (36) 328
A. Van Loo et G. Duval. (Mus. de A. Messager).

Vers la Terre Canadienne ...... (37) 249
Henry Deyglun.

Veuve Joyeuse (La) .... (35) 290
R. de Flers et G.-A. de Caillavet. (Musique de Franz Lehar).

Vie est un songe (La) .... (34) 402
Calderon.

Vieil Heidelberg .... (34) 194
Wilhelm Meyer - Foerster.

Vieil Homme (Le) .... (34) 375
Georges de Porto-Riche.

Vieille Canaille (Cette) .... (34) 298
Fernand Nozière.

Viens rire avec... .... (34) 226
R. Deman, Festerat, J. Bastin et L. Demeure.

Pages

Vieux mari jaloux (Le) .... (35) 241
Miguel de Cervantès. (Ad. de A. Lepage).

Vignes du Seigneur (Les) ...... (33) 195
R. de Flers et Fr. de Croisset.

Villa à vendre .... (33) 337
Sacha Guitry.

Vingt-huit jours de Clairette (Les) .... (36) 229
Hyp. Raymond et Antony Mars. (Mus. de Vict. Roger).

Voix humaine (La) .... (33) 68
Jean Cocteau.

Vol nuptial (Le) .... (33) 190
Fr. de Croisset.

Volpone .... (34) 79
Ben Jonson. (Adapt. de J. Romains et S. Zweig).

Voyage (Le) .... (37) 302
Henry Bernstein.

Voyage à Marrakech (Le) ...... (37) 37
Benno-Vigny (d'après Pierre Louys).

Voyageur (Le) .... (35) 312
Denys Amiel.

Voyageur et l'Amour (Le) ... (33) 142
Paul Morand.

Wiener et Doucet .... (34) 203

Yégor Boulitchov et les autres (35) 358
Maxime Gorki.

Yosché Kalb .... (35) 213

Zaza .... (36) 283
Charles Simon et Pierre Berton.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des

NOMS CITÉS

	Pages
Abs, F.	132
Achard, Marcel	95
Aéros, Germain	217
Aguet, William	337
Alarcon, Juan Ruiz de	182
Alberty	203
Alexandre, (René)	147
Alfa, Michèle	123 335
Allan-Despréaux	338
Allibert, Louis	103
Alton, Aimée d'	339
Alvata	238
Ambreville	192
Amiel, Denys	290
Andral, Géo	229
André, Charles	22 174
André, Marcel	319
André, Michel	319
Angely, Berthe	71 151 299
An - Ski, S.	296
Antoine, Marcel	236
Armont	133
Armontel	298
Arnoux, Alexandre	23
Arnoux, Robert	304
Artus, Rachel	115
Astor, O.	174
Aubel, Lou	101 139 210 225
Audel, Stéphane	335
Audiffred	191
Aumont, J.-P.	30
Austine, Marie	275
Auzat (Maurice)	18 28 161 299 346
Aymé, Jean	32
Bach	331
Badès, (Jean)	185
Balachova, Tania	49

Pages
Balzac, (Honoré de) 143
Banville (Théodore de) 56
Banken 181
Bara, Denise 287
Barcy, Noël 224
Baret (tournées) 240
Barrault, Jean-Louis 306
Barrès, Madeleine 123
Barrie, James 275
Barry, Fred 250
Barry, Marcelle 327
Baty (Gaston) 91
Baur, Harry 53
Beauclair, Ellen 311
Beauffre, Renée 123
Beaulieu (Roger) 39 135 165 245
Berty, Pol 62
Beaumarchais 93
Becque, Henri 336
Bedel, Maurice 236
Bell, Marie 97
Benelli 229
Benno - Vigny 37
Bérendt, Rachel 23 126 335
Berge 22
Berger, André 123 335
Bernard, Georgette J.-J. 129
Bernard, Micheline 346

Pages
Bernard, Paul 183 234 245 304
Bernède, Arthur 177
Bernheim, André 124
Bernier, André 71 93 104 165 267 314 330 349
Bernstein, Henry 302
Beer, Marcel de 132
Berr, Georges 297
Berry, Mady 270
Berryer, Léo 136
Bert, Monique 332
Berthier 227
Bérubet, Magdeleine 161 280 346
Betove 73 222
Bianchini, Laurence 15
Birabeau, André 233 325
Bizet, Marie 201
Bizos, Jacqueline 259
Blain 307
Blanchart, Paul 77 99
Blanchet, E. R. 26
Bodson 25 62 101 139 179 227 301
Bogaert, Lucienne 261
Bois, Albert du 333
Boitel, Jeanne 271
Bolly 123
Bonheur, Alice 187
Bonnat, Benedict 135
Bonnet, Emma 148

Pages

Bontempelli, Massimo 272
Borodine 185
Bosc, Denise 90 150 292
Bosc, Henri 233 292
Bossuet 61
Bourget, Lily 18 70
Bouthors 148
Bovy, Berthe 272
Boy, Charley 216
Brégis, Danielle 187
Bréval, Gaston 59 79 112 184
Bréval, Yvonne 112
Brichart, S. 132
Brindeau 338
Broka, Germaine 22 185 236 331
Brou, Marcelle 85
Brunay, Blanchette 255
Brunot, André 148
Bury, Geo 331
Cab, Marc 191
Cabet, Etienne 333
Caire, Edgar de 312
Calderon de la Barca 23
Callix, Geneviève 70
Campé, Charles 113
Capek, Karel 323
Capri, Agnès 222
Carbuccia, H. de 26
Carnège, André 314
Carny 115 236

Pages

Carpenter, C. 43
Cartry, Hélène 225
Caruso 55
Casati 79
Cavadasky, Marguerite 126 221
Chabrier 148
Chainaye, Denise 59
Chalux 67
Chambois H. J. 126 261 337
Chambord, Pierre 43
Chambreuil 148
Chanel 255
Charbonnier 335
Charlesky 205
Charmal, Berthe 28 150 158 335
Châtelier, Suzanne 75 107
Chauveron Andrée de 148
Cheminat, M. 317
Chevalier (Maurice) 212
Chollet, Nane 200
Chopin 198
Christian, Renée 76 107 137
Christie, Agatha 98 227
Christophe, Léon 87
Christophe (Lucien) 60
Clairjois, Jean 56 58 110

Pages
Clariond, Aimé 340
Clasis, Charlotte 169
Claudel, Paul 120
Clément, Félix 261 292
Cléry, Renée - Claude de 139 229
Clevers, Lyne 214
Clouzet, Henri - Georges 223
Cluny 204
Crabbé, Raoul 83
Craffe, Geneviève 66 304
Crémieux, Benjamin 272
Crcnier, Léopold 118
Crespin, L. C. 123
Crommelynck 192
Crommelynck, Fernand 169 305
Croisset, Francis de 299
Croué 148
Cocteau, Jean 252
Coëdel, Léon 97
Colaris, Jean 265
Colin, Fred 267
Colin, Georges 103 305
Coline, Constance 260
Comminges (Comte de) 177
Connarmond 148
Coolus, Romain 262
Coquelin, J(ean) 327

Pages
Corbusier, Nelly 51
Corneille (Pierre) 61 181
Corneille, Thomas 64
Ccrney, Camille 274
Coste 148
Coulomb 32
Dandy Brothers 217
Dario et Bario 118 282
Darman 258
Darmor (René) 324
Daros, Eddie 213
Dasté, Marie - Hélène 23
Daubrel, Léon 169
Daudet (Alph.) 157
Daudet, Léon 150
Daulboys 158 234
Daumerie 148
Dauphin, Claude 304
Daurand 45
Dauvia, Charlotte 217
Dayde, Josette 192
Debray, Mitzy 205
Debret, Lucy 187
Debucourt, Jean 233 274
Declercq, Aimé 162 195 347
Decœur 148
Decoin, Henri 86
Defrècheux 308
De Havay, Trio 205
Dehon 148

Pages

De Keersmaecker (Me) 312
De Kerdec 148
Delacre, Jules 275
Delaforge 229
Delaitre, Marcel 89
Delby, Marie - Louise 261
Deligne, Henri 123
Delmet 200
Delpech 270
Delvair 287
Delvé, Suzanne 346
De Man, René 202
Demorange 71 158
Deny, Rose 62 174 181 289
Denysis 221
Derême (Tristan) 57
De Rigault 148
Dermoz, Germaine 64 349
Deroulède (Paul) 332
Desbonnets, Charles 116 300 351
Deschamps, Lyne 107 137
Descoutures, Marie 318
Desguin 123
D'Estée, Mimi 250
Devaux, Paul 170
Devoyod, Suzanne 148
Deyglun, Henry 250
Dickens, Charles 344
Dinan 187

Pages

Ditza, Mado 280
Divonne, Andrée 240
Dolivo-Sobotnitzkaya, Nadine 155
Dol, Mona 89 327
Dollis 229
Dolys, Fred 136
Donneaud, Maurice 287 340
Doriaan, Pierre 153 222
Dorian 76 107 137
Dorin, René 72
Dorival 148
Dorlez, Willy 205
Dorsay, Jane 148
Draper, Ruth 153
Dubas, Marie 201
Dubech, Lucien 259
Dubois, Marcel 43
Ducaux, Annie 271 340
Duchaisne, C. 174
Duchatto, Michel 98
Duckers, Blanche 22 139
Duclos, Germaine 101 331
Ducornoy, Pierre 169
Ducouret, Marguerite 126
Ducreux, L. 317
Duflos (Huguette) 298
Dullin, Charles 23
Duluard, Jacques 187

	Pages
Duparc	148
Dupret	229
Duquesne, Albert	250
Duran, Michel	49
Dussart, Hélène	28 93 104 174 267 289
Dux, Pierre	299
Elan, G.	28
Filys, France	18 103 161
Engel	296
Escande	148 311
Estaunié, Edouard	160
Etchepare, Pierre	330
Etienne, Georges	137 205
Eymond, Louis	55 110
Faber, Frédéric	309
Fabre, Emile	143
Fainsilber, Samson	66 255
Favart, Charles - Simon	309
Fellows, Les	215
Féraudy, Jacques de	156 327
Ferny, Ernest	39 110
Ferrare, Marthe	308
Ferrière, Anne - Marie	25 311 324
Feuillère, Edwige	336
Feuillère, Pierre	234 245 267
Field, Alice	39
Filiatrault (Roger)	251

	Pages
Fischer, Paule	288
Flammarion	333
Fleury	284 301
Fleury, Violette	331
Florian	56
Flory, Yvonne	51
Fluchère, Henri	315
Fonson, Jacqueline	259
Fonson, (Lucien)	195
Forest, Rolande	126
Forget, Yves	255
Fouché, André	349
France, Anatole	196
France, I.	301
Francell, Jacqueline	187
Francès, Noël	210
Francimax	137
Franck, André	191 281 308
Francmesnil, Ludovic de	344
Fratellini (Les)	238
Frère, André	13
Fresnac, Lucien	66
Freud (Sigmund)	65
Gabin, Jean	239
Gagnaire, Joseph	323
Gaillard, Roger	162 335
Gall, Jean	327
Gandrille	148
Garin, Jane	205
Garrick, Yvonne	56 112

Pages

Garman, Wal 221
Garnir, George 192
Gauthier (Théophile) 166
Gaveau, Suzanne 148
Geller 90
Gémier, Firmin 143
Géniat, Marcelle 126 261
Gérard, Christian 55
Gérard (peintre) 270
Géraldy (Paul) 262
Gerbidon 133
Germain-Lucigny 226
Geuskens, Ch. 137
Gevrey, André 57 59 79 112 181 184 241 263 284 351
Ghaye, Jules 265
Ghéon, Henri 264
Ghilain, Eddy 18
Gicquel, Henry 161
Gilkin, Iwan 87 276
Gillain 90 165 234 245 349
Gille, Jules 108
Gilles et Julien 215 222
Givry, Lucienne 27
Gloria 216
Gobert, André 91 104 123
Gohir, J. 62 79 85 287
Gontier, Charles 39 241 263 284 301

Pages

Gorlett 194
Gorsse, Henry de 240
Gossen, Suzy 137
Gramont 25
Grandet, Madeleine 284 351
Granval, Joselyne 126
Gray, Léa 79 165 184 292 314
Grétillat 287
Gross, L. 43
Guarini (Ed.) 59 79 90 184 267 330
Guilbert (Yvette) 153
Guillon, Robert 304
Guion, D. W. 197
Guise, André 93 104 179
Guisol 49
Guitton 105
Guitry, Sacha 29 237
Habimah (théâtre) 295
Hanon, M. 132
Hanswyck, Joris d' 283
Hardel 228
Harzé 284 301
Haubien, G.(aby) 115
Hebden, Edouard 128
Hebden, Edouard (Mme) 132
Heckeren d'Antès, baron d' 60
Hellman, Lilian 124
Hello (Ernest) 56

Pages

Hennuy, Eugène 51
Henriot 148
Henry - Charles 101 139 179
Henry, H. 192
Henry - Houry 66
Hermès, Max 85 174 289 324
Herrand, Marcel 151 169
Hervé, Jean 148
Hervé, René 210
Hirt, Léonor 280
Hollywood Folies 205
Honegger, Arthur 185
Horden, Suzanne 15
Houbert, Frida 267 314
Houzeau, C. 76 227
Hovine, Jeanne 204
Hsiung, S. I. 129
Hugo, Victor 285
Hyzette 229
Inès, Denis d' 147
Iny, Flore 263 284
Jacob, Jules 251
Jacobs, R. 137
Jacquin 233
Jansey, André 135
Janvier, Jean 147
Jean - François 22 101
Joffre 279 346
Jonson, Ben 345
Jooss Ballets 40
Jooss, Kurt 42 197
Josset, André 63

Pages

Josz, Marcel 25 289 324
Joubert 59 79 132
Juanita 216
Judith 338
Juniot 28 94 123 181
Karatyguina 338
Karsenty 32 270 302 325
Kaye Davis, Irving 329
Keppens 76 107 137 229
Kingsley, Herbert 197
Koger, Léo 191
Labeyrie, Claire 161
Lacroix 62
Lacroix, Julien 314
La Fontaine (Jean de) 56
Lamarre, Em(ile) 251
Lambert, Albert 143
Lambrette, G. 115 236
Landret, Jean 258
Lane, Josyane 187
Lantelme 240
La Rochefoucauld 242
Lasson, Betty 203 234 245
Laudel 259
Laury 228
Laval, Armand 245
Leblanc, Max 135
Le Bourgeois, Jacques 345

Pages

Lebrun (Raymond) 235
Lecocq, Maurice 242 351
Leconte de Lisle 50
Ledoux 148
Lefèvre, Hélène 16 70 93 158 335
Le Gouriadec, Loïc 20
Lehmann, Claude 187
Lejeune, Oscar 265
Leleu 115
Léna, Emy 135
Lenôtre, G. 333
Léopold III 195
Leroy, Georges 314
Letraz, Jean de 256
Libeau (Gustave) 113 235
Lion, Jeanne 54
Littlefield, Catherine 196
Liverdan 115 236
Loar, Jacques 136 204
Loche 187
Loncin, Netty 301
Lopes, Made 174
Louard, R. 107
Louys, Pierre 37 185
Love, Betty 203
Louvigny, J. 327
Luchaire, Julien 266
Lugné - Poé 305
Lupi, Yolande 139 179
Lysès, Charlotte 32

Pages

Madis, Alex 74
Magnier, Pierre 271
Mahieu, Charles 241 263 284 344 351
Malpertuis 193
Manès, Gina 110
Marais, Jean 255
Marceau, Jane 35 56 71
Marcel, Gabriel 277
Marchal 115 236
Marchat, Jean 170
Marcilly 25
Marconi 292
Mariluz 216
Marivaux 180
Marnier 25
Maroutaeff 289
Marquet, Mary 146 313
Marquis, Suzy 227
Martens 115
Martinelli, Jean 148
Martyne 135
Massenet 344
Mathieu, Max 51 311
Mathis, Georges 71
Mathy, Ninette 265
Matray, Marie - Louise 265
Maufras (Robert) 28 93 229
Mauger, Gaston 234 245
Maugham, Somerset 27

Pages
Mauloy, G. 32
Maurel, Raymond 71
Mauville 101 225
Max, Jane 184
Max, Samuel 262
Max, Sim 203
Maximilienne 327
Mayane, Marguerite 158
Mayer, Adrien 35 91 97 252 276 343
Mégard - Gémier, Andrée 146
Menzil 148
Méry, Andrée 329
Méry, Georgette 76 107 137 205
Milhaud, Darius 123 317
Miller, J. 192
Milo 192
Mingand, Pierre 214
Mirande J(eannine) 32
Mirbeau, Octave 156
Mistinguett 200 211
Molière 93 182
Môme Piaf (La) 238
Mondollot 93 104 174 181
Mondose (Alex) 76 107 137 204
Monlac 19 71
Montaigne 61
Monteaux, Roger 148
Montel, Blanche 32

Pages
Mony, Georges 25 174 245
Morène, Anie 255
Morenne, Fernand 123 227 287 346
Moret, Solange 165 262
Moretti 105
Morin, Pierre 71 123 161 279 299
Mosane 158
Mouëzy - Eon 331
Mourguet 49
Murat, R. 165 314
Murzeau, Robert 35 85
Musset (Alfred de) 91 337
Musset, Paul de 92
Mussière, (Lucien) 203
Mylo 85 165 324
Nassiet, Henri 97 319
Natanson, Jacques 102
Naveau 32
Netty Merry Girls 203
Neufchâteau, François de 182
Niclos, Gina 35
Nîmes, P. 317
Noé, Yvan 52
Noël - Noël 72
Noth, Erich 279
Nozière, Fernand 16
Oberman, Alfred 196

	Pages
Oettly, (Paul)	150
Offenbach	309
Ohnet, Georges	138
Or, Christel	104 267
O'Riss, Nelly	115 236
Ortega y Gasset	224
Ostrowsky, Alexandre	288
Ouellette, Bella	250
Palau	346
Paqui, Jean	327
Pascal, Hélène	15
aPscal, Lucien	255
Pasquali, Fred	89
Peiffert, Henri	327
Péral, Max	36 112 299 335
Perdière, Hélène	55
Perdrière, Suzanne	55
Peretti, Lydie	270
Perrey, Mireille	258
Petit, Hélène	280
Petrococchino	133
Peyrierè, Jean	66
Pezzani	35
Phillipet	93 137
Picard, Blanche	279
Picard, Nadine	349
Pills et Tabet	200
Pingault, Claude	72
Pirandello (Luigi)	272
Pitoëff, Ludmilla	152
Platteau, S.	132
Poloff Girls	137
Pompadour (Marquise de)	34

	Pages
Ponchon (Raoul)	57
Ponsard, Mireille	192
Ponzio, Liliane	85
Pouchkine	60
Powell, John	197
Prad, Lucien	22 101 139 178
Praince, Marcelle	258
Préjean	192
Préval, L.	115
Préval, Philippe	39
Prévot, Arthur	123
(Printemps), Yvonne	32
Proust, Colette	151
Pujol	105
Purnal	166
Purnode Mady	259
Rackson, Jenny	339
Rambert	25 62
Ramella	221
Ray, Nicole	103
Ray Ventura	215
Raymond	101
Raynal, Paul	268 340
Rayzal, Eve	18 28
Réal, Lyne	45
Regina - Camier	305
Reginald	299 346
Regnard	93
Régnier, Henri de	157
Reinhardt, Maria	151
Remy, Maurice	346
Renaud, Madeleine	306 311
Renaux, Raoul	99

Pages
René - Paul 222
Reties 147
Rex, Georges 174
Reynal, Eva 39
Reyval, Albert 79
Ribes, Christiane 234 245
Richard, Albert 39
Rictus, Jehan 154
Riga 62 79 101 139 242 301
Rimac's (les) 217
Rimbaud (Arthur) 167
Risler, Suzanne 261
Riveyre, J. 317
Rochand, Anne-Marie 15 97 169
Rochas (Marcel) 135
Rocher, René 64
Roels, Marcel 22 101 185 235 331
Roger, J. 51
Rolla, Philippe 287
Rollan, Henri 270
Rollin, Georges 255
Roly, René de 25 62 79 112 139 178 210 225
Rossi, Ma 22
Rostand (Edmond) 31 57
Rostand, Maurice 256
Rosy, Léon 174 311
Rouleau (Raymond) 49 266

Pages
Roullers, Odette 192
Rouma 22 101 210
Rousselly 225
Roussin, A. 317
Roy 62
Roy, Ghislaine 335
Royet 85 289
Rozenberg, Lucien 329
Ruffax 205
Saillard, Georges 27 275
Saint-Bonnet, Joë 66
Sakharoff, les 282
Salomon, Félix 327
Sambon, G. 132
Samson 339
Sand, Georges 93
Sardou, Victorien 37 65 77 269
Sarment, Jean 33
Schauten, Charles 139 225 241
Scheirs, Jef 116
Schoop, Trudi 41 197
Schumann 59
Seller, Robert 298
Sellers, Georges 191
Sem, Mona 259
Seneur, Catherine 169
Sergine, Véra 270
Servais 25
Shakespeare 286
Siblot 148
Signoret (Gabriel) 98
Simenon (Georges) 227

Pages

Smeyers 101
Smirnov 62
Somerhausen, Luc 191 281 308
Somès, Armand 160
Sorel (Cécile) 212
Soria (Madeleine) 330
Spaak, Charles 347
Spaak, Claude 167
Spes 210
Spinelly 135 233 245
Spitzer, Robert 243
Squinquel, José 66
Staline 333
Steeman (Stanislas - André) 227
Stein, Léo 113
Steny, Robert 76 225
Stephen, Pierre 258
Stock 224 323
Suffel, Madeleine 135
Sylvain 97
Sylvère, Made 259
Synge, John M. 173
Szulc 74
Tarrès 148
Telry 76 107 137
Térillac 148
Tessier (Valentine) 304
Therval, Albert 135 337 349
Thibaudet, Albert 57 285
Thibaut, Armand 94
Thiéry, Marthe 250

Pages

Tilles, Roger 245
Tissier 258
Tonniet 101
Tony, Jane 210 241 263 284 351
Tossy, Hélène 27 70 319
Toulout, Jean 271
Tournay, Robert 135
Tranchant, Jean 199
Trottier (J. - André) 251
Tutelier 191
Ugane, Olga 55 90 135 181 203
Ursmar, V. O. 137
Valerio, Jacqueline 15
Vallier 204
Vally (Janine de) 93
Valmont, Marguerite 35
Valmy, Jean 308
Valter, H. 227
Vamp's Girls 205
Vandéric, Georges 149
Vanès, Betsy 351
Van Rompaey, Emile 118
Van Stalle, P. 113
Varennes, André 146 314
Vargas 148
Varlet, Paul 19 28 71 93 150 158 280
Vaudry, S. 115
Vautel, Clément 290

Pages
Veber, Pierre 240
Verlaine, Paul 167
Vermeil, Henry 318
Verneuil, Louis 297
Vidalin, Robert 97
Vieuille, Roger 298
Vigny, Luce de 139 210 225 242
Vilbert, H. 192
Villars, Jean 223
Vincent, Mirès 18 93 104
Virgile 224
Vital 150
Vitold 255
Voltaire 180
Vonelly 39 135
Wall, Jean 304
Walliery 258

Pages
Walter, Daniel 259
Walter, Oscar 113
Walther, Léon 158
Wéber, Jean 183
Webster, John 315
Weil, René 262
Weyl, Fernand 16
Wicheler, Fernand 20
Willemetz, Albert 74 185 331
Willy, Edgard 289 324
Winter, Keith 260
Worms, René 32 261
Yanova, Marie 25 62 289
Zamacoïs (Miguel) 57
Zibral, André 212
Zidner, Simone 192

TABLEAUX DES SPECTACLES

DONNÉS PAR LA TROUPE DU THÉATRE DE

LA MONNAIE

DURANT L'ANNÉE

1937

MONNAIE - JANVIER 37

LUNDI			4	LA DAME BLANCHE	11	OTHELLO	18	LA VESTALE	25	TANNHÄUSER
MARDI			5	LES 3 VALSES	12	LES CONTES D'HOFFMANN	19	LA VIE BRÊVE GALATÉE	26	LA FLÛTE ENCHANTÉE
MERCREDI			6	MIREILLE	13	LA TOSCA LA BOUTIQUE FANTASQUE	20	LES 3 VALSES	27	LES CONTES D'HOFFMANN
JEUDI			7	Mme BUTTERFLY LA BOUTIQUE FANTASQUE	14	ROSSINI A NAPLES	21	TRAVIATA BOUT. FANTAS.	28	LES 3 VALSES
VENDREDI	1	ORPHÉE AUX ENFERS	8	ROSSINI À NAPLES	15	OTHELLO	22	LES 3 VALSES	29	LA VESTALE
SAMEDI	2	ROSSINI À NAPLES	9	MAT. DE BIENF. CARMEN	16	LES 3 VALSES	23	ROSSINI À NAPLES	30	LA VIE BRÊVE GALATÉE
MATINÉE DIMANCHE SOIREE	3	TANNHÄUSER TOSCA BALLET DU Bon TZIGANE	10	LA VESTALE ORPHÉE AUX ENFERS	17	ROSSINI À NAPLES HÉRODIADE	24	LA TOSCA LA VIE BRÊVE GALATÉE	31	LA DAME BLANCHE FAUST

MONNAIE - FÉVRIER 37

LUNDI	1	LES 3 VALSES	8	MATINÉE: FAUST SOIRÉE: LA BOHÈME	15	LA VIE BRÈVE GALATÉE	22	LA VESTALE		
MARDI	2	ROSSINI À NAPLES	9	MATINÉE: WERTHER SOIRÉE: LES 3 VALSES	16	LOHENGRIN	23	FIDÉLIO		
MERCREDI	3	GALA (Roi de Suède) LA VIE BRÈVE	10	LA VIE BRÈVE GALATÉE	17	ROSSINI À NAPLES	24	LES 3 VALSES		
JEUDI	4	LES 3 VALSES	11	BORIS GODOUNOW	18	LA TOSCA BOUT. FANTAS.	25	LA BOHÈME FIANÇAILLES VIENNOISES		
VENDREDI	5	LA VIE BRÈVE GALATÉE	12	LA DAME BLANCHE	19	LA DAME BLANCHE	26	FIDÉLIO		
SAMEDI	6	5e BAL MASQUÉ	13	PRINCE IGOR	20	FAUST	27	PELLÉAS ET MÉLISANDE		
MATINÉE DIMANCHE SOIRÉE	7	PAILLASSE FILLE DU RÉGIMENT MIREILLE	14	LA FLÛTE ENCHANTÉE LES 3 VALSES	21	LOHENGRIN KAATJE BOUT. FANTAS.	28	LA VIE BRÈVE GALATÉE HÉRODIADE		

MONNAIE - MARS 37

LUNDI	1	LES 3 VALSES	8	LOHENGRIN	15	LA VIE BRÈVE GALATÉE	22	FAUST	29	MATINÉE: FAUST SOIRÉE HÉRODIADE
MARDI	2	FIDÉLIO	9	LA VIE BRÈVE GALATÉE	16	OTHELLO	23	ROSSINI À NAPLES	30	LE TSAREVITCH
MERCREDI	3	LAKMÉ	10	FAUST	17	LES 3 VALSES	24	LE TSAREVITCH	31	LA BOHÈME - FIANÇAILLES VIENNOISES
JEUDI	4	LA TRAVIATA BOÛT. FANTAS	11	RIGOLETTO	18	LA BOHÈME	25	PARSIFAL		
VENDREDI	5	LA FLÛTE ENCHANTÉE	12	LE TSAREVITCH	19	LE TSAREVITCH	26	Relâche		
SAMEDI	6	LA TOSCA FIANÇAILLES VIENNOISES	13	CARMEN	20	PARSIFAL	27	MIGNON		
DIMANCHE MATINÉE / SOIRÉE	7	ROSSINI À NAPLES / LES 3 VALSES	14	LE TSAREVITCH / LUCIE DE LAMMERMOOR Ballet HENRI VIII	21	Mme BUTTERFLY / LES CONTES D'HOFFMANN	28	CARMEN / LES 3 VALSES		

MONNAIE AVRIL 37

LUNDI			5	LETSAREVITCH	12	FAUST	19	CARMEN	26	LETSAREVITCH
MARDI			6	LUCIE DE LAMMERMOOR BALLET LE LAC DES CYGNES	13	Mme BUTTERFLY FIANÇAILLES VIENNOISES	20	LETSAREVITCH	27	HERODIADE
MERCREDI			7	LA TOSCA RÉCITAL TÉRÉSINA	14	CONCERT MOZART	21	MANON	28	LA WALKYRIE
JEUDI	1	LA FLÛTE ENCHANTÉE	8	LES PÊCHEURS DE PERLES RÉCITAL TÉRÉSINA	15	THAÏS	22	LA BOHÊME BALLET LE LAC DES CYGNES	29	LES 3 VALSES
VENDREDI	2	LA VIE BRÈVE GALATÉE	9	WERTHER RÉCITAL TÉRÉSINA	16	LA FLÛTE ENCHANTÉE	23	LE BARBIER DE SÉVILLE	30	ROSSINI A NAPLES
SAMEDI	3	MIGNON	10	MAT. DE BIENFAIS. LA TRAVIATA BOUT. FANTAS.	17	LA PASSION	24	L'OR DU RHIN		
MATINÉE DIMANCHE	4	WERTHER FIANÇAILLES VIENNOISES	11	LETSAREVITCH	18	LA TRAVIATA DANSES DU PRINCE IGOR	25	LA FLÛTE ENCHANTÉE		
SOIRÉE		Mme BUTTERFLY FIANÇAILLES VIENNOISES		HÉRODIADE		LES 3 VALSES		LA PASSION		

MONNAIE MOIS DE MAI et JUILLET 37

LUNDI			3/5	SIEGFRIED	10/5	LA TRAVIATA FIANÇAILLES VIENNOISES			26/7	MANON
MARDI			4/5	LE TSAREVITCH	11/5	LES SAKHAROFF	20/7	LA BOHÊME BALLET: SUITE DE DANSES	27/7	LA TRAVIATA BALLET LE LAC DES CYGNES
MERCREDI			5/5	LES CONTES D'HOFFMANN	12/5	RELÂCHE	21/7	LAKME	28/7	THAIS
JEUDI			6/5	MATINÉE: LA PASSION SOIRÉE: LA BOHÊME LA BOUTIQUE FANTASQUE	13/5	LES SAKHAROFF	22/7	CARMEN	29/7	LE BARBIER DE SÉVILLE
VENDREDI			7/5	LA TOSCA LE LAC DES CYGNES	14/5	LES BALLETS JOOSS	23/7	FAUST	30/7	LA TOSCA BALLET LE BOLÉRO
SAMEDI	1/5	FAUST	8/5	LE CRÉPUSCULE DES DIEUX	15/5	LES BALLETS JOOSS	24/7	LA BOHÊME BALLET: SUITE DE DANSES	31/7	FAUST
DIMANCHE MATINÉE / SOIRÉE	2/5	CARMEN / WERTHER LE LAC DES CYGNES	9/5	FAUST / LAKMÉ		Relâche jusqu'au 20 juillet	25/7	Mme BUTTERFLY		

THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE — Spectacles du mois d'août 1937

TELEPHONES POUR LA LOCATION : 12.16.22 12.16.23 — INTER 27

Dimanche . Matinée	1	----------	8	----------	15	----------	22	----------	29	----------
Dimanche . Soirée		Lakmé		Faust		Thaïs		Faust		Mme Butterfly La Boutique fantasque
Lundi . . .	2	Manon	9	La Tosca Le Bolero	16	La Traviata Le Lac des Cygnes	23	Lakmé	30	Faust
Mardi . . .	3	Mme Butterfly La Boutique Fantasque	10	La Bohème Suite de Danses	17	La Tosca Le Boléro	24	Carmen	31	Manon
Mercredi . .	4	Carmen	11	Manon	18	Le Barbier de Séville	25	La Traviata Le Lac des Cygnes		
Jeudi . . .	5	Thaïs	12	Lakmé	19	Mme Butterfly La Boutique Fantasque	26	Les Pêcheurs de Perles Les Fiançailles Viennoises		
Vendredi . .	6	Le Barbier de Séville	13	Carmen	20	La Bohème Suite de Danses	27	Thaïs		
Samedi . . .	7	La Traviata Le Lac des Cygnes	14	Faust	21	Manon	28	La Bohème Suite de Danses		

THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE — Spectacles du mois de septembre 1937

TELEPHONES POUR LA LOCATION . 12.16.22 - 12.16.23 — INTER 27

Dimanche Matinée 3 Soirée		……	5	Faust …… Mignon	12	Carmen …… Chanson d'Amour	19	Manon …… Le Barbier de Séville	26	Mignon …… Chanson d'Amour
Lundi . .			6	Thaïs	13	Faust	20	La Traviata Le Lac des Cygnes	27	Les Pêcheurs de Perles Les Fiançailles Viennoises
Mardi . .			7	Le Barbier de Séville	14	Mignon	21	La Tosca Le Boléro	28	Carmen
Mercredi .	1	Mignon	8	Manon	15	Mme Butterfly La Boutique Fantasque	22	Faust	29	Mireille
Jeudi . .	2	La Traviata Le Lac des Cygnes	9	Les Pêcheurs de Perles Les Fiançailles Viennoises	16	Cavall. Rustic. Le Jongleur de Notre-Dame	23	La Bohème Suite de Danses	30	Mme Butterfly La Boutique Fantasque
Vendredi .	3	Carmen	10	La Traviata Le Lac des Cygnes	17	Mireille	24	Cavall. Rustic. Le Jongleur de Notre-Dame		
Samedi . .	4	Chanson d'Amour	11	Cavall. Rustic. Le Jongleur de Notre-Dame	18	Carmen	25	Le Songe d'une Nuit d'Eté		

THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE — **Spectacles du mois d'octobre 1937**

TELEPHONES POUR LA LOCATION . 12.16.22 12.16.23 — INTER 27

Lundi .			4	Werther / Les Fiançailles viennoises	11	Le Songe d'une Nuit d'Eté	18	Aïda	25	La Traviata / Le Ballet du Baron Tzigane
Mardi .			5	La Reine de Saba	12	Cavall. Rustic. / Le Jongleur de Notre-Dame	19	Werther / Les Fiançailles Viennoises	26	Aïda
Mercredi .			6	Manon	13	Thaïs	20	Cavall. Rustic. / Le Jongleur de Notre-Dame	27	Le Songe d'une Nuit d'Eté
Jeudi .			7	Chanson d'Amour	14	Rigoletto / La Grisi	21	Boris Godounow	28	La Bohème / Le Lac des Cygnes
Vendredi .	1	Le Songe d'une Nuit d'Eté	8	Le Songe d'une Nuit d'Eté	15	La Reine de Saba	22	La Reine de Saba	29	Rigoletto / La Grisi
Samedi .	2	Lakmé	9	Carmen	16	Louise	23	Le Prince Igor	30	La Reine de Saba
Dimanche . Matinée	3	Cavall. Rustic. / Le Jongleur de Notre-Dame	10	La Reine de Saba	17	Le Songe d'une Nuit d'Eté	24	Rigoletto / La Grisi	31	La Traviata / Suite de Danses
Dimanche . Soirée		Faust		Mireille		Rigoletto / La Grisi		Louise		Faust

THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE — **Spectacles du mois de novembre 1937**

TELEPHONES POUR LA LOCATION : 12.16.22 — 12.16.23 — INTER 27

Dimanche Matinée			7	Lakmé	14	La Reine de Saba	21	Le Coq d'Or Le Caprice Espagnol	28	Louise
Dimanche Soirée		......		La Reine de Saba		Le Songe d'une Nuit d'Eté		Cavall. Rusticana Le Jongleur de Notre-Dame		La Reine de Saba
Lundi	1	Cavall. Rusticana Le Jongleur de Notre-Dame	8	Rigoletto La Grisi	15	Louise	22	Tannhäuser	29	Rigoletto La Grisi
Mardi	2	Le Songe d'une Nuit d'Eté	9	Chanson d'Amour	16	Aïda	23	La Reine de Saba	30	Tannhäuser
Mercredi	3	Werther Les Fiançailles Viennoises	10	Lohengrin	17	Les Pêcheurs de Perles Le Boléro	24	Carmen		
Jeudi	4	La Walkyrie	11	Carmen	18	Lohengrin	25	Lakmé		
Vendredi	5	Aïda	12	La Walkyrie	19	Rigoletto La Grisi	26	Fidélio		
Samedi	6	La Tosca La Grisi	13	Mme Butterfly La Grisi	20	Le Coq d'Or Le Caprice Espagnol	27	Le Coq d'Or Le Caprice Espagnol		

THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE — Spectacles du mois de décembre 1937

TELEPHONES POUR LA LOCATION 12.16.22 — 12.16.23 — INTER 27.

Dimanche Matinée			5	Fidélio *	12	Werther Le Lac des Cygnes	19	L'Enlèvement au Sérail Le Secret de Suzanne	26	Le Coq d'Or Le Caprice Espagnol
Dimanche Soirée				Le Coq d'Or Le Caprice Espagnol		Fédora		La Reine de Saba		Rigoletto La Grisi
Lundi			6	La Reine de Saba	13	La Reine de Saba	20	Manon	27	Fidélio *
Mardi			7	Fédora	14	L'Enlèvement au Sérail Le Secret de Suzanne	21	Louise	28	Roméo et Juliette
Mercredi	1	Le Songe d'une Nuit d'Eté	8	Mme Butterfly La Grisi	15	Lohengrin **	22	Si j'étais Roi	29	Lakmé
Jeudi	2	La Bohème Le Boléro	9	Mignon	16	Rigoletto La Grisi	23	La Tosca La Boutique fantasque	30	Faust
Vendredi	3	Cavall. Rusticana Le Jongleur de Notre-Dame	10	Le Coq d'Or Le Caprice Espagnol	17	Le Coq d'Or Le Caprice Espagnol	24	L'Enlèvement au Sérail Le Secret de Suzanne	31	Chanson d'Amour
Samedi	4	Aïda	11	La Walkyrie **	18	Faust	M 25 S	Aïda Carmen	1 J.	Mme Butterfly La Grisi

ERRATUM

A changer aux tables :

« Le Médecin de son honneur » ne doit pas figurer page 371, mais page 372, en tête de la subdivision intitulée :
Groupe Théâtre des Indépendants.

Achevé d'imprimer
le 31 Janvier 1938
sur les presses de
la S. A. Nautet-Hans
19, place du Martyr
Verviers

On trouve ce volume à Paris
à la Librairie Stock
155, rue Saint-Honoré,
en face de la Comédie-Française.
et à la
Librairie de Théâtre : Les Livres,
1, rue de Marivaux (près de
l'Opéra-Comique).

